

Jean GALTIER-BOISSIÈRE

MON JOURNAL
DEPUIS
LA LIBÉRATION

LA JEUNE PARQUE
136, Bd Haussmann
PARIS

DU MÊME AUTEUR

Essais historiques :

HISTOIRE DE LA GUERRE 1914-1918.

HISTOIRE DE LA III^e RÉPUBLIQUE.

HISTOIRE DE LA POLICE SECRÈTE.

Souvenirs :

LA FLEUR AU FUSIL (1914).

UN HIVER À SOUCHEZ (1915-1916).

LOIN DE LA RIFFLETTE (1914-1918).

LE PANIER DE CRABES (1919-1938).

Romans :

LA BONNE VIE, *roman du milieu.*

LA VIE DE GARÇON.

LA BELLE AMOUR.

Pamphlet :

TRADITION DE LA TRAHISON CHEZ LES MARÉCHAUX.

Chez le même éditeur :

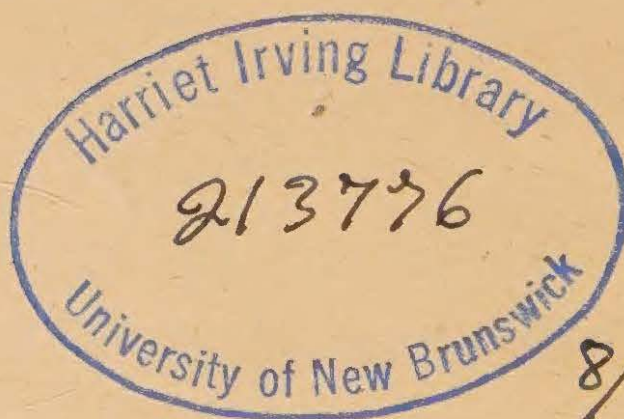
MON JOURNAL PENDANT L'OCCUPATION.

En préparation :

TROIS HÉROS, *roman de l'occupation.*

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
CENT-CINQUANTE EXEMPLAIRES
SUR VÉLIN DES PAPETERIES DU
MARAIS FILIGRANÉ NUMÉROTÉS
DE 1 A 150, TROIS CENTS EXEM-
PLAIRES SUR VÉLIN SUPÉRIEUR
D'ÉDITION NUMÉROTÉS DE 151 A
450 ET DIX EXEMPLAIRES HORS
COMMERCE NUMÉROTÉS H. C.

940.548144
G 179



8/68

Copyright by La Jeune Parque, 1945.

*Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous
pays, y compris l'U. R. S. S.*

A MA MÈRE

AOÛT-SEPTEMBRE 1944

30 août. — ... Dans la voiture cellulaire, des voix jeunes chantaient *La Marseillaise*... Les Allemands lui ont retourné les effets de son mari... Elle a été arrêtée alors qu'elle descendait l'escalier du métro, et elle avait sur elle tous les noms... Il était cinq heures du matin quand on a entendu le coup de sonnette... Lorsque la juive a vu qu'on la séparait de son enfant, elle s'est jetée par la fenêtre, du cinquième... Ne couchez pas chez vous pendant quelques jours, c'est plus prudent... Maintenant, ils les maintiennent dans une baignoire d'eau glacée, la tête au fond...

Ces atroces nouvelles, chuchotées de bouche à oreille depuis quatre ans, nous ne les entendrons plus. Nous sommes libres!

Le Bourget a été pris d'assaut par les Leclerc.

Ainsi, tandis que de Gaulle descendait tranquillement les Champs-Élysées, acclamé par une foule délirante, les Allemands s'accrochaient encore à la banlieue parisienne. Et des soldats, qui du Tchad à Alençon avaient évité les méchantes trajectoires, sont tombés, hier, aux portes de Paris.

Une femme tonduë a protesté de son patriotisme :

— Mon cul est international, mais mon cœur est français!

Le long du Boul'Mich' les terrasses de café s'emplissent de nouveau, dont les pare-brise sont étoilés par les balles

de mitrailleuses. Les dégâts qui semblaient considérables dans les rues vides, se révèlent minimes depuis que la circulation a repris. Sur les trottoirs, les taches de sang noir s'effacent sous les pas des promeneurs.

En buvant un faux banyuls à un guéridon, nous goûtons le silence retrouvé, après tant d'explosions et pétarades.

Les Russes ont communiqué une liste de 168 Français fusillés à Lublin. Le nom de Dumaine me saute aux yeux. Quelle fin pour notre pauvre Jean ! Et au bout de quelles souffrances ! Au bout de quelles rages impuissantes chez ce garçon frêle et délicat, à la volonté de fer. Ils n'ont pu le faire plier. Il a fallu le tuer.

J'espère encore un miracle.

Les restaurants réservés aux F. F. I. ferment aujourd'hui. Après les avoir couverts de fleurs de rhétorique, les vrais militaires donnent le choix aux combattants en veston : s'engager dans l'armée régulière ou rendre leurs arquebuses.

Les bons bourgeois ont manifesté quelque inquiétude à l'aspect « Commune » des barricades et de leurs défenseurs en salopettes. De plus, la police étant en grève pendant l'insurrection, une certaine pègre qui surgit des bas-fonds en temps de crise, a pillé et rançonné. De notre balcon, place de la Sorbonne, un soir nous avons vu une tierce briser à coups de maillet les vitres du bar « Chez Lydia » et ressortir bientôt emportant des flacons, à la façon de Nectar. On a commencé par vider les caves des collaborateurs, puis les autres y ont passé aussi. Il y a eu des perquisitions assez louches et dans les arrières-boutiques de la Buci, de « tendres canailles » tiennent un marché de bijoux volés. Dans l'ombre des héros de l'insurrection se sont glissés des bandits, comme des détrousseurs de cadavres sur les champs de bataille.

L'Académie Française expulse les deux Abel.

Identités révélées.

Durand (dans la clandestinité : Dupont)...

Mais nous ignorions ce Dupont aussi bien que ce Durand. Et de même :

Arthur Duconneau (dans la clandestinité : Jupiter).

1^{er} septembre. — Quelques fifis ont pris des miliciens du Lycée Saint-Louis, la mauvaise habitude de pointer leur mitraillette sur l'estomac des passants, et la plaisanterie est aussi peu goûtée que l'arrogance de certains blancs becs qui barrent une rue sans raison, pour prouver au quartier qu'ils détiennent encore une parcelle d'autorité.

J'assiste devant l'*Odéon* à une altercation entre un fifi de dix-huit ans, péremptoire, et un camelot quinquagénaire, décoré de la médaille militaire, qui le rabroue : « Ah! dis, petite tête, ramène pas ta fraise! T'as vu le carrefour Saint-Michel, c'est entendu, mais moi j'ai fait Verdun, figure-toi! »

Chiffre officiel des tués de l'insurrection : Neuf cents, dont moitié badauds. Il est heureux que certaines victoires retentissantes se soldent par des pertes minimales : Valmy, la plus grande victoire des armées de la République (dont Goethe disait qu'elle ouvrit une ère nouvelle à l'humanité), ne coûta que quelques dizaines de morts, et le nombre des défenseurs de la légitimité tués lors des « Trois Glorieuses » se limita à cent trente-trois...

Céline aurait pris le maquis dès juin. Abel Bonnard est en fuite, mais la voiture qui contenait sa fortune a été amenée par son chauffeur à la Préfecture. Elle contiendrait deux milliards de valeurs.

Les journaux parisiens sont pleins d'atrocités nazies : Prisonniers F. F. I. aux yeux crevés, aux ongles arra-

chés, avant d'être abattus sauvagement. Incommensurable stupidité des Boches ! Une ville anéantie par un bombardement, dix mille femmes et enfants carbonisés dans les ruines, c'est la guerre, d'après l'éthique contemporaine. Mais ces demeures perpétuent l'atrocité désuète, périmée, démodée, le crime individuel et nominatif, et les mutilations des peuplades sauvages.

3 septembre. — La presse exige la mise à l'index des maisons d'édition collaboratrices : Sont visés particulièrement Bernard Grasset, Gallimard qui a livré la N. R. F. à la propagande nazie ; les Baschet de l'*Illustration* ; le belge Denoël qui publia les étonnants *Décombres*, de Lucien Rebatet ; Renard ; Louis Thomas, Baudinière...

Des Allemands disaient ingénument en partant : « Nous reviendrons dans trois mois. Nous ne pouvons vivre qu'à Paris. »

D'après Germaine D. c'est Parodi, l'un des chefs de la Résistance gaulliste, qui avait signé le dimanche 20 août la trêve qui laissait les Allemands évacuer Paris, ceux-ci reconnaissant, par contre, aux F. F. I. la qualité de belligérants. Mais les communistes auraient rompu la trêve en rouvrant le feu. D'où représailles allemandes et situation critique qui aurait tourné à la catastrophe si la division Leclerc, alertée, n'était pas accourue à marches forcées.

Tout le monde se rend compte aujourd'hui que le risque fut énorme !

Chaque journal a son martyr maison. Les petites firmes se contentent d'un simple torturé.

Il y a des héros qui se font « tirer le portrait », mitraille au poing, sur une barricade, et dont il ne serait

point difficile de retrouver le profil dans les salons de S. E. Otto Abetz — par exemple dans les photos de l'hebdomadaire *La Semaine*.

Von Choltitz a la cote d'amour parmi les officiers qui ont traité avec lui de la capitulation allemande. Le gouverneur de Paris n'a pas exécuté les ordres sauvages de Hitler, n'a pas fait sauter le Sénat, ni bombardé la ville : « Je n'ai pas voulu attacher mon nom, aurait-il déclaré, à la destruction de votre célèbre capitale. »

Un « mastic » d'imprimerie est resté célèbre : Le compte rendu d'une soirée mondaine réunissant l'armorial, et qui se terminait par cette ligne, sautée de la colonne voisine des faits divers : « Tout ce joli monde a été conduit au Dépôt. »

C'est l'impression que donne aujourd'hui dans *Le Figaro*, à côté de la rubrique mondaine, certaine liste d'arrestations : « Comtesse de Cossé-Brissac, née Schneider, général Brécard, chancelier de la Légion d'Honneur, Germaine Lubin, artiste dramatique, l'abbé Renaud, agent de la Gestapo, M. René-Paul Duchemin, ancien Président de la Confédération générale du Patronat français, etc. »

6 septembre. — A Varsovie les forces de la Résistance ont été anéanties après trente-quatre jours de combats acharnés. Chez nous aussi, le mouvement avait été déclenché trop tôt. Paris et ses trésors sauvés en 1944 comme en 1940, double miracle !

Gallimard est un gros malin. Il ne sera pas arrêté comme Grasset car, lui, jouait habilement sur les deux tableaux. Pas fou, le vieux ! A la *Nouvelle Revue Française*, deux bureaux se faisaient face : Le bureau de Drieu, membre dirigeant du parti Doriot, collabo sincère, direc-

teur de la revue « N. R. F. » pro-nazie, et celui de Jean Paulhan, résistant de la première heure et fondateur, avec Jacques Decour, du journal clandestin antiboche *Les Lettres françaises*.

Le « percheron qui se pique à la morphine » comme l'appelait Cocteau, est un as du double jeu.

Premier numéro du *Canard Enchaîné*, conçu suivant la formule traditionnelle et qu'on retrouve avec plaisir comme un pastis au goût oublié.

Pierre Bénard a liquidé les antiques piliers du *Canard*, de Maurice Maréchal, Jules Rivet, André Guérin, Nardy Auguste, coupables d'avoir collaboré à *L'Œuvre*, de Déat ou au *Petit Parisien*, d'Alain Laubreaux. Jeanson fait sa rentrée et signe à côté de Claude Bourgeon, dit « Martial » ex- « œil de Moscou ». Et Sennep est intronisé, qui publiait jadis *A l'Abattoir, les Cartellistes!* sur papier de boucherie, mais que son immense talent de satiriste a dédouané le plus aisément du monde.

Toute la famille du général von Choltitz aurait été passée par les armes, en Allemagne.

Le dernier slogan (de la 5^e Colonne?) :

« Les juifs ont été dépouillés de leur argent, de leurs biens, de leurs places, séparés de leurs femmes et de leurs enfants. Ils retrouveront leur argent, leurs biens, leurs places, leurs femmes et leurs enfants. Mais il est une chose qu'ils se désolent d'avoir perdu et qu'ils ne retrouveront jamais : leur masque. »

La charmante gavroche Arletty a été arrêtée. On lui reproche d'avoir eu une faiblesse pour un beau fridolin.

— Qu'est-ce que c'est que ce gouvernement, s'est-elle écriée, outrée, qui s'occupe de nos affaires de cull!

Notre littérature a toujours applaudi à toutes les bonnes fortunes de nos militaires triomphants auprès

des femmes de tous les pays d'Europe. Mais nous ne pouvons admettre qu'un vainqueur étranger remporte chez nous des succès du même ordre.

Je n'ai jamais pensé que le marquis de Viet, châtelain à Barbizon, fût un vrai marquis. Mais j'ignorais qu'il pût s'enorgueillir de huit « sapements » pour vol, abus de confiance, recel, port illégal de décorations, etc.

Il paraît qu'à Drancy, du temps des juifs, les affaires ne chômaient pas. Un gendarme était appointé quinze mille francs par mois par quelques gros pontes pour porter chaque jour les ordres de Bourse.

7 septembre. — Tous les journaux publient un communiqué de l'état-major du Gouvernement militaire de Paris :

« En raison de la multiplication des vols commis par de faux F. F. I. et pour mettre fin à ces agissements, etc. »

Valdo-Barbey me raconte qu'il fut arrêté cet été par la Gestapo et emmené rue des Saussaies, parce qu'il prenait de la terrasse des Tuileries un croquis de l'hôtel Crillon; après interrogatoire, il fut relâché, ayant pu prouver qu'il était peintre et non espion.

Trois jours après la libération, Valdo examinait le char *Tigre* abandonné devant l'Odéon, lorsque soudain une terrible détonation le fit chanceler. Le canon du tank, resté chargé, et sans doute manipulé par quelque touche-à-tout, avait tiré sa dernière bordée, blessant grièvement deux passants, rue de Médicis.

Georges Salvago, grand blessé de l'autre guerre, et qui s'était jeté dans la récente bagarre, me raconte qu'un vieil israélite du quartier Monceau, se réjouissait d'être

à jamais débarrassé de l'équipe d'affreux miliciens qui occupaient un immeuble en face de son appartement.

Or, quelle ne fut pas sa surprise, le lendemain de la libération, de voir de sa fenêtre un grand banquet F. F. I. dans le même local et de reconnaître parmi les convives tous ses miliciens de la veille.

Il donna l'alarme et toute la bande fut promptement « groupée ».

8 septembre. — « La fin de la guerre est proche », déclare le général Dempsey, dans un ordre du jour.

Jean Paulhan écrit dans *Le Figaro Littéraire* à propos de son arrestation : « Drieu la Rochelle était, entre-temps, courageusement intervenu en ma faveur. Je dis courageusement car il ignorait ce que j'avais pu faire. »

L'épuration chez les comédiens.

Il est évident que la plupart de nos vedettes se sont plus ou moins « mouillées » : Sacha arborait au bar du « Maxim's » le seul chapeau mou dans une rangée de casquettes plates; Fresnay et Préjean ont tourné pour la « Continental »; Raimu se vantait d'être l'ami de Laval; Chevalier chantait à « Radio-Paris »; Fernandel aurait dîné au « Cercle européen »...

Mais dans les campagnes qui s'amorcent, on sent un peu trop la jalousie des petits emplois vis-à-vis des premiers rôles qu'ils voudraient évincer à la faveur de l'épuration.

— Pourquoi ne jouerais-je point Tartufe, se dit un deuxième valet du répertoire, moi qui ai fait le coup de feu rue de Rivoli?

La nouvelle presse, béatement conformiste, est d'une platitude que n'excuse plus l'improvisation des premiers

jours. Tous les journaux sautent de joie à l'idée d'être libres, libres... mais libres de quoi?

Nous nous apercevons, non sans mélancolie, que le principal mérite de certaines feuilles, c'était d'être clandestines.

Un authentique héros du maquis peut très bien ne pas savoir brocher une chronique ou parler au micro. Mais c'est très délicat de le lui faire comprendre. Après l'autre guerre, dans un des premiers numéros de *Salon du Crapouillot*, le critique avait exercé sa verve sur une toile ridicule. Réplique : Une lettre d'injures, grossière mais pathétique. Sale histoire : le mauvais peintre était cul-de-jatte de guerre!

Suzy Solidor, dont l'arrestation fut faussement annoncée, fait la tournée des bureaux de rédaction et dépose un mémoire justificatif, tapé sur son papier à lettres orné d'un bateau dans une bouteille. La chanteuse aux cent portraits explique qu'elle a travaillé dans la Résistance avec le prince Napoléon et avec J.-L. Vigier, délégué général du général de Gaulle pour le secteur nord : « En 1940, Suzy Solidor est allée en Hollande déposer une lettre confidentielle pour le général des S. S. von Humann, connu à Berlin, lors d'une tournée en 1939. Cette lettre lui avait été remise par le colonel Guy Schlesse, commandant en chef du 2^e bureau français. »

Et ne lui reproche-t-on pas d'avoir chanté *Lily Marlène*, alors que c'est le grand succès de la radio et des music-halls de Londres?

La mort de Jean Prévost dans le maquis du Vercors est malheureusement confirmée. C'était un garçon très sûr, ancien normalien et agrégé, remarquablement intelligent et courageux. Entre autres ouvrages, il avait

publié une familière et très perspicace *Histoire de l'après-guerre*.

14 septembre. — Ah! qu'en termes galants...

Dans *L'Humanité*, Cachin annonce qu'il a reçu une lettre de M. Régnier « ancien secrétaire général de l'Institut de France et de l'Académie Française » qui lui demande : « M. Thorez n'a-t-il pas déserté en pleine guerre pour passer en Allemagne et de là en Russie, alors alliée de l'Allemagne. » Marcel Cachin réplique : « ... Lorsque M. Régnier écrit que l'U. R. S. S. fut à un moment quelconque de la guerre l'alliée de l'Allemagne hitlérienne, force nous est de constater qu'il dénature l'histoire et qu'il propage une contre-vérité évidente. *Après de longs incidents*, que M. Régnier semble ignorer complètement, *l'U. R. S. S. fut contrainte, malgré elle, de se déclarer neutre...* »

« Malgré elle » me paraît une trouvaille...

16 septembre. — Le D. N. B. annonce la mort de Thaelmann, leader communiste et de Breitscheid, chef des social-démocrates allemands, qui auraient été tués au camp de Buchenwald au cours d'un bombardement allié.

18 septembre. — Montmorin vient me voir, le front soucieux :

— Mon fils a été arrêté.

— Ah! bah! Que lui reproche-t-on?

— Figurez-vous, mon cher, que ce couillon-là, en 1942, s'était inscrit au M. S. R. La police a trouvé son nom sur les listes d'adhérents...

— Le M. S. R.? Qués aco?

— Le « Mouvement Social Révolutionnaire », le parti de Déloncle, quoi!

— Oh! mauvais!

— Mauvais? Mais non, pas mauvais! C'est un jeune homme, il a lu une belle affiche, un beau programme patriotique, social et tout; ses amis s'inscrivaient, il a fait comme eux. Il a lâché ses trente francs, comme il aurait pris un abonnement à un journal.

— Oui, oui, mon cher, mais savez-vous que c'est compromettant de s'abonner à la bande à Bonnot?

« Adhérez au Parti des Fusillés! »

Comme disait H. P. Gassier, à propos des articles journaliers de Léon Daudet sur l'assassinat de son fils :

— Il faut battre le cadavre quand il est chaud.

19 septembre. — Revu Z... officier du service secret qui assurait la liaison Londres-Paris. Cet industriel israélite est devenu léniniste; il déclare que la classe bourgeoise qui a failli à sa mission doit disparaître et réclame un premier abattage de deux cent mille têtes.

— En somme, lui dis-je, tu es maintenant pour les pogroms d'aryens?

Nous faisons un tour d'horizon :

— Que penses-tu du Général?

— Il est stratosphérique.

La vie chère.

La ficelle du vélum de mon atelier s'étant cassée, j'alerte le tapissier. Un ouvrier vient avec une échelle, monte, raccorde les bouts, fait un nœud, redescend. Trois minutes.

— Combien vous dois-je?

— C'est cent francs.

21 septembre. — Les arrestations se succèdent : Béraud, les assassins de Mandel, Georges Claude que les journaux accusent d'avoir vendu aux Allemands les

plans du V1; une escouade d'amiraux; Raymond Recouly, qui débuta dans le journalisme comme espion de la Tchéka, sous le pseudonyme de « Ratmir », devint publiciste officieux, yachtman multimillionnaire et administrateur de *Gringoire*...

— Il est possible que nous perdions la partie, dit Mme N... collaboratrice acharnée et point repentie, mais nous sombrerons avec le navire, en brandissant notre drapeau...

— Un drapeau allemand? demande Charlotte.

22 septembre. — Des fonctionnaires du ministère de l'Intérieur ont visité hier le camp de Drancy « en vue de son agrandissement ».

Le nombre des incarcérés de la région parisienne dépasserait actuellement dix mille.

24 septembre. — « Les nouvelles » de caractère militaire seront désormais *seules* soumises à la censure. »

Cochon qui s'en dédit!

Noté dans un discours de Marty à Belleville (*L'Huma* du 24). :

« ... L'instituteur laïque Delmas qui osa soutenir l'infâme « Plutôt la servitude que la mort » est un traître! *Tout comme l'évêque qui fait dire une messe pour le traître Henriot ou pour les victimes des bombardements, et non pour les assassinés d'Oradour!* »

Si je comprends bien, les victimes des bombardements anglo-américains sont mis sur le même plan que le traître de la Radio et leurs méprisables cendres auraient dû être jetées au vent?

28 septembre. — Convoqué au cabinet du juge d'instruction Marchat, M. de Monzie en est ressorti libre. On dit qu'il ne sera jamais inquiété parce que, pendant l'occupation, il a caché Cachin, aux environs de Cahors.

30 septembre. — Lefèvre me raconte la fin tragique de son ami Andrès, as de la Résistance, qui s'était évadé d'un train de déportés¹ et n'avait jamais été repris.

Après la Libération, la Police le prévient qu'elle a retrouvé au fond d'une cave de la Gestapo, avenue Foch, des caisses volées dans son appartement. Andrès va identifier son bien et le lendemain revient avec un camion. Il descend à la cave, mais à peine a-t-il déplacé une première caisse qu'une bombe fait explosion et le tue net.

Trois escarpes du gang Bony-Lafont reconnaissent qu'à Saint-Mandé ils ont torturé une vieille dame et son infirmière pour les rançonner. Après les avoir violées et assassinées, ils ont fait cuire les cadavres dans une marmite et les ont passés à la machine à hacher.

La maîtresse d'un des bandits déclare qu'elle ignorait qu'on dût tuer la vieille dame :

— « On m'avait dit qu'elle serait *simplement* déportée! »

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 221.

OCTOBRE 1944

1^{er} octobre. — Violamment attaqués par la radio française de Londres, puis par la presse libérée, les patrons de *L'Illustration* publient un mémoire pour se justifier :

« Peu de gens savent — osent-ils écrire — ce qu'il leur fallut de courage et de *résistance* pour soutenir cette lutte de quatre années. Seule leur conscience connaît le **prix de cet effort.** »

A se taper le derrière contre la suspension!

« S'imaginer-t-on un instant, continuent-ils, *L'Illustration* uniquement rédigée par une équipe à la solde des Allemands répandant sans aucun frein, les idées allemandes... »

Qu'étaient donc les leaders des trois premières livraisons de *L'Illustration*, Jacques de Lesdain, Robert de Beauplan et Abel Bonnard, sinon précisément « une équipe à la solde des Allemands? »

Les Baschet prétendent ensuite que *L'Illustration*, entièrement soumise aux hitlériens, eût été largement diffusée dans les pays étrangers, alors que « leur *Illustration* étant suspecte » (*sic*), les Allemands « n'en autorisèrent la diffusion ni chez eux, ni dans la partie de l'Europe soumise à leur domination »... Comment expliquer alors cette circulaire¹ aux annonceurs signée de leur chef de publicité et datée du 16 juin 1941, indiquant : « *L'Illustration* est actuellement diffusée avec un tirage supérieur à celui de l'avant-guerre dans plusieurs pays européens ». »

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 551

Lorsque les Baschet insinuent que les Allemands auraient désiré les éliminer, ils galèrent. Les Fritz tenaient au contraire à maintenir sur la couverture du plus grand illustré français les noms de grands bourgeois pour donner confiance à la clientèle qui, nonobstant, les abandonna, écoeurée de tant de bassesse.

Mais voici le bouquet : « Des tentatives furent faites par les Allemands de prendre des participations dans le capital de la société. *Ils se heurtèrent à une opposition catégorique et ne purent jamais acquérir une seule action de « L'Illustration ».*

Parbleu ! Les patrons de *L'Illustration* avaient bien été d'accord pour vendre leur conscience, mais leur « résistance » devint farouche quand les Fritz voulurent s'attaquer à leur coffre-fort.

2 octobre. — Chaque fois que la Gestapo arrêtait un résistant, elle trouvait inmanquablement sur lui la liste complète des adhérents du groupe. Cette manie des « états de situation », chère aux sergents-majors, a coûté des milliers de morts à la Résistance.

Bourrage de crâne pas mort :

3 octobre. — *Front National* : Titre sur trois colonnes :

LES AMÉRICAINS PERCENT LA LIGNE SIEGFRIED
dans la région d'Aix-la-Chapelle.

Les forces alliées s'engouffrent dans la brèche.

Plus ça change...

Albert Préjean qui vient d'être libéré, raconte, paraît-il, qu'il ne pouvait dormir dans sa cellule, proche de « la chambre aux aveux spontanés » d'où sortaient des hurlements terrifiants.

Madeleine Jacob notait dans un récent article la présence d'un nerf de bœuf sur la table d'un commissaire enquêteur. Le nerf de bœuf a-t-il changé de main? Ce n'est pas sûr. Il n'y a peut-être que les victimes qui ont changé de camp.

4 octobre. — A dîner, les Zérapha. Georges, très élégant en tenue de capitaine anglais et Katie, retour de la radio d'Alger, rayonnante de beauté et dont l'uniforme bleu rappelle les ouvreuses du *Madeleine-Cinéma*.

Pour faire monter un peu le couple zéraphique, je déclare dès le potage que Léon Blum avait bien raison jadis lorsqu'il prônait le désarmement unilatéral de la France.

— Comment l'entends-tu? demande Georges, inquiet, car Blum est un coreligionnaire pour lequel il a beaucoup d'estime.

— A quoi ont abouti les cent milliards dépensés pour la Défense Nationale entre 1919 et 1939? A une déroute sans précédent et qui nous ridiculisa à la face du monde; à la déportation d'un million et demi de prisonniers en Allemagne — dont 220 généraux — à la prise par les Allemands d'un matériel considérable et d'usines tout équipées pour produire des armes et des munitions...

— Pardon, la Résistance...

— Précisément! La Résistance ne procéda pas de notre armée d'avant-guerre! Et le pacifiste intégral Félicien Challaye¹ lui-même, qui s'opposait à toute guerre de défense, déclarait qu'en cas d'occupation, on pourrait recourir aux attentats terroristes, à la guérilla, cette forme de guerre étant beaucoup plus efficace et moins coûteuse que la vraie...

— Et les troupes de la France libre?

— Ne furent-elles pas entièrement équipées à l'exté-

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 106.

rieur et par des pays étrangers? Tu devrais reconnaître que tout l'appareil militaire construit à grands frais — y compris la ligne Maginot — n'a servi exactement à rien et que la guerre a été gagnée par une insurrection terroriste, appuyant des troupes venues de l'extérieur... C. Q. F. D.

Soudain Katie, qui se contenait, éclate :

— Mais, Jean, si nous n'avions pas eu d'armée, la France aurait été envahie!

5 octobre. — Par un titre sur cinq colonnes, *L'Huma* annonce aux masses prolétariennes :

LE PLUS GRAND DES PEINTRES AUJOURD'HUI VIVANT
PICASSO

a apporté son adhésion au Parti de la Résistance française.

Sous cette annonce magistrale, grande photo de Pablo qui a l'air d'un brave clochard, interrogé par le commissaire Cachin, sous la haute surveillance de l'inspecteur Duclos; et un dessin, à peu près informe, « L'Homme à l'agneau », un barbu qui a pour bras une patte de homard, avec cette émouvante légende : « Toute la tendresse et la bonté profonde de l'artiste éclatent dans ce visage concentré d'homme du Peuple. » Tu parles!

« Les policiers d'Hitler, écrit Cachin, ne pardonnaient pas à ce grand fils de la grande Espagne d'avoir pris part à la Résistance du front Populaire contre Franco. »

Or, la part de Picasso dans la lutte contre Franco se borna assez exactement à être nommé directeur du Prado et à ne jamais rejoindre son poste. Quant à la Gestapo, elle n'empêcha Picasso ni d'exposer dans les Salons pour la bonne raison que depuis vingt ans il n'y avait jamais exposé, ni de se taper la cloche bien tranquillement chaque jour au « Catalan » à 1.000 francs par tête.

Quant à sa résistance, peut-être pourrait-on lui rappeler certain retrait de frontispice, peu glorieux...

La vérité que connaissent tous les artistes, c'est que Picasso a une peur panique de se voir privé de son immense fortune. En adhérent au Parti Communiste, il prend une assurance, et certains donnent même le chiffre exact de la prime. Mais l'archimillionnaire Picasso collectiviste, c'est tout de même un beau sujet de rigolade à Montmartre et à Montparnasse!

A l'annonce de l'arrestation à Bordeaux, de Georges Carpentier, ex-gloire nationale, explosion d'une joie féroce dans les feuilles. Tous les gagne-petits du journalisme jubilent lorsqu'une célébrité, un heureux de la vie, un triomphant, glisse enfin sur une pelure d'orange!

Drôle d'époque!

Marie Laurencin, Léautaud et Oberlé déjeunaient chez une dame de la haute société. Comme on mangeait le rôti, le maître d'hôtel se penche vers l'hôtesse, lui glisse quelques mots à l'oreille. La dame se lève, s'excuse en priant ses amis de continuer leur repas et disparaît. Le déjeuner s'achève, on sert le café et les liqueurs. Les convives devisent.

Vers cinq heures, le maître d'hôtel reparaît :

— Je pense que ces messieurs-dames ne doivent pas attendre plus longtemps... Madame est arrêtée...

Les uniformes se suivent...

7 octobre. — L'arrestation de Carpentier est démentie, et son patron Volterra va rouvrir sa boîte. Ce montreur de fesses a gagné quelques dizaines de millions en vendant du « champe » aux fridolins. Il en gagnera d'autres

dizaines à vendre du « champe » aux Ricains. C'est la vie, et même la bonne vie.

A M... on enterrait en grande pompe le dernier tué de la Libération. Le cortège circulait lentement au long des rues pavoisées, lorsque le bruit se répandit soudain dans les rangs que les Allemands revenaient !

Hommes et femmes, pris de panique, abandonnaient l'un après l'autre le convoi, détalant vers leurs demeures pour enlever rapidement des fenêtres drapeaux et banderoles.

Le corbillard arriva seul devant l'église...

Un dur de dur qui avait élevé sur son toit un gigantesque étendard s'acharnait à coups de hachette pour l'abattre, et criait :

« — *Nous avons fait les cons trop tôt !* »

Renseignements pris, c'était une colonne de prisonniers allemands qui pénétraient en ville.

Rencontré Georges Geoffroy aux Champs-Élysées. Il m'apprend que le romancier Jean Desbordes, l'auteur de *J'adore*, fut arrêté dans son ravissant appartement de la rue de Rivoli qu'il lui avait prêté pendant un voyage. Desbordes était un des chefs de la Résistance ; il fut emmené rue de la Pompe et torturé, il est mort sous les coups de la Gestapo française.

Geoffroy a fait une enquête personnelle sur cet assassinat auquel assista un de ses cousins, médecin, appréhendé le même jour. Il a questionné la concierge de l'immeuble. Cette femme qui faisait le ménage de « Ces Messieurs » n'avait même pas été interrogée par la police.

8 octobre. — Les journaux relatent une manifestation antipicassiste au Salon d'Automne. Des énergumènes ont tenté de décrocher les tableaux du plus grand peintre des temps modernes. *Front National* proteste

avec indignation contre ces iconoclastes « qui déclarent réprouber cette peinture dégénérée » — et les traite de nazis : « Ils n'auraient pas dû ignorer que Picasso, mis à l'index par le Docteur Gœbbels, a été un des peintres les plus persécutés pendant l'occupation. »

Nouvelle adhésion au parti des fusillés.

Le temps était maussade et un ennui morne planait sur la foule qui défilait rituellement devant le cimetière du Père-Lachaise, se dirigeant vers le Mur des Fédérés.

Soudain, Maurice Chevalier, récemment dédouané par le parti communiste, descend d'une automobile, se découvre. La foule reconnaît le populaire chanteur, se met en joie, et crie de toutes parts :

— Maurice, pousses-en une ! Valentine ! les petits tétons ! Valentine !

La presse de la Libération n'a que deux rubriques : glorification des fils et mouchardage des collabos.

Dans une ville comme Paris, il y a toujours 20 000 personnes pour garnir l'immense Vel' d'Hiv. Hier, 20 000 spectateurs écoutaient Doriot, le bardache Bucard et Monseigneur Mayol de Lupé, aumônier de la L. V. F. Aujourd'hui, 20 000 autres applaudissent Cachin et Bidault.

A moins que ce ne soient les mêmes amateurs d'éloquence et de spectacles gratuits.

Au « Rendez-vous *Je Suis partout* » a succédé sur les murs et les trottoirs : « Thorez à Paris ! »

Massacre des Innocents¹.

Michel de Brunhoff, père inconsolé, m'apprend que les 27 gamins — non armés — qui, en juin dernier, furent

1. *Mon Journal pendant l'occupation*, page 239.

cernés et assassinés par les S. S. en Sologne, avaient été vendus par un de leurs camarades, un élève de Condorcet, qui préparait Polytechnique. Il faisait partie de leur groupe et avait échappé au massacre. Cette exception sembla louche, une enquête fut ouverte, une perquisition effectuée. On trouva chez lui les portefeuilles de ses petits camarades. Et il avoua : Il avait une maîtresse dépensière et s'était affilié à la Gestapo pour toucher des primes de délation. L'affaire de Sologne était pour lui une grosse affaire.

Si leurs infortunés parents pleurent les jeunes patriotes sauvagement assassinés, quels doivent être la honte et le désespoir des père et mère du petit monstre !

Les durs de durs.

Il s'est glissé dans les comités d'épuration des résistants de la dernière minute qui sont d'autant plus intransigeants qu'ils ont plus à se faire pardonner.

L'Huma ayant accaparé Picasso, *Le Popu*, tout naturellement, se révèle antipicassiste, et Fuzier, le caricaturiste maison, donne comme légende à un dessin :

— *Qui aurait cru que le navet fût un plat de résistance ?*

Le double jeu.

Tout collaborationniste futé a sauvé au moins un juif, subventionné un mouvement de résistance ou un journal clandestin. Simple prime d'assurance. De même, le marchand de mort subite Zaharoff, après avoir provoqué des conflits et vendu des obus aux deux partis, donnait largement aux œuvres de bienfaisance d'anciens combattants ou de mutilés. Ces dons représentaient 1/1 000^e de ses bénéfices.

La dame qui fut arrêtée chez elle pendant un déjeuner artistico-littéraire a été relâchée avec des excuses. Si elle

recevait des officiers boches, c'est qu'elle appartenait à l'Intelligence Service, bien entendu.

Renseignements pris, les manifestants antipicassistes, nullement de la 5^e Colonne, étaient de braves peintres, authentiques résistants, mais qui ne prisent pas les mystifications de l'incorrigible vieux maître.

Nil novi...

Le *Front National* demande la « liste unique » pour les élections. Déat déjà avait préconisé « le parti unique »...

Poirier me raconte qu'à La Charité-sur-Loire, une paysanne avait porté plainte contre un nègre qui l'avait violentée.

La police américaine traduit devant elle une dizaine de soldats de couleur, elle désigne son agresseur. Aussitôt, les M. P. déroulent une corde pour pendre le délinquant à une branche d'arbre, dans le propre jardin de la plaignante. Mais celle-ci se rebelle devant cette justice expéditive :

— Ah! non, tout de même, s'écrie-t-elle, *ça ne vaut pas ça!*

Au bout d'un mois de vie parisienne, les « durs » de Londres ne pensent plus à faire fusiller personne parmi leurs amis et relations.

Sous le titre « les légendes sont tenaces », Marcel Cachin justifie le pacte entre Hitler et Staline et conclut : « *La diplomatie soviétique est comme le vêtement du philosophe. Elle est sans tache.* »

12 octobre. — Pierre Cot reparait. Il n'a pas été aussi sot que son successeur au Ministère de l'Air, Guy La Chambre, qui est revenu ingénument d'Amérique pour

se constituer prisonnier et croupit depuis cinq ans en quelque cul de basse fosse.

Panem et cinémas.

13 octobre. — Bagarres à la réouverture des cinémas. Coups de feu aux Gobelins où 1 600 personnes veulent pénétrer dans une salle déjà comble.

14 octobre. — Discours du général de Gaulle qui prend position dans la question de l'épuration : « *S'il est urgent de châtier les traîtres avérés, il ne convient pas de retrancher de la communauté française les hommes qui, par souci de la légalité, se sont égarés à la suite du Maréchal.* »

Dans les carrières libérales, l'épuration, c'est la ruée des médiocres et des ratés qui tentent de défenestrer les « arrivés ».

Vous ne l'emporterez pas avec vous.

15 octobre. — Dans *Combat*, le plus vivant des nouveaux journaux, Merry Bromberger explique que les 420 millions de rançon payés chaque jour aux Allemands sont intégralement restés en France, dépensés par l'occupant. D'où la prospérité du petit commerce pendant l'occupation.

Mauriac prêche la charité, le fascisme devant se fortifier des injustices. Il préfère voir des coupables échapper au châtimement plutôt que des innocents condamnés.

On parle d'amnistie avant d'avoir pendu personne et Debu-Bridel déplore que déjà « des âmes sensibles parlent de clémence en faveur des complices de l'ennemi ».

16 octobre. — Aragon déclare à la radio de Lyon :
« Il y a un homme qui, plus qu'aucun autre, a fait de moi un patriote. *Cet homme, le premier de France, a*

dénoncé le plan monstrueux d'Hitler... c'est en pensant à lui que je me suis battu, que j'ai mérité, paraît-il, cette médaille militaire que je lui offre publiquement. »

Après 18, on a donné la médaille militaire aux fusillés par erreur: après cette guerre-ci, on l'offre aux déserteurs. Il y a progrès. -

Le même Aragon a fait une drôle de bouille, l'autre soir, dans une réunion publique, où un contradicteur s'est permis de lui demander son avis sur le *Traité du Style* que l'écrivain, alors surréaliste, publia à la N. R. F. en 1929 et où se trouve le fameux passage :

« ... Je tiens pour un immonde abus ce droit que le gouvernement et la justice s'arrogent en France, de nos jours, d'interdire à ceux qui détestent l'armée le droit d'exprimer par écrit, avec les commentaires qui leur plaisent, le dégoût qu'ils ont d'une institution révoltante, contre laquelle toute entreprise est humainement légitime, tout attentat recommandable. Et c'est par la contrainte physique que ces Républicains répondent à l'écriture. J'appartiens, dit-on, à la classe 17. Je dis ici, et peut-être ai-je l'ambition, et certainement j'ai l'ambition de provoquer par ces paroles une émulation violente chez ceux que l'on appelle sous les drapeaux, *je dis ici que je ne porterai plus jamais l'uniforme français, la livrée que l'on m'a jetée il y a onze ans sur les épaules, je ne serai plus le larbin des officiers, je refuse de saluer ces brutes et leurs insignes, leurs chapeaux de Gessler tricolores*. Il paraît que le nommé Painlevé, un homme qui jadis, mais si l'air est resté le même, les paroles ont bien changé, qu'un certain Painlevé, Ministre de la Guerre, a signé l'autre jour un décret monstrueux : n'importe quel officier ou sous-officier, n'importe quel crétin payé pour marcher au pas, a désormais le droit de m'arrêter dans la rue. Ce n'était pas assez des agents. Et, comme eux, ils sont désormais assermentés. Ils ont, ces matières fécales, une parole qui fait loi. Ah! l'agriculture ne

manquera plus de vaches. Eh bien ! puisque les regarder de travers dans la rue vaut de coucher au violon, j'ai bien l'honneur chez moi, dans ce livre, à cette place, de dire que *très consciemment, je conchie l'armée française dans sa totalité.* »

« *Ma Pomme* », rue Lauriston.

18 octobre. — Maurice Chevalier, convoqué chez le juge d'instruction, a indiqué que ses relations avec le tueur Lafont « s'étaient bornées à une seule entrevue ».

A déjeuner, Léautaud nous raconte les potins de l'Institut.

Madelin a déclaré qu'en cas de nouvelles exclusions, quatorze habits-verts donneraient leur démission.

Mauriac avait proposé que de Gaulle fût élu d'office. Mais pressenti par le fils de l'écrivain qui appartient à son État-Major, le général a formellement refusé.

Paulhan le Juste, qui a eu le courage de revendiquer, contre Duhamel, le droit à l'erreur pour les écrivains, aurait envoyé sa démission aux *Lettres Françaises* qu'il fonda. Je raconte qu'un libraire m'a dit à ce sujet : « Si j'avais su ce que deviendraient *Les Lettres Françaises*, je n'aurais certainement pas attrapé deux mois de prison pour les distribuer clandestinement ! »

Léautaud craint que la réédition de son *Théâtre de Maurice Boissard* ne soit arrêtée par la censure gaulliste parce qu'il attaque quelques comédiennes israélites. Il se défend d'ailleurs d'être antisémite.

Derrière le Maréchal.

Si un Institut Gallup avait existé en France, je crois qu'il eût décelé 95 p. 100 de maréchalistes après l'armistice, 50 p. 100 jusqu'à l'invasion de la zone sud et encore 30 p. 100 à l'époque du débarquement.

Cette majorité — devenue minorité par suite de la propagande radiophonique — comprenait : des fascistes français qui approuvaient la poignée de main de Montoire et comptaient sur la mise au pas de la classe ouvrière; d'anciens pacifistes reconnaissants à Pétain de vouloir réaliser le rapprochement franco-allemand; des socialistes qui, après le premier message contre les trusts (rédigé par Bergery) espéraient de profondes réformes sociales; des paniquards anticomunistes, toujours tremblants devant l'homme-au-couteau-entre-les-dents; des attentistes qui estimaient qu'en négociant, Pétain évitait le pire; enfin des admirateurs impénitents du glorieux « soldat de Verdun » qui excusaient ses fautes eu égard à son grand âge et mettaient tous les torts sur le compte de Pierre Laval.

Même parti en Allemagne, le Maréchal compte encore de nombreux fidèles.

19 octobre. — Farnoux-Reynaud, ex-philosophe sur le trapèze, débarque de Lyon, très amer. Paris le déçoit, qu'il a quitté depuis cinq ans : les hommes se déshonorent au marché noir; les femmes se vendent, paraît-il, pour un paquet de cigarettes. Cette amoralité, généralisée, cette indifférence à l'égard des catastrophes tant qu'elles ne touchent que le voisin, lui rappellent la Vienne ruinée de 1920, la Vienne de *La Rue sans joie*.

D'après lui, la Résistance s'est cristallisée en trois stades : Primo, noyaux de francs-maçons et de juifs braqués contre la politique réactionnaire de Vichy; secundo, entrée dans l'illégalité des militants communistes, après la rupture du pacte germano-soviétique; tertio, afflux considérable de réfractaires, après l'organisation du travail forcé en Allemagne.

18 octobre. — Pierre Bénard ayant attaqué le Ministre de l'Information Teitgen — Tristan dans la clandesti-

nité —, *L'Aube*, sous le titre « Un dur », contre-attaque violemment et déclare se méfier des « *rechigneurs qui, parce qu'ils sont obscurs, s'imaginent avoir été clandestins* ».

20 octobre. — Convoqué à la censure militaire, place de l'Opéra, au sujet de *Mon Journal pendant l'Occupation* qui, me dit-on au téléphone, « nécessite quelques retouches ». Le censeur, qui débarque d'Alger, est fort courtois et me présente ses observations. Je propose d'employer à certains endroits le conditionnel au lieu du présent, et moyennant la suppression d'une dizaine de lignes et d'un passage des Mémoires de Caillaux sur Mac-Mahon, j'emporte le visa.

21 octobre. — *Les Lettres Françaises* publient la liste d'une centaine d'écrivains exclus par le Comité National des Ecrivains. Parmi les célébrités : Benoît, Bonnard, Benjamin, Béraud, Céline, Chack, Carrel, Chateaubriand, Drieu, Delaisi, Frondaie, Giono, Grasset, Sacha, Hermant, Jaloux, La Fouchardière, Mauclair, Maurras, Montherlant, Massis, de Monzie, Recouly, Thérive, Vlaminck... Suit une ribambelle de Paul Allard, de Costantini, de Jean d'Agraves, de Jean de la Hire et de José, dit Zéro Germain.

Je rencontre chez mon fournisseur de vin, M. Pipe, splendide martiniquais, le libraire Pouzergues, dit Azan. Ancien combattant de la Coloniale, puis forain, puis libraire des sciences occultes — et aussi, je crois, fakir à ses heures — le pittoresque Pouzergues a eu une violente altercation, pendant l'occupation, avec M. Rives, dictateur vichyssois du Livre, qui l'a méchamment suspendu pour six mois.

— Ah! j'ai bien pris ma revanche sur le Rives! s'exclame-t-il. Je te l'ai envoyé cueillir par une escouade de nos Fifis, mitrailleuse au poing, et je l'ai fait compa-

raître devant notre Tribunal Révolutionnaire du quartier. Et je lui ai demandé des explications sur ses comitards, ses entourloupettes vichyssoises, et tout, et tout. Ah, mon cher, il n'en menait pas large, le Rives!

Et moi de rire. *

L'arrêté perpétuel.

A la suite d'un pamphlet ridicule qui circule contre lui, lancé par quelque cinéaste à la noix, le bruit court que **Jeanson a été arrêté.**

Il jouerait la série : sous Daladier, il a tiré huit mois de tôle pour « pacifisme » ; puis les Allemands, sur la demande des petits salauds de *Je suis Partout* l'ont incarcéré deux fois sous l'inculpation de « bellicisme ». Il ne lui manquait plus que d'être emboîté par la Résistance, lui qui a caché un colonel fifi et entreposé des armes chez lui.

Ce serait complet!

De mon temps, il y avait des caporaux dits « cabots » ou « clebs », des sergents, dits « pieds », des adjudants dits « juteux », etc. Dans l'armée fifi, les grades commencent à lieutenant et l'on peut être général à vingt-neuf ans comme le champion de rugby Chaban-Delmas. Bravo!

Qui donc lancera la première pomme cuite sur la face de M. Aragon qui dit ses fables et distribue ses prospectus, hissé sur un tréteau de cadavres.

Dîner avec Robert Rey et Jeanson, tout étonné d'apprendre qu'il a été arrêté.

Rey raconte un plaisant épisode de la libération de Paris : il était dans le bureau de Jaujard, au Louvre, pendant l'attaque par les Leclerc, du Ministère de la Marine, lorsqu'ils voient soudain s'élever du jardin des

Tuileries une colonne de flamme et de fumée. Jaujard s'inquiète pour le Musée de l'Orangerie et appelle le gardien-chef au téléphone. Au bout du fil, une voix inconnue et bizarre lui répond : « *Ze n'est pas le gardien, Z'est le brisonnier...* »

Rey monte dans une jeep, se fait conduire à l'Orangerie et débrouille l'énigme. Le gardien-chef étant allé inspecter des statues rangées à l'abri d'une tôle ondulée, le long de la terrasse du bord de l'eau, y avait trouvé une centaine de fridolins. Apercevant sa casquette à ficelles dorées, les Allemands l'avaient pris pour un général et avaient levé les mains en l'air immédiatement. Le gardien les avait enfermés dans l'Orangerie et s'était précipité dans le jardin pour participer utilement au pillage des camions allemands abandonnés. Si bien que Jaujard n'avait trouvé au bout du fil qu'un Fritz prisonnier, au garde à vous!

Jeanson raconte qu'un envoyé de Ministre est revenu de province, horrifié des spectacles de sauvagerie auxquels il a assisté. Le Comité de Libération d'un village l'ayant invité à déjeuner, on lui a présenté au dessert le collaborateur du pays qu'on faisait sortir d'une auge à cochon et que l'on coiffait d'un casque électrique pour le faire gigoter, histoire d'amuser les patriotes.

Nous concluons que les ex-torturés n'ont rien de plus pressé, en période révolutionnaire, que de devenir tortionnaires.

D'après Pierrefonds, les Américains n'acceptent qu'à contrecœur de Gaulle, qu'ils soupçonnent de visées dictatoriales. Ils préconisent un gouvernement radic.-soc. et ensuite pousseraient Pierre Cot, qui a la confiance de Roosevelt.

22 octobre. — Montmorin et sa femme ont été arrêtés pour propos inconsidérés, dénoncés par un domestique

renvoyé en 1942. Ils couchent ce soir au Dépôt et seront poursuivis pour « menées antinationales ».

Condamnation à mort de Georges Suarez.

24 octobre. — Sa défense a été lamentable. Il a expliqué qu'ayant pris parti pour la collaboration, il ne pouvait plus se dégager : « Si j'étais parti, j'aurais été considéré comme traître par l'un et l'autre parti... j'ai craint le sort de Pucheu » a-t-il avoué piteusement.

Son avocat avait convoqué 380 témoins à qui Suarez avait rendu des services. Il en est venu 5. Un des témoins à décharge, un médecin, l'a enfoncé en déclarant qu'il lui était reconnaissant d'avoir tenté de sauver son fils, mais qu'il le tenait pour un traître.

Youki Desnos a été très crâne. Elle a raconté que Suarez avait fait plusieurs démarches pour empêcher Robert d'être déporté, mais que le directeur d'*Aujourd'hui* paraissait n'avoir plus aucun crédit auprès des boches : « Nous savons, lui disaient-ils, que toute votre rédaction est gaulliste. »

A l'annonce de la condamnation à mort, le public applaudit bruyamment. Youki a traversé la salle, s'est approchée de Suarez et lui a serré la main : « Merci, Youki, a dit Suarez, quand vous verrez Robert, vous lui ferez mes amitiés. » Et les gardes l'ont emmené.

Je n'ai rencontré qu'une fois Suarez, avec Béraud, il y a plus de quinze ans. Il avait la découpure d'un policier mondain. Béraud insista en vain, pour que je lui prisse des papiers au *Crapouillot*. Il me déplaisait. C'était le type du publiciste à gages. La veille du 6 février, il publiait dans *Gringoire* un article dithyrambique sur Frot, qu'il traînait dans la boue le numéro suivant. En 1939, il publiait une brochure de propagande : *Les chefs nazis*, où il traitait Hitler de prostitué

homosexuel, d'indicateur de police et d'espion au service français, puis en novembre 1940, il venait tendre sa sébille à la « Propagandastaffel ».

Ses articles à propos de l'exécution des otages étaient impardonnables.

24 octobre. — Chez Claude Marcy, lecture devant quelques intimes de son manuscrit *Caveau de famille*, où elle crayonne des portraits mi-sarcastiques, mi-attendris. Pierre Trémois retient l'ouvrage qui sera illustré de portraits par Pierre Devaux.

Luc Benoist, ancien critique d'art du *Crapouillot* et conservateur de Versailles, que j'ai toujours connu antimaréchaliste en diable, est dénoncé par les gardiens du Musée de Versailles pour « avoir été au cinéma voir des films allemands ».

A propos d'épuration, François Aman-Jean me cite le cas d'un fonctionnaire de Château-Thierry : Sollicité un jour par un voisin qui lui avait rendu un petit service, et qui collectait en faveur des œuvres sociales de la L. V. F., le fonctionnaire lui allonge 30 francs. La Libération arrive : on trouve son nom sur la liste des donateurs et voilà le malheureux révoqué de son emploi et frappé de cinq ans d'indignité nationale !

Un second Grand Français. (Discours de Duclos, à Châteauroux).

« A la tête de cette action, se trouve Maurice Thorez, ce grand Français qui, comme le général de Gaulle, fut qualifié par Vichy de traître et fauteur de désordre. En quittant l'armée, il enlevait non pas un soldat à la France, mais un prisonnier à la 5^e colonne, qui lui réservait le sort que connut plus tard Gabriel Péri. »

Thorez, sur le même plan que de Gaulle, c'est tout de même un peu fort de café.

Au cinéma Rex : Ève a commencé.

25 octobre. — Depuis quatre ans, nous avions tant rêvé de films américains, de Charlie Chaplin, de *Good by Mr Chips*, de *Vous ne l'emporterez pas avec vous*, de Mirna Loy et de Powel, que notre premier contact est une déception. Un petit vaudeville sentimental, plaisamment joué par Laughton, mais le millièmè du genre, sans une trouvaille originale, sans même de ces traits d'observation qui faisaient le charme de certaines petites bandes américaines.

Aucun progrès, sinon un recul.

Récit de M. B... de Vire.

En juillet, un de ses voisins va prévenir les Américains qu'une vingtaine d'Allemands cantonnent dans les communs de son château et qu'il serait facile de les faire prisonniers.

L'état-major le remercie du renseignement, mais quand il regagne sa propriété une heure après, il ne retrouve plus ni château, ni communs. Un tir de destruction a entièrement rasé toute la propriété.

26 octobre. — *L'Humanité* publie :

« La Garde de Puteaux annonce l'arrestation, le 17 octobre, du traître et renégat Laurent, dit *Darnar*, ancien rédacteur de *l'Humanité*. Ce méprisable individu s'était fait l'auxiliaire honteux des vichyssois, valets d'Hitler. »

Darnar écrivait en 1939, les leaders de *l'Huma* : C'est lui qui signa en septembre le grand papier explicatif sur le pacte germano-soviétique.

On m'apporte le premier numéro du *Droit de Vivre* que Bernard Lecache publie à Toulouse. Il contient un bien curieux article où un israélite conseille à ses frères, pour

éviter désormais les persécutions, de « s'assimiler » strictement aux usages des aryens non croyants, « depuis la non-circoncision jusqu'à la fusion par les mariages mixtes ». L'auteur déclare qu'il ne saurait plus être question pour les Juifs non pratiquants de perpétuer les traditions juives : Sans quoi... « Tradition de la Race? Alors vous faites du racisme! Vous êtes raciste! Comment pouvez-vous combattre le racisme chez les autres et l'admettre pour vous? »

Ce même numéro annonce que sont exclus de la L. I. C. A. (Ligue Internationale contre l'Antisémitisme) : Félicien Challaye, Maurice Rostand, Emery, Marcelle Capy, Delaisi, Zévaès, La Fouchardière, Dumoulin, de Monzie et Bergery.

Fait divers.

« La couturière lingère Maria Mathia, née Dubosc, a perdu aux Galeries Lafayette la lettre où elle proposait à une agence allemande pour 200 francs par tête, la déportation de son mari, chaudronnier, et d'autres ouvriers. Elle a déclaré au juge d'instruction :

« *Je faisais ça seulement pour gagner de l'argent !* »
(*Front National*, 29 octobre.)

Au Palais, on ferme les Chambres civiles et on cherche à recruter 100 juges d'instruction parmi les avocats.

Dans la même journée, Delattre a été sollicité deux fois, la première pour requérir contre le général Dentz, la seconde pour le défendre.

Sur les boulevards, des camelots vendent sous le titre *La Voix des traîtres*, une liste de collaborateurs à fusiller : le n° 1 est Pétain, puis viennent les généraux Brécard, Bridoux, Picard, Pinsard, Bergeret, les amiraux Abrial, Platon et Esteva, les ministres Prouvost, Barthélemy,

Xavier Vallat, des journalistes, éditeurs, magistrats et enfin... « le Restaurant Marianne, rue de Berri » (*sic*).

Débutant par un appel au peuple pour châtier les salopards qui dégustent de la crème fraîche tandis que les enfants manquent de lait, ce factum se termine par cette annonce d'une prochaine publication :

« Suivra la liste des gros collaborateurs de l'Industrie française et du Commerce... »

Lorsque Mouthon publia son fameux livre : *Du bluff au chantage*, le livre portait : 1^{re} série. Il n'y eut pas de deuxième série...

29 octobre. - Jacques Duclos réfute les attaques lancées contre le parti communiste pour sa politique antimilitariste d'autrefois : « Cette campagne d'insultes à l'égard des officiers fut réalisée par des hommes comme Doriot, Barbe, Bougères, véritables agents de l'ennemi. »

Mais pourquoi le parti communiste conservait-il dans son sein, et à la tête de sa presse, de « véritables agents de l'ennemi » ? Mystère !

Les Américains ont entrepris la rééducation démocratique des prisonniers allemands. « Il est des Allemands, remarquent *Les Lettres Françaises*, qui ne seront jamais sensibles qu'à la schlague, et la chaussette à clous doit figurer dans l'arsenal de la pédagogie démocratique. »

Lucienne Delforge, la fameuse cantatrice ? Lily Boël, la Madone des clochards ? Ces dames faisaient beaucoup parler d'elles du temps des verts-de-gris et nul n'en souffle plus mot aujourd'hui.

Le fameux capitaine Schumann.

Schumann est un juif alsacien ultra-converti. Il songea récemment à entrer dans les Ordres, puis changea d'avis

et convola. Ses amis le représentent comme un excité chronique, mais sympathique.

Le capitaine Schumann est perpétuellement gonflé à bloc.

Certes, nous n'oublions pas les heures tragiques où son éloquence, quoique ampoulée et redondante, nous réchauffait le cœur. Toutefois, déjà certaines apostrophes grandiloquentes m'avaient choqué, lorsque par exemple ce charmeur de micro, avec des trémolos dans la voix, remerciait au nom de la France éternelle, les maquisards du plateau de Glières de s'être fait tuer jusqu'au dernier : « Merci Glières, ou plutôt, non : Glières, merci ! »

Où il n'y a pas de danger, comme dit l'autre, l'héroïsme est aisé. Nous ne doutons certes pas du courage physique de Schumann. Mais les anciens P. C. D. F. qui connurent naguère les interminables heures d'attente, attente de l'attaque, attente du bombardement, attente de la permission, ne peuvent prendre au sérieux ce véhément capitaine... de studio.

Et les combattants de 1945 seront sans doute d'accord avec nous.

Un grand film de guerre soviétique : *Vingt-quatre heures de guerre en U. R. S. S.*

Quelques belles et émouvantes images animées : L'aube sur Moscou, le défilé par rangs serrés, dans les rues désertes, du régiment qui monte en ligne, le combat des chars, l'effroyable instantané du soldat allemand écrasé, aplati comme une sole par un tank russe... Images malheureusement gâtées par un esprit de propagande qui, à la longue, devient insupportable. Nous assistons à une véritable distribution de prix et de couronnes en papier : le meilleur aviateur, le meilleur tireur, la meilleure infirmière, tous « héros de l'Armée Soviétique » : le même jour, à la demande de l'opérateur, le pilote de chasse abat son avion boche en flammes, le

tireur d'élite réussit son carton, l'infirmière ramène un blessé sur son dos, sans oublier l'ouvrier stakhanoviste, héros du sous-sol soviétique, qui réalise 3.500 p. 100 du plan prévu.

Film qui aurait pu être admirable, mais gâché par un orgueil enfantin qui transporte sans doute moujicks et cosaques, mais déçoit terriblement le spectateur parisien.

L... machiavélique, déclare : « Et s'ILS revenaient? »

Soirée chez Pierre Bourdan, « l'archange » de la radio française de Londres. Curieuse impression d'entendre la voix chaude et familière de cet homme invisible qui subitement s'est matérialisé.

Le Tout-Paris et le Tout-Londres de la Résistance : Vildrac, Claude Dauphin, Moulié, Oberlé, Van Moppès, Jean-Louis Barrault avec son masque exquis, Madeleine Renaut, cent autres... Je discute avec Guignebert et soutiens qu'il y a une différence entre les miliciens, ignobles policiers qui traquaient des Français, et les volontaires de la L. V. F., bagarreurs professionnels dont beaucoup provenaient des brigades internationales communistes et s'engagèrent sous l'uniforme allemand faute — tel Demessine — de pouvoir passer en Angleterre. Ce sont, en fait, des soldats de métier, qui aiment le baroud. Plutôt que de les fusiller, mieux vaudrait les employer, par exemple en Orient.

Mais Guignebert ne me suit pas.

M..., de l'Agence Havas, me révèle que dans son pays natal où il a été faire un tour, l'Auvergne, deux mille Espagnols révoltés auxquels se sont joints des Mongols de l'armée allemande en déroute, tiennent le pays et le rançonnent sans pitié.

Le cas de Béraud me semble s'aggraver. Billy croyait qu'il n'écoperait pas plus de dix ans en prouvant qu'il

n'avait jamais collaboré à un journal allemand. J'ai l'impression qu'il sera salé.

Petit Mystère.

31 octobre. — « Trois héros de l'anticommunisme », titre d'un article de Cachin dans *L'Huma* orné de caricatures de Bonnet, Frossard et de Monzie.

Mais dans l'article, Monzie a été remplacé — sans doute en dernière heure — par Chasseigne. Tiens, tiens...

Charmant dîner dans l'atelier de Delastouche, anar. Il nous raconte qu'il y a quelque vingt ans, il avait entendu à l'Olympia déclamer une chanson tricolore d'un déroulédisme à faire pleurer. Après le spectacle, il monte au « grenier de Gringoire », rendez-vous des libertaires de l'époque. Il y rencontre le compagnon Gabriello et lui parle de l'imbécile complainte :

— Elle est de moi, dit Gabriello.

NOVEMBRE 1944



1^{er} novembre. — Le général de Gaulle avait déclaré au C. N. R. : « Aucun groupement armé ne doit subsister en dehors de l'armée et de la police. » Aujourd'hui Jacques Duclos proteste dans *l'Huma* : « Ce que l'on veut faire, c'est désarmer le peuple, et pendant ce temps, les cagouleurs, les traîtres de la 5^e colonne sont armés. Ils continuent à s'armer, ils préparent la guerre civile. »

2 novembre. — Arrestation de Petiot, le nouveau Landru. Il était capitaine fifi à la caserne de Reuilly et chargé de l'épuration...

4 novembre. — A Barbizon, devant la maison des Séailles, on a appréhendé un soldat allemand, évadé du camp de Monthléry. Vêtu d'un imperméable et coiffé d'un calot, il circulait depuis cinq jours, se nourrissant de pommes. Les paysans le prenaient pour un Américain.

Maubourguet, journaliste et milicien, neveu de Lesca et protégé de Darnand, qui racontait dans *Je suis Partout* ses campagnes contre le maquis, est condamné aux travaux forcés à perpétuité. Il a échappé au poteau parce qu'il a vingt-trois ans, une jeune femme et quatre enfants. Lesca le fera évader.

Un certain Redouté qui hébergeait Petiot, dont il ignorait le pedigree, déclare : « Jamais il ne portait de brassard, ni ne semblait prendre une action quelconque aux combats dans la rue. »

La paille et la poutre.

Serge Lifar, qui est visé par l'épuration, fait néanmoins des projets :

— Je compte reprendre sous peu le ballet de Darius Milhaud...

Mais il s'arrête soudain ;

— Ah ! non, c'est vrai, je ne peux pas !... Le décor est de Derain.

7 novembre. — Pinsard, général d'aviation, 19 citations, un des 5 grands as de la guerre 1914-1918, rengagé à plus de cinquante ans et grièvement blessé pendant la campagne de 1940, avait reçu de Pétain le poste d'inspecteur de la L. V. F. La Cour de Justice le condamne aux travaux forcés à perpétuité : « Si c'est ça la Justice, s'écrie-t-il, la France est perdue ! »

Sa cause est mauvaise, d'accord. Mais les jeunes journalistes qui lui reprochent âprement d'avoir arboré devant ses Juges toute sa ferblanterie — courageusement gagnée — devraient se rappeler que ce vieux con fut tout de même un héros.

8 novembre. — Au cours d'un gala de la Résistance, à la Comédie-Française, est lu un poème de Claudel à la gloire du général de Gaulle... Mais le lendemain, de méchantes langues révèlent que le même académicien, poète, ambassadeur, et businessman, écrivit en 1942, le même poème — à quelques mots près — à la gloire du maréchal :

Monsieur le Maréchal, voici cette France entre vos bras et qui n'a que vous et qui ressuscite à voix basse.

France, écoute ce vieil homme sur toi qui se penche et qui te parle comme un père.

La main passe.

9 novembre. — Les Fritz réquisitionnaient les appartements des Juifs envoyés à Drancy. Aujourd'hui, les Juifs réquisitionnent les appartements des collabos qui les ont remplacés à Drancy.

Réception de Churchill aux Champs-Élysées.

11 novembre. — Le soir, René Talboutier avait organisé un dîner, rue des Abbesses, à Montmartre, pour fêter nos amis de la B. B. C. Arrivent successivement, qui prennent l'apéritif sur le zinc, Elsa et Claude Blanchard, en uniforme américain de correspondant de guerre, les Devaux, les Trémois, l'actrice Renée Garcia, puis un officier aviateur enveloppé dans un imperméable qui se présente avec simplicité : « Je suis un ami de Jean Oberlé ».

Les bibicistes se faisant attendre, on se met à table vers neuf heures. L'officier aviateur enlève son ciré et découvre sur sa poitrine une extraordinaire brochette de décorations. C'est le commandant Livry, un des grands as de l'aviation gaulliste, le chef de l'escadrille qui réussit l'étonnant exploit de bombarder en piqué la prison d'Amiens, permettant à 120 prisonniers français de la Résistance de s'évader.

D'une imposante carrure, le commandant Livry a cinquante-deux ans et il lui fallut tricher sur son âge pour s'engager à Londres. A peine abordons-nous les hors-d'œuvre qu'il se lance dans la narration de ses bagarres aériennes et de ses raids au-dessus des objectifs et de la « Flak » allemande. C'est le contraire d'un fier-à-bras et il raconte de préférence les aventures de ses hommes. Celle-ci, par exemple : Un jour, un avion de sa formation est touché au-dessus de Saint-Valéry-

sur-Somme. Le pilote saute en parachute et est fait prisonnier sur la plage. Mais, pendant son transfert en camion de la gare Saint-Lazare à la gare de l'Est, il s'évade, se glisse dans la foule, disparaît. Il est en uniforme de la R. A. F., mais personne ne fait attention à lui. On voyait tant d'uniformes étrangers à Paris, et jusqu'à des cosaques hitlériens et des hindous nazis ! Ce pilote ne connaît personne en ville. Que faire ? Il se résout à pénétrer dans un immeuble quelconque, monte au 3^e étage, sonne, est introduit : « Je suis, dit-il, un aviateur français de la Royal-Air-Force, évadé... » Il est parfaitement accueilli, restauré, logé. Et quelques jours plus tard, il regagne sa base, via l'Espagne.

Autre histoire burlesque : Le commandant voulait faire passer de l'argent à sa femme. Comme son avion venait de déposer un agent secret sur le sol français, il s'adresse au premier « terroriste » venu et lui dit : « Pourriez-vous vous charger de remettre 20 000 francs à ma femme, au château de ... ? — Certainement, mon commandant, répond l'interpellé. Je ne puis y aller moi-même, mais confiez-moi la somme, dans le civil je suis garçon de maison, *l'argent ira de maison en maison...* » Et quelques jours plus tard, la commandante, dans son castel, recevait très exactement la somme des mains d'une matrone très oxygénée.

Je demande au commandant ce qu'il pense du colonel Corniglion-Molinier qui m'est tombé dans les bras l'autre jour à la présentation du film de Malraux : *Sierra de Teruel* :

— C'est un pilote extraordinaire, mais il n'a aucun mérite : il ne se rend absolument pas compte du danger.

Toute la bande de la B. B. C. française, retenue dans un gala, rapplique vers dix heures : Jacques Duchesne, neveu de Copeau, ci-devant Saint-Denis, comédien au Vieux-Colombier, qui fut à Londres l'âme des émissions françaises, Pierre Bourdan, Geneviève Brissot, très belle

vamp, Jean Oberlé et Maurice Van Moppès, les deux anciens dessinateurs du *Crapouillot*. Ils sont chaleureusement fêtés.

Vers deux heures du matin, comme nous évacuons le bistro par la nuit noire, nous voyons soudain surgir Van Moppès titubant, saignant du nez, la lèvre fendue, sans pardessus, qui nous raconte, haletant, que quatre rôdeurs l'ont assailli boulevard de Clichy, l'ont roué de coups et lui ont volé son pardessus.

Nous nous adressons à une jeune femme en uniforme qui a dîné avec nous et est au volant de sa voiture, pour emmener Momo.

— Un blessé? Rien à faire! réplique cette charmante soldate, en claquant la portière : *Je ne tiens pas à tacher mes coussins!*

Une autre auto emporte heureusement notre ami vers l'hôpital.

12 novembre. — Ce soir, toujours friand de nouvelles sensationnelles, annonce que Maurice Van Moppès, chef des variétés à la Radio Nationale, a été attaqué et mis à mal par la 5^e colonne.

Le film de la Libération.

Sans « clou » sensationnel, ni grands airs de bravoure, cette bande restitue très honnêtement l'atmosphère de l'insurrection parisienne par les perspectives d'avenue et de places désertes, avec le fonds sonore des pétarades de mitrailleuses.

A la cour de Justice.

13 novembre. — Montaignac, secrétaire général des *Nouveaux Temps*, déclare que Luchaire n'avait nul besoin d'argent allemand : « Il n'avait qu'à choisir

entré les banques et les groupements industriels qui sollicitaient tous les journaux. »

Les hommes de la Résistance avaient clamé bien haut que l'on ne reverrait plus l'immonde presse racoleuse et bourreuse de crânes du style Prouvost. Or, voici que l'un après l'autre, les journaux en concurrence reviennent ouvertement à la formule honnie de *Paris-Soir*. *Ce Soir* a commencé, *Paris-Presse* de Philippe Barrès et *Libé-Soir* ont emboîté le pas et *Défense de la France* que les camelots criaient : *Demandez la Défense!* les coiffe tous en se baptisant désormais : *France-Soir*.

Quant au bourrage de crânes, il est plus florissant que jamais. Toutes les feuilles anticipent sur les événements pour afficher des titres à sensation : On a fait prendre Budapest un mois avant que les Russes ne soient en vue de la ville. La rupture de la ligne Siegfried, avec irruption de tanks dans la plaine westphalienne est annoncée une fois par semaine. Et Metz est déjà tombée trois ou quatre fois.

Déjeunant à l'Académie des Arts, à côté d'une dame inconnue, Maurice Garçon lui dit, pour amorcer la conversation :

— Vous savez que Suarez a été fusillé ce matin?

La dame regarde par la fenêtre la pluie qui tombe et dit :

— *Il n'a pas eu beau temps.*

Mondor raconte l'exécution de l'espionne Mata-Hari : elle fut placée devant le peloton, de dos, et à genoux.

On demandait à Forain :

— Comment a-t-elle été fusillée?

— *En levrette, dit Forain.*

Tout le monde écoute le nouveau poste français de Baden-Baden, sur 268 mètres, où l'on entend Déat, de Brinon et Luchaire. Histoire de rire.

Les nouvelles de Paris sont des plus fantaisistes : Danielle Darrieux a été victime d'un attentat ; les émeutes se succèdent dans la capitale...

Le bon à tout faire.

Marcel Augagneur me raconte que Maurice S... qui fut pédéraste, écrivain, escroc et trappiste, est parti comme volontaire pour le travail en Allemagne, à seule fin d'éviter, une fois de plus, la correctionnelle. Dégoûté de l'usine, il travaille maintenant à la radio de Berlin où il fait une émission en langue anglaise.

Justice expéditive.

18 novembre. — Vingt fifis s'emparent dans sa prison du colonel Lelong qui commanda l'expédition contre le maquis de Glières et l'abattent dans un pré.

Il avait été gracié par de Gaulle.

Les grandes crises multiplient l'héroïsme et l'ignominie : d'un côté, ce brave homme de Tulle qui, remarquant un adolescent dans la file des condamnés à mort, le fait sortir du rang et prend sa place en disant : « Ce n'est pas de ton âge. » De l'autre, cet étudiant de Clermont-Ferrand, fils d'officier, élève de Saint-Cyr, convaincu d'avoir dénoncé aux Allemands des dizaines de ses camarades de la Faculté, d'avoir brûlé les seins de quatorze femmes détenues et de les avoir ensuite violées.

Eugène Merle expliquait à Jeanson : « Le chantage, c'est une question de roto. Le *Journal* de M. Mouthon qui tire à un million, n'a qu'à passer trois lignes en troisième

page pour se faire comprendre. Moi qui ne tire qu'à 50.000, il me faut composer un titre sur deux colonnes à la une ».

La même faute vaut la mort à Nîmes, vingt ans de trav' à Versailles et cinq ans de prison à Paris.

On aurait dû établir un barème fixe des crimes et châtiments commençant par :

Femme ayant dénoncé aux Allemands son mari qui fut fusillé : LA MORT.

et se terminant par :

A écrit un écho gastronomique dans le « Pilon » ... : Mille francs d'amende.

Pierre Lazareff, ancien' rédacteur en chef du *Paris-Soir* de Béghin et Prouvost, prend la rédaction en chef de *France-Soir* à des appointements de Président de la République et pour ses débuts refuse l'article de l'un des directeurs.

Ce charmant garçon m'a bien amusé un soir : Vertès nous avait invités tous deux à dîner pour nous montrer ses dernières œuvres et dans le dessein non célé de nous demander à l'un et à l'autre de parler de sa prochaine exposition dans nos publications respectives. Après le dîner, Vertès nous offre à chacun un très beau dessin de cirque. Je refuse en lui déclarant que je n'accepte jamais aucun cadeau, désirant conserver vis-à-vis des artistes une indépendance totale.

— Moi, je peux accepter, cher ami, s'écrie Lazareff, puisque j'appartiens à la presse pourrie !

Les miliciens de Darnand sont employés en Allemagne à garder les prisonniers français.

Un podosuceur sous les verroux.

19 novembre. — Ce pion constipé et hargneux de René Benjamin, historiographe et panégyriste du vieux traître, est mis à l'ombre.

20 novembre. — Reçu un tract polycopié :

L'Humanité, organe quotidien
de la démocratie française a publié :
ARRESTATION DE COLLABORATEURS

On annonce que le nommé Cachin (Marcel) vient d'être interné au camp de Drancy. Ce personnage avait signé une affiche condamnant les attentats terroristes des héros de la Résistance. Ce qui lui valut de n'être point inquiété par les Allemands durant l'occupation.

* *

Des douaniers viennent de mettre la main au collet de Maurice Thorez (se disant fils du Pape) au moment où il passait la frontière suisse. L'on se souvient que ce déserteur de 1939 s'était réfugié en Allemagne hitlérienne au moment de la signature du pacte germano-soviétique.

* *

CHEZ LES F. F. I.

Samedi, à la « Chope », 24, avenue de Reuilly, réunion de l'Amicale des F. F. I. du XII^e sous la présidence du vétéran, capitaine Petiot (Valéry pendant la Résistance).

La déclaration de Cachin, affichée dans tous les couloirs du métro en 1942 était la suivante :

« On m'a demandé si j'approuvais les attentats individuels contre les soldats allemands.

« Je réponds que les attentats individuels se retournent contre le but qu'ils prétendent atteindre.

« Je ne les ai jamais préconisés, ni suscités. J'en ai toujours détourné mes camarades. »

« Marcel CACHIN. »

21 novembre. — Enfin ! un article non conformiste et lucide dans *Résistance Ouvrière* :

« On ne dénoncera jamais assez la responsabilité de l'Allemagne dans la guerre de 1914 et surtout dans celle de 1939, *et cependant il est difficile d'admettre comme heureuse une politique qui, par deux fois, nous y a impliqués sans que nous ayons été directement ni immédiatement menacés.* Nous sommes partis en guerre en 1914 pour une affaire où nous n'avions pas d'intérêts, sinon celui, essentiel à la vérité, d'être fidèles à notre alliance avec la Russie, intéressée, elle, à la question serbe. Nous sommes de nouveau partis en guerre en 1939, non par fidélité à l'alliance polonaise (nous avons su à Munich être infidèles à la Tchécoslovaquie) mais parce que nos alliés britanniques, si longtemps insoucieux du péril hitlérien, en avaient enfin pris conscience, quoi qu'ils ne fussent nullement préparés. Cette guerre à l'hitlérisme, assurément inévitable, on a bien le droit de dire qu'en septembre 1939, la France y fut contrainte dans les pires conditions puisque l'Angleterre n'était pas prête, que leur politique intérieure ne permettait pas aux États Unis d'intervenir et que la Russie avait proclamé le 23 août son désintéressement. »

On ne saurait mieux dire.

22 novembre. — Vers huit heures du soir, salves de coups de canon. Nous supposons que c'est l'annonce de la

prise de Strasbourg. Mais, le long du faubourg Saint-Honoré — nous allons dîner chez les Devaux — des gens courent, pris de panique, ou se réfugient sous les porches, croyant à un tir de D. C. A. sur avions allemands.

Jacques Duchesne me raconte un étonnant dîner à Londres, en tête à tête avec Churchill, soudain interrompu par l'irruption de la bonne, la vieille Mary, qui annonce une alerte et oblige son patron à descendre dans une cave, d'ailleurs confortablement meublée et pourvue de boîtes d'immenses cigares.

« *Ma femme tire très bien...* »

23 novembre. Mort de Joseph Caillaux à quatre-vingt-un ans.

Avec son crâne luisant, son monocle dont il jouait et sa jaquette, « Ton Jo » avait l'allure, avant la guerre, d'un vieux clown malicieux, retiré de la piste après fortune faite.

Je me souviens d'avoir fait avec lui une des plus belles gaffes de ma carrière. Nous dînions chez les Zérappa avec le ménage Caillaux et nos hôtes nous avaient longuement recommandé de ne pas faire d'allusions, même voilées, au drame de 1914. Tout en dégustant en connaisseur un couscous de première, le Président racontait la dernière goujaterie qu'on lui avait faite. Et, soudain, je ne pus me retenir de lancer un de mes slogans favoris :

— Ah ! la la ! *J'en ai fusillé pour moins que ça !*

Il y eut une minute de silence. Puis, tous les convives, à qui mieux mieux, se mirent à vanter l'excellence du plat tunisien.

Snobisme.

24 novembre. — « Pablo Picasso a autorisé *Action* à publier ce magnifique dessin inédit. »

Picasso fut un maître, mais le magnifique dessin est un de ces gribouillis qu'obtiennent les écoliers en pliant en quatre un papier taché d'encre...

On aura tout lu.

De *Libé-Soir* ce titre digne de feu *Paris-Soir* :

AU SON DE LA MARCHE LORRAINE
JE SUIS ENTRÉ DANS METZ
AVEC MARLÈNE DIETRICH.

et au-dessous, une photo de l'ex-vamp de l'*Ange Bleu* recevant à Verdun les galons de sergent d'honneur de la garnison.

Nous ne sommes plus à la page, nous qui blaguions Marthe Chenal chantant *La Marseillaise*, perchée sur le toit d'un taxi.

25 novembre. — Dans les *Lettres Françaises*, violente et perfide attaque d'Aragon contre André Gide.

Prétexte : une note de Gide dans son *Journal intime* du 5 septembre 1940 :

« Composer avec l'ennemi d'hier, ce n'est pas lâcheté, c'est sagesse, et accepter l'inévitable, « Untersuchen was ist und nicht was behagt », dit excellemment Goethe. Qui regimbe contre la fatalité est pris au piège. A quoi bon se meurtrir aux barreaux de la cage? Pour moins souffrir de l'étroitesse de la geôle, il n'est que de se tenir bien au milieu ».

Pensée écrite sous le coup de la défaite et de la désespérance, à une époque où ni la Russie, ni l'Amérique n'avaient pris parti et où les développements de la guerre paraissaient imprévisibles. Pensée que démentira la conduite ultérieure de l'écrivain qui, dès le 30 mars 1941, se séparait de la *Nouvelle Revue Française* par un télégramme adressé à Drieu : « Sensible à votre cordiale lettre et désolé, après lecture du livre de Chardonne

éclairant vos positions, devoir vous prier d'enlever mon nom de la couverture et annonces de votre revue ».

Et Aragon de comparer Gide à Jean Hérold-Paquis et d'appeler à la rescousse, avec une flagrante mauvaise foi, les fusillés de la Résistance, les pendus de Tulle, les brûlés vifs d'Oradour et les suppliciés d'Auschwitz!

Mais le titre même de l'article de l'ex « conchieur de l'armée française » montre le bout de l'oreille du partisan : « Retour d'André Gide »... à qui ne fut point pardonné « Retour de l'U. R. S. S. »

En mon absence, un type qui se dit étudiant et résistant, propose d'un ton menaçant à ma secrétaire Lucienne un portrait du général de Gaulle du prix de 300 francs. C'est le modèle vendu partout 50 francs. Lucienne dit qu'elle m'en parlera. « Je vois ce que c'est, déclare le quêteur, vous n'auriez pas refusé le portrait de Pétain! » Lucienne s'étrangle de fureur et en oublie de dire à l'individu que le portrait du Maréchal n'a jamais figuré chez moi qu'aux cabinets.

Étonnant spectacle à sept heures du soir que le bar du « Crillon » avec sa foule d'officiers anglais, plus élégants les uns que les autres, de pilotes, d'amiraux, de dames en uniformes avec de multiples galons...

Maurice Thorez bénéficie de la « grâce amnistiante ». Tous les journaux ont publié cette nouvelle, sauf l'*Huma*. *Front National* écrit :

« Le secrétaire général du parti communiste français, qui avait dû passer peu après le début de la guerre dans la clandestinité pour poursuivre son action nationale, était tombé de ce fait sous le coup des lois en vigueur : Il avait été condamné le 25 novembre 1939 par le Tribunal militaire d'Amiens ».

Chaque jour nous apporte un euphémisme nouveau...

Une publication syndicaliste, semi-clandestine, publie à ce propos de suggestifs « Morceaux choisis » de Maurice Thorez de 1934 à 1941 :

Le 6 février 1934, jour même des émeutes de la Concorde, M. Thorez écrivait :

« La France est un formidable camp retranché, un vaste champ de manœuvre. La préparation militaire et industrielle de la guerre se complète de la préparation du moral. C'est le but des campagnes et des manifestations chauvines *qui se développent sous le prétexte mensonger de la « sécurité » ou de la défense de la « démocratie » contre le « fascisme »*. Mais nous, prolétaires, nous dénonçons de tels mensonges qui servent à masquer *la politique impérialiste et militariste de la bourgeoisie française*, le gendarme de l'Europe ».

Le 15 mars 1935, il récidivait à la tribune de la Chambre des Députés déclarant :

« ... Le parti socialiste se prononce pour la Défense Nationale, alors que le parti communiste reste fidèle au manifeste de Karl Marx et d'Engels : *Les prolétaires n'ont pas de patrie.* »

Mais quelques années plus tard, le parti communiste transformé en parti de superpatriotes, tançait vertement les tièdes et dénonçait « les pessimistes, les défaitistes, les capitulards et les traîtres qui se permettaient de mettre en doute la supériorité militaire des démocraties ».

Après la signature du pacte germano-soviétique, le parti communiste marquait quelques hésitations. Le 6 septembre 1939, la direction dudit parti saluait « les députés mobilisables qui, Maurice Thorez en tête, ont rejoint leurs formations. » « Mais au début d'octobre, « M. Thorez désertait. Il accordait alors au correspondant en France du journal communiste anglais *Daily Worker* une interview qui était reproduite sous le titre « Maurice Thorez vous parle » dans l'*Humanité clandestine*, n° 7 du 7 novembre 1939. Voici comment le secré-

« taire général du Parti communiste français entendait
« poursuivre » l'action nationale » dont parle le Front du
« même nom :

« *Demande* : Que pensez-vous de la guerre?

« *Reponse* : Les forces de réaction en France, déclare
M. Thorez, expriment la même fureur devant la dénon-
ciation que nous avons faite des buts impérialistes de la
guerre imposée au peuple français... Des hommes sont
tués et on se prépare à en faire tuer davantage pour la dé-
fense des coffres-forts des capitalistes.

« Les communistes luttent de toute leur force contre
la guerre impérialiste...

« Nous agissons comme les vrais défenseurs du peuple
français en ne voulant pas que les jeunes gens de notre
pays soient les victimes du massacre causé par les capi-
talistes anglais dans la guerre d'intérêts qu'ils font con-
tre les capitalistes allemands. »

Le 18 mars 1941, en collaboration avec M. Jacques
Duclos, M. Thorez écrivait dans *L'Humanité clandestine* :

« ... Le mouvement des de Gaulle et des de Larminat, fon-
cièrement réactionnaire et antidémocratique, ne vise à rien
d'autre, lui aussi, qu'à priver notre pays de toute liberté en
cas d'une victoire anglaise. »

Et la revue syndicaliste conclut :

« La suite de l'histoire de M. Thorez est connue. On
« sait de quelle façon, à partir de juin 1941, c'est-à-dire à
« compter de la guerre germano-russe, les défaitistes
« communistes se transformaient en patriotes intran-
« sigeants. Et comment, de Moscou, par radio, M. Thorez
« encourageait ses troupes à la Résistance et méritait
« enfin la grâce amnistiante dont il vient de bénéficier. »

« Nous nous en voudrions d'ajouter un commentaire
« quelconque aux quelques citations que nous venons
« d'épingler. Leur lecture donne tout leur sens aux
« paroles de M. Marcel Cachin qui vient de déclarer dans
« l'*Humanité* du 9 novembre 1944, en réponse à M. Fran-

« çois Mauriac que les communistes n'ont à recevoir de
« personne ni des leçons de pureté, ni des leçons de probité
« intellectuelle. »

Oui, les communistes français — après l'agression allemande contre la Russie — ont été à la pointe du combat contre l'occupant et ont montré dans la lutte clandestine aussi bien que dans les camps de répression un cran magnifique; oui, les armées russes, renouant la tradition de 1812, ont opéré un extraordinaire redressement et repoussé l'envahisseur, provoquant par leur héroïsme l'admiration du monde entier... Mais ce n'est pas une raison pour nous faire prendre les vessies pour des lanternes ou Maurice Thorez pour un résistant *d'avant* la Résistance!

La Police avec nous :

Le tueur Lafont fréquentait intimement le Préfet de Police Bussières. De même que Chiappe était l'ami de tous les grands book, grecs et escrocs de la capitale. Étrange, cette perpétuelle collusion de hauts policiers avec les escarpes qu'ils embrassent publiquement, au lieu de leur mettre la main au collet.

DÉCEMBRE 1944

Le mot du jour.

L'assiette au beurre est un plat de Résistance.

1^{er} décembre. — Brillant vernissage des toiles d'Oberlé à la Galerie Charpentier dans les salles où, au printemps dernier, exposaient Poiret et Jadelot, tous deux disparus : **Succès triomphal.**

Je cause avec Cocteau, toujours extrêmement brillant. Il me rappelle qu'un écrivain grec avait remarqué que deux armées qui se combattent longtemps finissent par se ressembler et presque s'identifier. Ainsi, les troupes de la Résistance imitent-elles, par mimétisme, l'armée d'occupation. Il remarque aussi que Paris, depuis la fuite de l'ennemi, reste figé dans la stupeur. Les gens attaqués dans les journaux n'osent pas plus protester et riposter que du temps des Fritz. On a pris l'habitude de recevoir des coups de trique sans rouspéter. Bizarre époque.

Le soir, grand dîner chez Nasenta, directeur de la Galerie. Mélange de gens du monde et d'artistes : d'un côté la comtesse Masclary, Mme Henri Bernstein et diverses duchesses ; de l'autre, Villeboeuf, Dig, Devaux, Oberlé. Il n'y a que du champagne à boire, que je n'aime pas. Pour me consoler, j'en bois beaucoup, trop même sans doute, car sur le coup de minuit, écoruré, je réclame du gros rouge avec une telle violence que les duchesses prises de panique se sauvent et se barricadent dans un salon voisin. Comme je menace de tout casser,

Villebœuf, diplomate, déclare au maître de maison :
« Que voulez-vous, mon cher, vous avez voulu connaître le « Crapouillot » ! Eh bien, pour être intronisé, c'est comme dans la Franc-Maçonnerie, il y a des épreuves à subir. Voici la première... »

Quand nous partons enfin, Mme Nasenta joint les mains et dit, en désignant Charlotte : « Pauvre femme ! »

Mauriac, une des rares plumes indépendantes dans l'invraisemblable conformisme de la presse qui se proclame « libre ».

2 décembre. — Procès des tortionnaires Bony, Lafont et C^{ie}. Lafont déclare en pleurnichant qu'il a été maintenu ligotté, roué de coups et laissé sans nourriture pendant neuf jours. L'auditoire trouve que c'est bien fait et jubile.

Abjection de l'individu, correction mille fois méritée, soit, mais, dans le principe, n'est-ce pas un triomphe du nazisme que cette application maintenant reconnue de la loi primitive du talion ?

Vercors le révélé.

Curieux destin, celui de ce Jean Bruller, qui pendant quinze ans pasticha, non sans esprit, Gus Bofa. Et voilà que pendant l'occupation, ce charmant dessinateur qui n'avait qu'un défaut, être la doublure d'un grand artiste, se met à écrire, du premier coup se hausse au premier rang et devient célèbre, sous le nom de Vercors avec *Silence de la mer* et *la Marche à l'étoile*.

Cette semaine, dans *Carrefour*, Vercors publie sur le thème de la honte, de l'impuissance et de l'injustice, les pages les plus fortes et les plus émouvantes qu'un Français ait écrites depuis cinq ans : *Souffrances de mon pays*.

Un étonnant album satirique de Sennepe, la grande vedette actuelle, d'une atroce cruauté sur Pétain-la-Honte et ses commis « vichyssois : Dans l'Honneur et la Dignité. »

3 décembre. — Le Président demande à Lafont d'exposer ses relations avec Laval :

— *Nous nous tutoyions*, dit de sa voix fluette le tueur de la rue Lauriston.

Il nous faut une armée. Jeunes Français, vous ne pouvez pas être contents de ne pas être sous l'uniforme!

Maurice Thorez (à la fête de la Jeunesse au Vel' d'Hiv').

Mort à Milan de Marinetti, inventeur du futurisme. Je l'ai connu après l'autre guerre. Il vint à un dîner du *Crapouillot* à « La Petite Chaise », rue de Grenelle; d'une extraordinaire faconde, grimaçant et gesticulant, il voulait nous démontrer l'héroïsme insurpassable des combattants italiens : *Le Monté Tomba*, s'écria-t-il, *c'est cent Verdun!*

Nous nous esclaffions en douce.

C'était un homme d'une vive intelligence, un brillant causeur et un conférencier étourdissant, rompu au métier d'orateur sifflé. Pérorant debout et arpentant la scène, il était capable de répondre du tac au tac, avec esprit, et en quatre langues, à n'importe quelle interruption.

Au demeurant, un faiseur.

En 1923, il vitupérait « ce couillon de Mussolini ».

Puis, comme le régime durait, il négocia son ralliement et devint académicien fasciste.

Il ne faut pas oublier, tout de même, que les mouvements dadaïstes, surréalistes et autres ne furent que des « enfants ingrats » de son Futurisme de 1907.

6 décembre. — Si Dentz est fusillé, le gouvernement allemand prévient qu'il exercera des représailles. Les Fritz emploient le meilleur moyen pour compromettre définitivement le général qui, à Vichy, montrait avec fierté une lettre de félicitations du Führer. « La France ne cédera pas au chantage allemand », proclament les feuilles à l'envi.

Tous les jours, place de la Sorbonne, Ferdinand Lop, le fol, harangue les étudiants à l'ombre du buste d'Auguste Comte.

A la Libération, le *Populaire* s'est emparé des locaux du *Matin* où ses rédacteurs ont trouvé beaucoup de documents suggestifs, oubliés dans les tiroirs. Il publie en particulier une lettre du vieux forban Bunau-Varilla au lieutenant Weber, dictateur de la presse germano-parisienne, où se trouve cette édifiante profession de foi :

« Aujourd'hui, de plus en plus persuadé que je suis de l'avenir heureux de la France grâce à votre grand Führer, je sens que l'année qui vient verra apparaître une démonstration effective de la vie heureuse des peuples de l'Europe nouvelle. »

Les Fritz préféraient d'ailleurs *Le Petit Parisien* au *Matin*, estimant que le journal de Bunau affichait ses sentiments allemands d'une façon trop prononcée. Il était plus hitlérien qu'Hitler.

Visite du poète Vincent Muselli, ardent et villonesque, avec sa pittoresque trogne enluminée, sa tignasse rebelle, sa denture d'or et ses yeux flamboyants. Toujours mordant et collectionneur de mots rosses dont il me fait profiter.

Langevin : « Il prêche la Libération de l'atome et du prolétariat. »

Georges Claude : « On l'accuse d'avoir mis au point le

V1 pour les Allemands. Ce doit-être il y a bien longtemps, car depuis dix ans, il est complètement gaga. »

Son ami Jean Texcier — la révélation du journalisme de la Libération — dit de Pétain : « Les Allemands l'ont emporté de Vichy, ficelé comme un paquet de bougies « à l'Étoile. »

Un poète demande au maître son avis sincère sur un recueil de vers manuscrit, et joint sa carte, avec cette référence : « Trois ans de résistance. » — « Puisque vous résistez si bien, lui répond Muselli, résistez donc à la tentation d'écrire, car ce n'est point votre fait. »

« Cette guerre, conclut Muselli, c'est la faillite de l'esprit militaire, puisque le plus célèbre état-major, le nôtre, s'est ridiculisé en 1940 et que les Allemands qui avaient poussé au maximum le génie militaire, finissent, après quatre ans de triomphe, par se faire reconduire à grands coups de bottes dans les fesses par les paysans russes et les mécanos américains! »

Bonardi, réfugié en Suisse, aurait demandé à Pétain une mission en Espagne pour représenter auprès de Franco le gouvernement « légal ».

Dans *La Bataille*, Quilici attaque violemment la dictature d'Albert Bayet « ce républicain chevronné » qui se trouve « à la tête d'une corporation médiévale ».

Bayet fut jadis, mon distingué professeur de littérature française à l'École Alsacienne, alors que frais émoulu de Normale, il venait d'épouser la fille de l'historien Aulard. Il portait alors de forts beaux gilets, était voltairien et sceptique. Il devint par la suite un des leaders du parti radical, remarquable manœuvrier de Congrès; pacifiste, puis belliciste, enfin résistant, il fit l'admiration de ses amis pendant l'occupation par son activité débordante et son intrépidité.

Albert Bayet proclame que tout anticomuniste appartient de fait à la 5^e colonne. Sans doute a-t-il oublié les articles furibards qu'il écrivit jadis contre ses amis d'aujourd'hui? Pourquoi ne pas lui rappeler, par exemple, ces lignes — entre tant d'autres! — parues dans *La Lumière* du 22 décembre 1939 à propos de l'attitude des communistes au début de la guerre :

« ... Et c'est alors qu'ont commencé à pulluler ces tracts *communazistes* dans lesquels les slogans de Goebbels sont repris et dilués à l'usage des ouvriers de France; c'est alors qu'ont paru ces numéros clandestins de l'*Humanité* sur la manchette desquels on a fait sauter le nom de Cachin *en attendant d'y mettre celui de Ferdonnet*. C'est alors qu'a commencé cette exploitation perfide de tous les maux qu'entraîne la guerre pour persuader le peuple de France qu'il doit renier toutes ses espérances, abdiquer toutes ses fiertés et se mettre à plat ventre devant le Führer. »

Des attentats ayant été perpétrés contre ses soldats à Strasbourg, le général Leclerc a annoncé que désormais cinq otages allemands seraient fusillés pour un Français tué.

La presse américaine proteste.

Les troubles de Belgique et les bagarres de Grèce font ressortir le prestige considérable du général de Gaulle qui, jusqu'ici, a su unir les partis sous son autorité, en dépit du bouillonnement de l'opinion.

9 décembre. — A la maison, Line Allary, Gabriel Delattre, les Trémois, Pierre Falké.

Grande discussion sur les atrocités.

— En somme, si on tue les gens *à la main* et un à un, c'est de la barbarie, dis-je. Mais si on les tue *en série* à coups de bombes d'avion, c'est de la civilisation.

— Parfaitement ! s'écrie Delattre, le Sedanais.

On parle de mon esclandre chez le brave Nasenta : « Je lui chanterai : « Oublions le passé!... » — « Mais, coupe Falké, il te répondra : « Ne reviens pas, veux-tu!... »

Je ne saurai jamais me tenir « dans le Monde ».

Une nouvelle Sainte Alliance.

Le Foreign Office, note *Action* à propos des troubles de Belgique et de Grèce, exprime sa méfiance à l'égard des forces populaires de la résistance européenne *partout où cela lui est possible...* la nécessité d'« assurer l'ordre » sert en réalité de prétexte à la formation d'une sorte de ligue des gouvernements contre les peuples qui évoque irrésistiblement le souvenir de la « Sainte Alliance ».

Les pieds dans le plat.

Dans la même publication communisante, le commandant Miksche, écrivain militaire tchécoslovaque, écrit à propos du pacte germano-soviétique :

« *Au point de vue de Moscou, l'accord avec Ribbentrop ne fut qu'un acte de légitime défense, refoulant le danger d'une guerre de l'Est vers l'Ouest.* »

Pour une fois, je suis heureux de me dire entièrement d'accord avec un écrivain pro-soviétique.

A propos de l'Exposition triomphale d'Oberlé, Pierre Falké déclare :

— Si j'avais un fils, je lui dirais : « Tu veux faire de la peinture, soit, mais fais *aussi* de la radio. »

Pierrefonds assure : « L'autorité du Général dépasse à peine la grande banlieue. Il y a en France quatorze départements qui ne le reconnaissent pas. Certaines villes sont strictement administrées par les communistes. »

Un comité F. F. I. avait demandé, pour une vente de bienfaisance, une toile à tous les peintres connus. Derain et Segonzac avaient envoyé un tableau, comme les autres. Mais voici que le grand résistant du « Catalan », le milliardaire communiste Picasso s'indigne, refuse l'odieuse promiscuité des deux traîtres et au lieu d'une peinture envoie 200 000 francs. Du coup, les autres artistes menacent de reprendre leurs œuvres si les toiles de Derain et Segonzac ne sont pas retirées de l'exposition. "

Les F. F. I. s'inclinent devant cet ultimatum, mais comme les deux réprouvés jouissent des plus hautes cotes de l'époque, ils ne rendent point les tableaux et cherchent actuellement à les fourguer chez quelque marchand pas trop estampeur.

Devinette... ou le chassé-croisé.

13 décembre. — La jolie N... B... est internée à Drancy. X... personnage influent, apprend cette disgrâce et s'empresse de faire réquisitionner l'appartement de la dame pour y installer sa petite amie.

Mais le piquant de l'histoire, c'est qu'avant guerre, la jolie N... B... était la maîtresse de X...

Histoire juive.

Bernheim se trouvait à côté du Général lorsque de Gaulle prononça à la radio de Londres son fameux discours : *La France a perdu une bataille, elle n'a pas perdu la guerre!*

Bernheim s'empare du manuscrit et demande au Général de bien vouloir le lui signer. Et voilà une pièce de collection d'une valeur inestimable.

Or, la semaine dernière, Claude Dauphin et Jean-Pierre Aumont, organisant au bénéfice de leur division une vente aux enchères, rendent visite à Bernheim et lui

indiquent qu'ils pensent avoir trouvé le clou de la vente.

— Ah! non! non! s'écrit Bernheim suffoqué, je vous vois venir, mes petits amis : Ne me demandez pas ça! Ah! non, ne me demandez pas ça!

Et, ce jour-là, ils n'allèrent pas plus avant.

15 décembre. — Lu « l'affaire Pétain », par André Schwob, paru à New-York. C'est le récit détaillé du complot pétinesque depuis la brochure d'Hervé, inspirée par Alibert : *C'est Pétain qu'il nous faut*, jusqu'à l'armistice.

« Ils auront besoin de moi dans la seconde quinzaine de mai », disait Pétain à de Monzie.

Le document le plus suggestif, et pour nous, inédit, c'est le rapport de M. Robert Henrey sur la capitulation, paru le 16 août 1940 dans le *Daily Sketch* de Londres, où il note que le Maréchal refusant l'offre de Churchill de conclure une union totale entre la France et l'Angleterre, déclara :

« Je n'accepterai pas cette offre de Churchill, après avoir été traité par la Grande-Bretagne comme je le fus en 1918... Lorsque la trouée de Paris fut faite, M. Lloyd George et M. Clemenceau décidèrent de nommer un généralissime. Foch l'emporta sur moi, grâce à la pression britannique : *Je ne l'ai pas oublié.* »

Certains Français n'ont pas la mémoire courte.

18 décembre. — Jacques Duchesne de la B. B. C., ci-devant Saint-Denis, va revoir, après cinq ans d'absence, le bourg bourguignon où il résida longtemps avec la troupe de Jacques Copeau. Il se présente chez la vieille paysanne qui l'hébergeait et la trouve éplorée. Son mari vient de trépasser.

— Ah! Monsieur Saint-Denis, s'écrie la vieille, si seulement il avait su que vous deviez venir, il se serait bien retenu deux jours!

Oublions le passé...

Gallimard était brouillé avec Aragon qu'il avait même poursuivi à boulets rouges. Mais les temps sont changés. Denoël, qui publiait les romans-fleuve d'Aragon, est en fuite. Et Gallimard, qui a éprouvé quelques inquiétudes au sujet de l'épuration, est trop content de publier le prochain roman du leader tricolore-communiste.

Lorsque Boero et Neroni, les deux nervis assassins de Mandel, furent liés au poteau, Neroni cria aux soldats :

— « Abîmez pas ma gueule ! Tirez au cœur et visez juste parce qu'il est bien accroché ! »

De même le roi Murat implorait devant le peloton :

— « Sauvez la tête ! Visez au cœur ! »

En France les autorités militaires n'utilisent presque jamais les compétences civiles. On a vu souvent un grand chirurgien mobilisé comme infirmier de 2^e classe et chargé de balayer la cour. En Amérique, une certaine situation civile confère un grade dans l'armée. On nomme colonel un grand médecin ou un grand metteur en scène et on les emploie au mieux. C'est peut-être parce que l'Amérique — Dieu merci ! — n'a pas de « traditions militaires ».

17 décembre. — Robert Rey nous raconte qu'à Versailles il a été témoin de l'attaque d'une prison par un bataillon de nord-africains armés de mitraillettes. La population est terrorisée.

18 décembre. — A Londres, manifestations de plusieurs milliers de personnes pour protester contre l'intervention anglaise en Grèce au cri de la « La Grèce est libre de choisir ! »

En dépit de la guerre, l'Angleterre vit sous un régime démocratique.

La 5^e colonne, qui ne désarme pas, diffuse un tract antisémite où il est dit :

« Le public français et les acheteurs français d'un commerce juif ne sont pas antisémites, mais le pays, parfaitement au courant de l'existence du problème juif, n'est pas décidé à supporter une nouvelle domination, même insinuante. Il estime antidémocratique la prédominance dans les postes de commande de la Nation d'une minorité juive, fût-elle plus intelligente, plus habile que le Français de souche occidentale. »

Relancé par Cocteau et Herrand avec *La main passe*, Georges Feydeau triomphe actuellement sur trois scènes parisiennes. Aujourd'hui répétition générale de *Monsieur Chasse*, que Larquey, Blier et la plus belle femme de Paris, Simone Renant, jouent non en vaudeville, mais en comédie.

Discussion avec un des fils de Feydeau, le géant. Il me contie qu'il n'a jamais été aussi satisfait d'une mise en scène de son père. J'avoue que je ne suis pas d'accord. A mon avis, on doit se tenir les côtes aux pièces de Feydeau comme aux farces de Molière, et le jeu « nuancé » n'est pas son fait. Or, le public, ici, ne fait que sourire. Larquey est un parfait comédien, mais un comique triste, et je préférerais la franche rigolade que déchaînaient, dans ma prime jeunesse, les Germain, les Lorin et les Galipaux.

20 décembre. - Numéro 1 tout à fait remarquable de la revue « *Esprit* », d'Emmanuel Mounier. D'abord une mise au point courageuse sur la Résistance, par Jean Maigne, qui constate que les initiateurs et les dynamiques du mouvement sont fusillés ou déportés et qu'il reste les prudents, les avisés et les ouvriers de la onzième heure : « Nous nous apercevons tout à coup que la Résistance n'est plus que le déchet d'elle-même. »

Mon ami Georges Zérapha, prophète d'Israël, définit

le problème politique français, demande l'élimination totale de la classe bourgeoise qui a trafiqué et trahi, redoute que les cadres de l'armée d'Algérie n'imposent après la guerre un régime antidémocratique et demande au gaullisme de réaliser la révolution, non seulement politique, mais économique.

Jean Lacroix fait un tableau exact de la presse de la Libération : « La plupart des quotidiens, à Paris comme en province, ont adopté une sorte de conformisme pseudo-communisant, qui fait penser à une presse synchronisée plutôt qu'à une presse libre. »

Enfin, Martin Brionne fait justice de la déclaration du « Comité National des Écrivains », qui dénonce les manifestations contre la peinture de Picasso *comme le fait de l'ennemi*. « Comme s'il n'y avait jamais eu en France de bagarre « d'Hernani », ni de bagarre du « Sacre du Printemps », de bagarre de la dernière exposition du Surréalisme? Siffler au théâtre serait-il désormais tenu pour un vestige de l'occupation allemande? » Et Brionne conclut par ce trait plaisant : « J'ai vu le 8 novembre, écrit au charbon sur le mur de la gare de Bourg-la-Reine : « Picasso au poteau! » Ce fait signalé, verrons-nous bientôt des « Vive Picasso! » écrits dans les urinoirs? »

Le malheureux petit voyage. —

Robert Rey m'apprend que les Beaux-Arts ont trouvé une solution élégante pour le cas des peintres qui firent le voyage en Allemagne. On leur demandera de signer une « amende honorable » — comme aux temps moyenâgeux — et ils devront exécuter gracieusement une œuvre importante pour le compte de l'État. L'œuvre livrée, ils seront blanchis.

Mais le ministère de la place Vendôme acceptera-t-il que les Beaux-Arts rendent la justice, sous les arbres du Palais-Royal?

Jos Garrec, de Névez, Finistère, me raconte qu'il a échappé au peloton d'exécution par une chance extraordinaire.

Pris les armes à la main avec ses camarades du pays, pendant les combats de la Libération, il est emmené sous bonne escorte à Lorient et jeté au cachot. Alors que les Allemands ont déjà passé par les armes plusieurs de ses amis, survient une dame de la « Croix-Rouge » qui propose un échange des Français détenus contre un nombre égal de prisonniers allemands que vient de faire la Résistance dans la région.

Les Allemands acceptent le marché et Garrec est sauvé, de justesse.

Visite de Pascal Aman-Jean, parachutiste de l'armée de Lattre. Cet immense garçon, qui avait toujours l'air d'être monté sur des échasses, porte très bien l'uniforme. Il m'explique la guerre moderne, les liaisons, me raconte la prise de Belfort. Quelle différence avec notre guerre de troglodytes et notre sentiment de perpétuelle impuissance, au centre d'un tremblement de terre. Et comme leur mentalité de sportifs, d'hommes de métier fiers de leurs engins, est loin de la misérable et désuète piétaille que j'ai connue!

Si notre guerre s'était terminée après la Marne, en dépit des hécatombes, peut-être aurions-nous conservé un souvenir exaltant de notre campagne?

Au « Poste gouvernemental à grande puissance », Jean Hérold-Paquis annonce : « Les Français parlent aux Français », et ce clown à voix rocailleuse prédit la prochaine libération de la France par la Wehrmacht.

Sur le mur d'un bordel de la rue de la Lune, inscription à la craie : « Français, exigez les journaux à dix sous et les femmes à trois francs! »

19 décembre. — L'ex-commandant et pisse-copie tricolore Chack, lamentable avec sa face ravinée et ses fanons de vieux lézard, a demandé pardon à la Cour et s'est abaissé jusqu'à proposer d'écrire un livre à la gloire du général de Gaulle. Les jurés, écoeurés, l'ont condamné à la peine capitale.

Cet officier de marine était le gendelette type, pourri de vanité.

Procès Albertini.

20 décembre. — Albertini, ex-secrétaire général du R. N. P., s'est défendu avec une extrême habileté. Au lieu de se renier bassement comme Chack, il a eu l'audace de prendre ses responsabilités et d'essayer de justifier son action.

Son point de départ : La certitude que l'Allemagne gagnerait la guerre. Qui le lui affirmait ? Le général Bineau, ancien directeur de l'École de Guerre, professeur des généraux de Gaulle et Giraud ; le colonel Alerme, ancien collaborateur de Clemenceau.

S'il a préconisé la politique de la « présence », c'est qu'un gouvernement français était préférable à un gauleiter. La politique de la collaboration, soutient-il, a permis aux socialistes, pendant quatre ans, de faire une opposition publique à la politique réactionnaire de Vichy, et de stopper, en s'appuyant sur l'Allemagne, les revendications territoriales de l'Espagne — Maroc — et de l'Italie — Corse, Tunisie, Savoie, Djibouti. Il fallait que la France défendît son Empire, sinon l'Allemagne, l'Italie et l'Espagne se seraient établies sur le continent africain et la France aurait été éliminée.

Après cet exposé tendancieux, mais où l'orateur donne l'impression d'une absolue sincérité, Albertini attaque Déat qui est parti tout seul, à cinq heures du matin, comme un traître, en même temps que quelques « êtres

immondes », les directeurs du « Comité Ouvrier de Secours immédiat », de ces « collaborateurs d'argent qui ne pensaient qu'à foutre le camp en Allemagne en emportant les 2 ou 300 millions qui étaient dans les coffres du C. O. S. I. »

Lui est resté et a déclaré à ses collaborateurs : « Nous nous sommes trompés; nous avons misé sur la mauvaise carte. Si un nouveau gouvernement mobilise, je vous demande de répondre à l'ordre de mobilisation ».

Sauf un, tous les témoins — même cités par l'accusation — sont favorables à l'accusé et — telle Mme Finodori, militante socialiste — racontent comment Albertini sauva de nombreux patriotes du poteau.

Après ces dépositions qui ont fait une grosse impression, le réquisitoire paraît faible : l'avocat général reproche à Albertini d'attaquer son ancien patron : « Pour se laver de l'accusation honteuse dont il est l'objet, il n'hésite pas à l'abattre », s'écrie-t-il, et il requiert la mort ou l'acquittement.

« L'avocat général vous demande l'acquittement ! s'écrie le premier défenseur, Eugène Frot, l'ex-ministre de l'Intérieur du 6 février, jadis aspergé de sang de bœuf par Bonneville de Marsangy, qui rappelle opportunément une phrase de la brochure distribuée à la jeunesse par le parti communiste après l'armistice : *« Nous proclamons sans réticence que, si nous avions dirigé les destinées de la France en juin 1940, nous aurions mis fin à la guerre, nous aurions signé la paix, comme les bolcheviks en 1918. »*

Le second défenseur, Me Paz, rappelle la déclaration de l'amiral Leahy, ambassadeur américain gagnant son poste à Vichy le 27 décembre 1940, plus de deux mois après l'entrevue de Montoire :

« C'est une très grande mission que vient de me confier le Président Roosevelt, une grande et noble mission, qu'il m'est particulièrement agréable de pleinement réaliser.

« Ce n'est pas seulement pour représenter les États-Unis en France, ni pour obtenir un poste diplomatique. Je pars avec l'ordre d'abord, le ferme espoir ensuite, de collaborer à l'œuvre du maréchal Pétain. Je suis chargé de lui porter les vœux ardents du Président et de la nation américaine, les vœux sincères qu'il est inutile d'exprimer.

« Nous aimons tous la France et entendons le lui prouver. Ce sera pour moi une grande fierté s'il m'est possible de collaborer avec le maréchal Pétain qui est l'une des plus nobles et grandes figures contemporaines. Il entend sauver la France, puisse-t-il me permettre d'être le modeste ouvrier dans son œuvre magnifique. »

Et M^e Paz rappelle que le 1^{er} janvier 1941, le nonce du Pape s'inclinait devant le « prestige incomparable » du Maréchal et que le 21 mars, l'Union Soviétique élevait son chargé d'affaires auprès du Maréchal — M. Bogomolov — à la dignité d'ambassadeur.

Il révèle enfin des faits pénibles : les vieux parents d'Albertini, détenus trois mois en prison sans raisons, sa femme enlevée par des partisans sans mandat, séparée de son bébé envoyé à l'Assistance publique¹, séquestrée et odieusement torturée pour lui arracher l'adresse de son mari.

Albertini s'en tire avec cinq ans.

22 décembre. — Montjoie est devenu dans les communiqués une « charnière solidement tenue ».

Chère Mundschau, ravissante bourgade aux maisons xviii^e, roses et bleues de quatre étages, au bord d'une rivière à truites, qu'en restera-t-il après ces furieux combats?

23 décembre. — Les journaux annoncent l'arrestation de Joseline Gaël, maîtresse d'un tueur du P. P. F., devenu roi du marché noir.

1. Où il est mort.

Le préfet Angelo Chiappe est condamné à mort. Destin tragique des deux frères corses.

Je lis dans un bulletin d'information le discours *in-extenso* de Churchill à propos des incidents de Grèce, dont la presse ne donne que des extraits.

Après avoir déclaré que la démocratie authentique repose sur le suffrage universel et l'intérêt général, le Premier anglais déclare :

« ... J'ai d'autres sentiments vis-à-vis d'une démocratie d'escroquerie (applaudissements de l'opposition), une démocratie qui se déclare telle parce qu'elle est de gauche: la démocratie est faite de beaucoup d'hommes d'opinions diverses et pas seulement de gens de gauche ou de communistes... La dernière chose qui puisse représenter la démocratie, c'est cette foule de groupes munis d'armes meurtrières se forçant un passage à travers les cités grecques, s'emparant des forces de police et des positions-clés et qui essaient d'imposer un régime totalitaire (mouvements divers).

« Ne laissons pas déconsidérer la démocratie en l'assimilant à un régime qui s'empare par force du pouvoir et fusille ceux qui ne sont pas d'accord avec lui.

« *La démocratie n'est pas une fille publique raccolée dans la rue par un homme armé d'une mitraillette.* »

Après avoir traité les « Elàs » communistes de « bandits », de « bandes de meurtriers » et de « voyous », il révèle « qu'ils n'hésitèrent pas, à l'occasion, à donner un coup de main aux Allemands pour capturer et tuer les partisans des « Edès » ... »

Sacha, en liberté provisoire, fait des mots : « Mon gardien entraînait toutes les heures dans ma cellule avec un nerf de bœuf et un air de vache! »

Le bobard du jour.

Les Américains, furieux du pacte franco-soviétique, auraient laissé *exprès* avancer les Allemands dans les Ardennes.

Un tract de la minorité syndicaliste déclare :

« Il convient de rappeler ici qu'au début de l'occupation, les éléments communistes eurent des contacts avec les autorités hitlériennes et que certains d'entre eux bénéficièrent de la protection allemande. *Pendant cette période, la littérature clandestine communiste est plus opposée aux pays anglo-saxons qu'elle ne l'est à l'Allemagne.* »

Le tract rappelle aussi qu'au début de 1941, Thorez et Duclos signaient une lettre aux « militants communistes » dans laquelle ils exposaient la situation :

« ... C'est pourquoi on tentera peut-être d'entraîner, de nouveau notre malheureux pays dans la guerre impérialiste, les traîtres Doriot et Gitton voulant que les Français mettent sac au dos pour faire la guerre à l'Angleterre afin d'aider l'Allemagne, *les agents de de Gaulle voulant faire tuer des Français pour aider l'Angleterre dans sa lutte contre l'Allemagne.*

« En nous dressant contre la guerre impérialiste dans laquelle la France avait été jetée par un gouvernement indigne, soutenu par le parlement unanime, à l'exception des communistes, nous avons rempli notre devoir de prolétaires, ne perdant pas de vue la belle formule de Karl Liebknecht, que : *l'ennemi est chez nous !* »

Affaire grecque : Le gouvernement Papaandréou a protesté officiellement contre la Bulgarie qui laisse passer de l'artillerie envoyée par les Russes aux « Elás » (presse suisse).

Le gouvernement anglais a passé un accord avec le gouvernement allemand pour le ravitaillement des îles anglo-normandes par cargos suédois (presse suisse).

Les bobards.

Les journaux ont annoncé l'arrestation mouvementée du comte de Paris — qui n'a jamais essayé de pénétrer en France d'ailleurs....

L'armée von Rundstedt marche sur Sedan. Des paniquards, une fois de plus, quittent Paris. B... me dit Claude, porte sur lui une pastille de cyanure pour ne pas tomber vivant aux mains des boches.

Dans les prisons, certains traîtres se réjouiraient ouvertement des succès de l'offensive von Runstedt. Ces imbéciles ne se rendent pas compte que si les Allemands revenaient sur Paris, il y aurait dans toutes les prisons de nouveaux massacres de septembre.

Une nouvelle rubrique quotidienne du *Figaro*, jouxte les mondanités, mariages, naissances, décès : *Les exécutions sommaires.*

A la Radio Nationale.

A la suite de la discussion de dimanche dernier sur le cas Pétain — présents : Guignebert, Duchesne, Oberlé, Aragon — la radio a reçu des centaines de lettres d'auditeurs défendant le Maréchal.

Maurice Schumann aurait fait une démarche auprès de Guignebert pour qu'il suspendît la discussion.

23 décembre. — L'offensive de von Runstedt a maintenant progressé sur certains points de 80 kilomètres. On perçoit dans la population un petit frisson d'inquiétude.

Le colonel R..., en retraite, habitait une villa sur la côte d'Azur. Quand les Français débarquèrent, il se pré-

cipita au-devant des soldats s'informant si son fils, engagé en Algérie, n'était pas parmi eux. — « Bravo, mes enfants, s'écria-t-il, le Maréchal serait fier de vous! — Votre Maréchal est un traître, réplique un légionnaire. — Mais non, mon ami, le Maréchal a fait ce qu'il a pu! — Retirez cette parole », crie le légionnaire en saisissant le vieux colonel à la gorge. Le colonel refuse de se dédire et reçoit une balle dans l'épaule. « Retirez cette parole! » réitère le légionnaire en se penchant sur le blessé. « Non! » crie le colonel qui reçoit une seconde balle en plein cœur.

25 décembre. — L'offensive de von Rundstedt paraît enrayée..

A Sigmaringen, le maréchal Pétain apprend l'allemand.

Total...

Clouzot qui a conçu le film le plus remarquable présenté à Paris pendant la guerre, *le Corbeau*, est mis au ban du cinéma français pour avoir travaillé à la « Continental » allemande. Les Américains l'engagent immédiatement pour Hollywood.

26 décembre. — Je m'étais rendu au Palais pour assister au procès Béraud. Il est remis pour l'audition de l'amiral Muselier comme témoin. Me Naud, avocat de Béraud, semble dénoncer une manœuvre et s'étonne que Carbuccia se promène librement dans Paris : Le Directeur de *Gringoire* n'aurait-il pas hérité des petits papiers de son beau-père Jean Chiappe sur les plus importantes personnalités politiques, avec la manière de s'en servir?...

28 décembre. — A l'Assemblée Consultative, violente attaque du mousquetaire socialiste Noguères contre le vénérable Jeanneney, ministre d'État, qu'il accuse

véhémentement d'avoir étouffé, le 10 juillet 1940, un texte par lequel certains parlementaires s'élevaient contre l'étranglement de la République. « Il n'y a personne ici, s'écrie le général de Gaulle, ultra-conciliant, qui n'ait servi la Patrie et la République, mais en 1940, on pourrait avoir des conceptions différentes sur le service de la Patrie. »

Dans *La Bataille*, violente réplique de Quilici à Hervé qui l'avait attaqué dans *Action*. Les points de vue de Londres et de la Résistance métropolitaine s'affrontent et se heurtent.

Petite mise au point.

Les poètes qui adressaient aux feuilles clandestines leur copie dactylographiée, et signée d'un pseudonyme, couraient tout de même un peu moins de danger que les typos qui la composaient. On ne glorifie pas assez le typo.

Dans les *Lettres Françaises* qui prend à peu près le ton de *Je suis Partout* — dans l'autre sens — un certain Bernard Séverine (j'espère que ce n'est pas un descendant de « Notre-Dame de la larme à l'œil »?) attaque Béraud « vierge et martyr » avec des arguments assez misérables de confrère moins largement rémunéré : *Qui aurait payé la maison de Saint-Martin-de-Ré? Qui, le château des environs de Lyon?*

Quant aux « Trois Bicoques » de Ré, Béraud avait acheté ces mesures sans terrain pour quelques centaines de francs. Et le « Château » du Val Crécy, à Saint-Didier du Mont-d'Or était une grande maison bourgeoise que Béraud prenait *en location*. Voilà comment les petits confrères sont renseignés.

Je suis fâché avec Béraud depuis dix ans, j'ai violemment réprouvé son attitude avant et pendant la guerre,

mais — quels que soient ses torts — d'aussi basses attaques, farcies de grossières inexactitudes, contre un écrivain emprisonné, me paraissent parfaitement écœurantes.

Pascal Copeau expose dans *Action*, que s'il s'est créé entre de Gaulle et les résistants un certain éloignement, c'est que la Résistance passe pour être manœuvrée et noyautée par les communistes; il reconnaît fort honnêtement que trop d'exécutants du parti communiste *ne voient dans le Front National qu'une sphère d'influence à exploiter pour le bien unique du parti.*

En province, beaucoup de citoyens se plaignent ouvertement qu'à l'oppression nazie ait succédé l'oppression fifi et que le régime dit de liberté ait conservé la plupart des institutions hitlériennes et vichyssoises, à savoir : Les arrestations arbitraires avec passage à tabac, les réquisitions abusives, les détentions « administratives » et la disette organisée, sans parler de la presse dirigée et de la censure des livres. Quant à l'indignité nationale, n'est-ce pas proprement « le Statut des Juifs » retourné contre leurs adversaires politiques?

Le procès Béraud à la Cour de Justice.

30 décembre. — L'interrogatoire du prévenu révèle que l'instruction n'est qu'un tissu d'erreurs grossières : Le Président : « Vous êtes devenu ensuite rédacteur en chef du *Canard Enchaîné*? — Non. — On vous retrouve à l'*Eclair-Ouest*, est-ce *Ouest-Eclair*? — Non, jamais. — En 1927 vous devenez directeur littéraire de *Paris-National*? — Non. — En février 1930, vous prenez la direction littéraire de *Marianne* ... C'est ce qui ressort du dossier. — Non. — Remarquez que cela n'a aucune importance. — *Je n'ai jamais collaboré à « Marianne. »* — Le 15 juin 1932, l'Académie Française vous décerne le Grand Prix du Roman. — *C'est inexact. Je n'ai jamais*

eu le Grand Prix du Roman, mais le Prix Goncourt en 1924. — Vous faites éditer ensuite le Dictateur d'aujourd'hui?... Ce sont les données de l'information. — Je n'ai jamais fait de livre sous ce titre. C'est un livre de mon confrère anglais White Price... — ... Vous êtes signalé comme ayant collaboré à Aujourd'hui? — Jamais, dans aucun journal de la zone occupée, monsieur le Président, sous aucune forme... »

Le Président qui a vraiment bonne mine après cette succession de démentis cinglants, reproche alors à Béraud d'avoir mené la vie large.

— Je dépensais ce que je gagnais, comme beaucoup de Français.

Puis il l'attaque sur son collaborationnisme.

— J'ai toujours été anticollaborationniste, anti-allemand, antihitlérien, et je l'ai prouvé. Les Allemands me l'ont fait payer en saisissant tous mes biens dès février 1941. Les Allemands sont venus chez moi, ils ont tout déménagé, tout ce qui m'appartenait, même le fauteuil dans lequel ma mère est morte ».

Il reconnaît que les Allemands ont utilisé son fameux tract contre l'Angleterre, mais ne se sont-ils pas servi dans les mêmes conditions des écrits de Victor Hugo, Napoléon et Clemenceau?

Pour démontrer qu'il était normal pour un Français d'admirer le Maréchal, Béraud lit quelques citations datant de juillet 1940 :

De son ancien professeur, Édouard Herriot :

« Autour du maréchal Pétain, dans la vénération que son nom inspire à tous, notre Nation s'est groupée dans sa détresse. Prenons soin de ne pas troubler l'accord qui s'est établi sous son autorité. »

De M. Jeanneney, président du Sénat à l'époque et aujourd'hui ministre d'État du Gouvernement provisoire :

« J'atteste au maréchal Pétain notre vénération et la pleine reconnaissance qui lui est due pour le don nouveau de sa personne. Il sait nos sentiments envers lui, qui sont de longue date. Nous savons la noblesse de son âme. Elle nous a valu des jours de gloire. Qu'elle nous garde en ces jours de terrible épreuve et nous prémunisse au besoin contre toute discorde. »

De M. Paul Boncour :

« Pour vous prouver à quel point ceux qui sont avec moi ne peuvent que donner leur vote à un projet de Constitution dont on ne précise pas les bases, sont prêts à donner à vous — je dis *vous* — tous les pouvoirs — je dis *tous* — qui vous seraient nécessaires pour maintenir la paix, j'irais jusqu'à voter un texte qui dirait : « *La Constitution est suspendue jusqu'à la signature de la Paix.* »

Le Président : « Votre admiration pour le maréchal Pétain n'explique pas les injures dont vous couvrez le général de Gaulle? — Ce sont les paroles du maréchal Pétain, transposées suivant ma nature. »

Et Béraud ajoute :

— *Si les Allemands m'avaient tendu la main, j'aurais craché dedans.* Toute ma vie proteste contre cela. Je déteste les Allemands, les Anglais et la plupart des étrangers, je ne m'en cache pas. Je suis un Français intégral.

Le Président lit un extrait de *Gringoire* qu'il déclare de tendance raciste. Béraud demande la permission de lire la fin dudit papier : « *Le mot pogrom n'est pas un mot français. Malheur à ceux qui s'efforceraient de le naturaliser. Que cela soit entendu de tous.* »

Le Président lui reproche encore de s'en être pris à Staline, en écrivant : « Par son double jeu, il a d'abord encouragé le clan belliciste anglo-français, après quoi, faisant volte-face, en laissant en Pologne les mains libres à l'Allemagne, il a rendu la guerre inévitable.... »

Béraud explique ensuite sa formation antianglaise : Il est de la génération qui a gardé présent le souvenir de Fachoda et de la guerre des Boërs; il rappelle que Kitchener, le 6 août 1914, avait prescrit à French de ne pas obéir au commandement français; reproche à Lloyd George d'avoir refusé le retour à la France de Sarrelouis, patrie du maréchal Ney; énumère les successives intrigues anglaises en Moyen-Orient, cite son reportage sur l'agonie du maire de Cork, son enquête en Égypte où il a vu de quelle façon les mitrailleuses anglaises réglaient les comptes lorsque fellahs ou étudiants n'étaient pas d'accord avec le Cabinet de Londres; rappelle l'affaire de Transjordanie où Gouraud eut son manteau traversé de balles, la révolte des Druses, l'insurrection d'Ab-el-Krim où le rôle du colonel Lawrence ne fut même pas dissimulé... et il continue à faire le procès de l'Angleterre au début de la présente guerre, ce qui ne paraît pas d'un effet très heureux sur le jury.

Intermède comique : Le juge d'instruction avait relevé contre lui cette phrase : « *Mieux vaut mourir que de subir la Guépéou* » et Béraud raconte : « J'ai été obligé de lui dire : je vous demande pardon, monsieur le juge, mais à cette phrase il manque quelque chose : ce sont les guillemets : *Car elle n'est pas de moi, elle est de M. Churchill.* »

A la suspension d'audience, Breffort demande au défenseur quel verdict il prévoit. Cinq ans, dix au maximum, répond Me Naud.

Mais, à la reprise, l'amiral Muselier vient à la barre et s'adressant aux jurés, s'écrie : « C'est au nom des unités de Lorraine que je vous demande d'être impitoyable! »

Me Naud essaie de détruire la mauvaise impression de cette fougueuse apostrophe :

« C'est la première fois qu'on voit un témoin demander au jury un verdict impitoyable. Je prétends qu'un témoin qui parle sans haine, rapporte les faits objectivement,

sans même savoir sa préférence. Jè dis qu'un témoin par définition est l'homme qui est incapable de faire un choix apparent, sous peine de violer la justice. Les témoins de l'accusation ne sont pas de ce caractère. Les témoins de la défense non plus. L'amiral Muselier est ici en plaignant qui n'a pas digéré une injure que je regrette : « Amiral de bateau-lavoir » et qui vient se venger. Vous avez tous compris. »

L'amiral explique que *Gringoire* était le plus lu des hebdomadaires dans les carrés d'officiers de marine et déclare solennellement qu'il tient Béraud pour responsable des morts de la « France Libre ».

M^e Leroy, second défenseur, l'interrompt, lui demande si l'article de Béraud à propos de Mers-el-Kébir a produit un effet considérable sur l'armée de mer? L'Amiral hésite un instant, puis demande qu'on lui montre l'article dont il ne se souvient point. — « Il n'y a pas d'article! s'écrie Leroy... » Le témoin a évité, de justesse, le piège tendu par l'avocat.

Le commissaire Lindon a accepté de requérir, alors que trois avocats généraux s'étaient récusés :

— N'oubliez pas messieurs, dans quel moment vous allez délibérer, s'écrie-t-il! Les péripéties de la bataille ont rapproché la ligne de combat. Déjà, comme dit Mauriac, dans un récent article, déjà de hideuses espérances soulèvent le masque, déjà il y a des gens qui se reprennent à prendre courage, parce que momentanément l'Allemand a repris l'avantage. La Patrie continue à être en guerre et la Patrie continue à être en danger. Songez au mal que Béraud a fait, au mal qu'il pourrait encore faire...

Et il requiert la peine de mort « car dans sa trahison on peut reconnaître trois crimes : De 1940 à 1943, il nous a déshonorés, il nous a désunis, il nous a désarmés! »

Pour emporter une condamnation à mort, utiliser une phrase de l'écrivain qui prêche le pardon et insinuer aux jurés : « Si vous êtes charitables, on dira que vous avez tremblé ! » procédés peut-être pas élégants, mais qui semblent porter sur le jury.

Me Leroy, le roi de la gaffe, prend ensuite la parole, et ainsi qu'il l'a déjà fait sans succès avec l'amiral, tend aux jurés quelques pièges enfantins qui ne peuvent que les irriter — lorsqu'il lit, par exemple, un texte sur Pétain qui pourrait être de Béraud en 1940, mais qui fut écrit par de Gaulle en 1935.

Me Naud, plus habile, traduit la stupéfaction de nos amis anglais à propos du procès Béraud :

— ... *Henri Béraud va passer en justice pour avoir écrit des articles contre l'Angleterre. Tiens, pourquoi ne faites-vous pas extraditer le général Smuts pour avoir écrit des articles contre la France ?* Et le défenseur s'étonne que soit laissé en liberté le principal coupable, Carbuccia, directeur de *Gringoire*, qui circule librement dans Paris !

Le verdict de mort tombe dans une atmosphère de stupeur. Tous les correspondants de presse sont ahuris, même les durs, telle Madeleine Jacob.

Les collabos reprochent aux F. F. I. d'être devenus gardiens de prison auxiliaires et déclarent que botter les fesses de vieux messieurs plus ou moins compromis est une tâche rien moins que glorieuse. Ils oublient que quelques dizaines de milliers d'autres filis sont partis pour le Front, entraînés par des chefs d'un cran extraordinaire : D'abord tenus en suspicion par les « réguliers », ils ont bientôt forcés l'admiration de leurs camarades de l'armée d'Afrique.

JANVIER 1945

1^{er} janvier. — « La justice est actuellement une pure loterie », remarque Mauriac avec amertume.

Suarez est condamné à mort. Il s'est félicité de l'exécution des otages; c'était un vendu chronique, il expie.

Le lendemain, Stéphane Lauzanne, rédacteur en chef du *Matin*, aussi compromis que Suarez, mais qui se défend moins maladroitement, s'en tire avec vingt ans.

Par un effet de balance, l'obscur Puységur est ensuite condamné à mort à soixante-seize ans, alors qu'il rédigeait une correspondance confidentielle que les gens jetaient au panier sans la lire. Le dénonciateur Chack est abattu sans trouver personne pour le plaindre. Mais Albertini, produisant des témoignages éloquentes et jugé sympathique, n'écope que de cinq ans de prison, encore qu'il ait été le bras droit de Déat! Combelle, ex-poète et secrétaire de Gide, devenu journaliste politique par ambition et qui mit son ignoble *Révolution Nationale* aux ordres exprès de la Presspropaganda, n'est condamné qu'à quinze ans alors que Béraud, anti-anglais et anti-gaulliste, mais qui n'a jamais écrit une ligne à la gloire des nazis, est condamné à mort. Allez donc vous y reconnaître!

Pour expliquer l'incohérence de ces jugements successifs, le seul fil conducteur se trouve, je crois, dans des différences d'émoluments qui ont impressionné les jurés. Un journaliste fortement appointé a paru plus coupable qu'un confrère moins favorisé, sans tenir compte ni du talent, ni de la situation : Suarez, qui menait la bonne

vie, a touché jusqu'à 90 000 francs par mois, tandis que Lauzanne — d'après la comptabilité officielle du *Matin* — ne palpitait que 14 000 et Combelle, le besogneux, 6 000. Le jury petit bourgeois a frémi, par contre, en apprenant que Puységur avait tiré des chèques sans provision et que Béraud touchait 680 000 francs par an à *Gringoire* ! Comme si ces appointements ne correspondaient pas à l'énorme diffusion que la notoriété de Béraud, écrivain et polémiste de premier plan apportait, en dehors de toute nuance politique, à la publication qui l'employait.

A Barbizon.

2 janvier. — Un type a été arrêté qui dessinait, la nuit, de petites croix gammées sur les blanches affiches municipales.

La plus célèbre aubergiste de Barbizon est en tête. Cette parfaite réceptionniste avait transformé son hostellerie en casino pour les officiers allemands de Fontainebleau. Elle est accusée d'avoir dit à un serveur qu'elle avait publiquement giflé et qui avait rendu son tablier : « Si tu t'en vas, dans les trois jours, je te ferai embarquer pour l'Allemagne ! »

André Billy est académicien Goncourt. Son élection date d'un an, mais n'avait pas été annoncée par suite du veto du trio Benjamin — Sacha — Ajalbert. C'était l'académicien clandestin.

Robert Dubard, ancien rédacteur en chef de l'*Intran*, vivait retiré dans une campagne, près de Montereau. Une nuit de l'été dernier, avant la Libération, il était au lit lorsque sa porte est enfoncée, et il est assailli par quatre gaillards, un revolver dans chaque main, qui lui crient : « Résistance ! Ton argent et tes bijoux ? » Dubard sort de son lit, en pyjama, prend son porte-feuille sans

mot dire, et pose sur une table les 1 200 francs qu'il contient.

— Tu te fous de nous! répliquent les bandits, déçus et menaçants, pour qui tu nous prends?

Dubard sent la moutarde lui monter au nez, se souvenant qu'il a été sous-off de cavalerie, il décroche prestement un sabre d'une panoplie, se précipite sur ses agresseurs et d'un coup de revers tranche le nez du chef de la bande.

Les bandits tirent sur lui, quatorze balles sifflent à travers la pièce et l'une d'elles lui traverse de part en part la mâchoire. Mais comme, insensible à la douleur, il continue à exécuter de puissants moulinets, ses agresseurs prennent peur et déguerpissent, emmenant l'homme au nez coupé.

Le lendemain matin, Dubard qui a retrouvé dans une plate-bande de son jardin une casquette pleine de bijoux, porte plainte. La gendarmerie fait une battue, traque les bandits; le chef sans nez est tué dans la bagarre et ses complices appréhendés. Après enquête, les agresseurs sont reconnus pour être effectivement inscrits à un mouvement de Résistance. Dubard est convoqué devant un juge d'instruction qui fait honte aux bandits : « Vous m'avez l'air de drôle de Résistants! Comment! Avec vos révolvers vous vous laissez mettre en fuite par un vieillard armé d'un vieux sabre? » Dubard qui a cinquante ans, est un peu vexé d'être traité de vieillard, mais comme il est homme d'esprit, il se déclare prêt à s'excuser d'avoir mis en déroute d'aussi vaillants patriotes...

L'affaire aurait dû être appelée devant la Cour d'Assises : viol de domicile la nuit, attaque à main armée, tentative de meurtre avec préméditation... Mais par faveur spéciale les bandits ne passeront qu'en correctionnelle, à Fontainebleau, sous la bénigne inculpation de ... « coups et blessures »...

Haro sur la lampiste!

3 janvier. — La dactylographe de Jean Hérold-Paquis, qui touchait 2.700 francs par mois pour taper ses élucubrations, est condamnée *aux travaux forcés à perpétuité*.

Franc-Tireur et quelques journaux protestent contre ce jugement inqualifiable.

Carrefour avait demandé une définition de la « démocratie ». Un lecteur lui envoie celle-ci : « La démocratie est le régime qui, en permettant de consulter le plus tard possible la volonté du peuple, dispose en attendant et sous le contrôle d'une minorité armée et d'organismes irresponsables, qui se sont désignés d'eux-mêmes, de la vie, de l'honneur et de la liberté des citoyens. »

Le martyr de l'obèse.

4 janvier. — Dans le *Figaro*, émouvant article de Mauriac qui essaie de sauver Béraud :

« Qu'il soit puni pour cette erreur d'aiguillage, qu'il paie très cher c'est dans l'ordre, c'est dans la logique de ces jours terribles où nous savons que chaque geste compte, que chaque parole a son poids éternel. Mais qu'on déshonore et qu'on exécute comme traître un écrivain Français qui n'a pas trahi, qu'on le dénonce comme ami des Allemands, alors que jamais il n'y eut entre eux le moindre contact et qu'il les haïssait ouvertement, c'est une injustice contre laquelle aucune puissance au monde ne me défendra de protester. »

Il y a dix ans que je suis brouillé avec Béraud, depuis le 6 février, et je ne l'ai jamais revu. Il me haïssait et je lui rendais bien. Tout de même je ne puis m'empêcher d'évoquer le gai compagnon, le prodigieux causeur, le polémiste truculent qu'était notre obèse lyonnais au

lendemain de l'autre guerre :-Je le revois présidant le dîner du *Crapouillot* avec son gilet de velours à fleurs et son fameux monocle ; dans une avant-scène, lors du lancement de la diseuse Jeanne Bruyère à l'Olympia, s'essayant à jouer les Rastignac ; à l'île de Ré devant ses trois bicoques, prenant des poses hugoliennes, drapé dans une cape romantique. En avons-nous passé, mes amis, des nuits à écouter ce conteur d'une verve inégale ! Et lorsque nous nous dégagions au petit jour, « le gros » avait encore une dernière histoire à détailler et il nous poussait derechef vers un estaminet qui ouvrait ses portes, histoire de prendre « le der des der »...

Me dire que ce vieil homme aux cheveux blancs qui a écrit au moins un chef-d'œuvre, *La Gerbe d'Or*, qui s'est trompé certes, qui s'est renié même, qui a failli mais qui n'a pas trahi son pays, sera peut-être réveillé demain au petit jour, et partira menottes aux mains, vers le peloton d'exécution, comme un assassin ou comme un traître, cette idée me fait mal au cœur...

Triptyque.

En 1919, trois jeunes écrivains amis dînaient ensemble une fois par semaine au caboulot, chacun payant à son tour l'addition ; tous trois retour de la guéguerre, tous trois gais compagnons et amateurs de bons vins, sinon de gros rouge. L'un est devenu depuis sa mort prématurée, une sorte de saint communiste, le second après avoir connu les plus éclatants succès d'écrivain et de journaliste est condamné à recevoir demain douze balles dans la peau. Le troisième écrit ces lignes avec mélancolie...

Le Petit Parisien reparaît en Allemagne sous la direction de Claude Jeantet. Pauvre P. P. Qu'eût pensé de son indigne enfant le fameux Elie Bois, tué à Londres en 1942 ?

Pierre Descaves publie un touchant petit livre à la gloire de son père Lucien. J'y découpe ce quatrain, passablement irrespectueux pour les académiciens Goncourt :

« Les Dix, s'il fallait les en croire,
« Dispensent la célébrité.
« S'ils savent où se vend la gloire
« Que ne s'en sont-ils acheté?

5 janvier. — Melun. Nous attendons le train de Paris, cinq heures de rang dans un petit café. Les consommateurs qui défilent sans arrêt devant le zinc, nous renseignent sur la marche de l'épuration dans la Préfecture de Seine-et-Marne.

— Vous avez pas vu? La vieille Loulou, et ben, elle a été frappée d'indignité nationale! Qu'est-ce que ça peut bien lui foutre, je vous demande un peu?

— Et pourquoi qu'elle a été *indignée*?

— Paraît qu'elle avait dit comme ça, la Loulou : « La France est pourrie! »

Alors une vieille ivrognesse se dresse, titubante, le verre à la main, étranglant d'indignation :

— Elle a dit ça! Eh bien, si elle l'avait dit devant moi, cette salope, que la France elle est pourrie, qu'est-ce que je lui aurais foutue sur la gueule à la Loulou, moi qui vous cause!

7 janvier. — A Radio-Trahison, Déat déclare le plus sérieusement du monde que les vrais Français suivent avec espoir l'offensive allemande de von Rundstedt qui les libérera des libérateurs.

10 janvier. — Le *Canard* consacre toute sa première page à attaquer Mauriac, le « Saint-François des Assises ».

— C'est dur, me dit ce soldat de l'armée de Lattre, mais nous avons nos « prises ».

L'armée d'Afrique a repris la tradition du butin qui

s'était perpétuée jusqu'à Napoléon. Au retour de ses campagnes, le grenadier débrouillard rapportait dans son bonnet à poils assez de ducats ou de florins pour acquérir un lopin de terre et une chaumière dans son village natal. Si la retraite de Russie fut si lente et dégénéra en débâcle, c'est que chaque escouade escortait le fourgon ou la charrette où était entassé son butin de fourrures ou de pierreries.

Pierrefonds me dit dans le creux de l'oreille :

— Un grand chef américain m'a confié que les Allemands avaient maintenant en service un nouvel avion de chasse qui fait 1 000 kilomètres à l'heure. Tout le programme d'aviation des yankees est à réviser. »

La suspension de *France-Soir* par ordre du ministre de la Guerre, pour une simple négligence à l'égard d'Anasthasie, a provoqué un tollé dans la presse de la Résistance. Les mauvaises langues disent qu'il s'agit d'un coup monté pour favoriser *Paris-Presse*, le journal de Philippe Barrès, auquel s'intéresse de très hautes personnalités.

Pavillon bas....

L'ex-commandant Chack a été fusillé. Les journaux racontent qu'il a appelé Béraud en passant devant sa cellule et lui a crié : « Adieu Béraud, priez pour moi ! » et il aurait ajouté : « Je meurs pour mon idéal. »

Un idéal vert-de-gris.

Lorsque von Rundstedt lança sa dernière offensive, certaines usines américaines, déjà démobilisées, recommençaient à construire des autos de tourisme pour l'après-guerre. La violente poussée allemande dans les Ardennes a révélé que la guerre n'était pas terminée, comme le croyaient en fin septembre les stratèges américains. Il a fallu « reconsidérer » la question.

Le pourvoi de Béraud est rejeté.

Des Fifis aidés de gardes-mobiles et de gendarmes ont arrêté un train qui venait de l'Eure, ont fouillé les bagages des voyageurs et confisqué toutes les provisions familiales. L'effet est déplorable.

La danse est interdite à Paris. On ne dansera plus que dans les galas à mille francs l'entrée.

11 janvier. — Quilici, dans *La Bataille*, réclame justice pour un héros, Bonnier de la Chapelle, fusillé sous le régime Giraud, pour avoir abattu le misérable Darlan.

Libération.

La Varende qui publiait ses romans dans *Je suis Partout* envoie, de son château, sa démission à l'Académie Goncourt, en déclarant que « la joie qu'il éprouve à se libérer lui montre combien il se fourvoyait dans ces hauts milieux littéraires ».

Le Progrès.

L'*United Press* annonce cinq nouvelles variétés d'armes secrètes allemandes : 1° la fusée à longue portée qui pourra atteindre les États-Unis : 2° le brouillard artificiel qui gèle tout ce qui tombe dans son champ : 3° une nouvelle fusée à distance restreinte : 4° une bombe volante dirigée par des « pilotes de la mort » s'écrasant sur leur objectif : 5° une bombe gelante dont l'explosion dans un rayon de plusieurs centaines de mètres fait geler tous les êtres vivants placés dans son champ d'action.

Voilà de bien réconfortantes perspectives.

Dans *l'Huma*, article de Florimond Bonte, traitant de *La haine devoir national ! : ...* » On ne peut pas faire

la guerre de la Liberté sans la haine de la tyrannie nazie, sans la haine du fascisme sanglant, sans la haine des complices criminels de la barbarie hitlérienne. »

« La haine, la haine farouche de l'ennemi est une source d'énergie, de courage, de bravoure et d'héroïsme ».

« La haine est un devoir national. »

Ne serait-ce point ce même Florimond Bonte qui, le 1^{er} octobre 1939 signait, avec Arthur Ramette, la « lettre au président Herriot » préconisant la paix immédiate avec Hitler et qui se terminait ainsi :

« Chaque Français veut la paix, car il sent qu'une guerre de longue durée serait terrible pour notre pays et compromettrait à la fois son avenir et ses libertés démocratiques. Il faut empêcher qu'on puisse rejeter a priori des propositions de paix et nous conduire par cela même à l'aventure et aux pires catastrophes. Voilà pourquoi nous avons conscience de servir les intérêts de notre pays en demandant que les propositions de paix qui vont être faites à la France soient examinées avec la volonté d'établir au plus vite la paix juste, loyale et durable, que, du fond du cœur, souhaitent tous nos concitoyens. »

Cette lettre fut adressée au Président de la Chambre par les députés communistes après l'écrasement de la Pologne. Les journaux de l'époque y firent maintes allusions, mais la censure en interdit la reproduction, qui aurait pu troubler les consciences françaises.

Montmorin m'a fait passer un petit mot de Fresnes : « Avant-hier j'ai aperçu Henri Béraud, ses chaînes aux pieds (régime des condamnés à mort), ses longs cheveux blancs et sa longue pipe... »

Il me signale à Fresnes la présence de Tino Rossi, Benoist-Méchin, Achard, Lehideux, le doyen Ripert...

Pierre Hervé reconnaît que la condamnation de Béraud est exagérée.

— Faites un papier dans *Action* ! lui dit Jeanson.

— *Je le ferai après l'exécution.*

Un avocat connu dans la Résistance me déclare :
« La presse fait une ignoble pression sur les jurés de la Cour de Justice : Elle accable l'inculpé, avant l'audience, en répandant les pires calomnies et menace le jury s'il montre quelque indulgence, insinuant par exemple :

— Si vous n'avez condamné Albertini qu'à cinq ans, c'est parce que vous aviez peur pour votre peau au cas où von Rundstedt serait parvenu à Paris.

— Ah ! vous croyez que nous avons peur ? s'écrient les jurés furieux : Eh bien ! A mort le suivant ! »

Ce jury exceptionnel n'était admissible qu'en période révolutionnaire. Or, nous ne sommes nullement en Révolution et chacun sait au Palais que la plupart de ces jugements incohérents devront être révisés.

13 janvier. — Par suite du manque de papier, les journaux ne paraîtront plus que sur petit format. « Prépare-t-on le retour de la presse pourrie ? » demande *l'Aurore* qui explique que la réduction du prix de vente et la suppression de la publicité rendront déficitaire l'exploitation des feuilles alors que la presse de la Libération vivait de ses ressources normales, sans avoir besoin de subventions occultes.

Dîner chez les Hellmann. Dans l'escalier, je rencontre un colonel : « Tu ne me reconnais pas ? M... — Ah ! parfaitement. » Il présente une jeune femme (qui est peintre à ses heures) à notre hôtesse, puis son chauffeur qui dînera à l'office. On se met à table sous l'œil de Sophie Croizette et d'autres modèles, agréablement rembourrés, de Carolus Duran. Convives : Oberlé, les Devaux, Serge, le colonel, mademoiselle B... Serge jongle avec de merveilleuses assiettes de la Compagnie des Indes qui sont la gloire de la maîtresse de maison. Andrée Hell-

mann n'ose pas protester, mais me souffle, affreusement angoissée :

— Ces choses-là, c'est très amusant chez les autres!

Au milieu du dîner, la jeune femme-peintre, répondant sans doute à la remarque d'un voisin, s'écrie : « Jugez vous-mêmes! » Elle tire une fermeture-éclair et ses deux seins fermes et ronds apparaissent... « Quelle maison! » s'exclame Oberlé.

Jacques Perret répond à une enquête du *Figaro* :

« Sommes-nous en période révolutionnaire? »

« ... Je constate que bien des bavards archaïques et brandisseurs d'emblèmes désuets, nous fabriquent en ces lendemains de délivrance, une atmosphère emphatique et démodée de passion jacobine absolument irrespirable qui s'élabore et s'épaissit au-dessus du plus monstrueux des trusts qu'est celui de l'opinion. La pureté et la vérité passent en monopole et la liberté aussi en crèvera. »

La peine de Béraud est commuée en prison perpétuelle.

La Résistance au pouvoir.

On peut avoir très bien fait sauter les trains et ne pas savoir du tout les faire arriver.

16 janvier. — La neige. Trente francs d'amende pour n'avoir pas balayé devant la librairie. Tous les boutiquiers de la place de la Sorbonne s'affairent sur les trottoirs. Je descends comme les autres et déblaye devant la maison, aidé par M. Chang, le restaurateur chinois et le fils du libraire Nizet. Comme je les emmène prendre un verre au « Gavarni », nous croisons Jean Marin, en grande tenue, que j'invite aussi. Je lui demande si ce sont les Anglais, comme on le dit, qui ont fait gracier Béraud.

— Mais non, c'est de Gaulle tout seul, me dit-il.

Nous causons et Marin me rappelle comment, vers 1936, avec Caldaguès, Desnos, Vaucaire et quelques autres, nous avons constitué une garde d'honneur à Léon Blum, assailli un soir à la Brasserie « Lipp » par des camelots du Roi déchaînés. Que ces temps sont lointains!

En raison du petit format imposé aux journaux, plaisante le *Canard*, notre confrère *Le Monde* fait savoir qu'il s'intitule désormais : *Le Demi-Monde*. De son côté *Le Figaro* serait obligé de se séparer de l'un des frères Tharaud.

Joli mouvement de menton.

André Guérin, ex-rédacteur en chef de l'*Œuvre*, de Déat, et officier de réserve, s'était engagé, à la Libération de Paris. Il est chef de gare en Normandie.

Le Libertaire reparaît, mais sur abonnement seulement.

A la Radio, Oberlé attaque Schall qui vient de publier un remarquable album : *Sous la botte nazie*. Schall était le seul photographe autorisé par les Allemands pendant l'occupation; il exécuta pour les Fritz un album sur la *Belle France*.

Lefèbvre me raconte qu'il a souvent rencontré dans l'atelier des frères Schall, avant la guerre, Otto Abetz, client de la maison. Un jour devant une photo de jeunes Allemands défilant la pelle sur l'épaule, Lefèbvre dit à Abetz : « Un de ces jours vous remplacerez les pelles par des fusils?

— Vous êtes fou, monsieur! » répliqua Abetz, écarlate.

Abetz ayant appris que Schall était prisonnier, le fit libérer, ramener à Paris et lui accorda l'exclusivité photographique, pendant toute l'occupation.

Aussi l'éditeur se paye-t-il notre figure lorsqu'il

annonce froidement : « Cet ouvrage a été conçu sous l'occupation nazie. Pendant quatre années de honte, ses auteurs n'ont cessé de le préparer et ce travail fut leur réconfort. Dans l'espoir de le publier au grand jour ils voulaient en faire *un témoignage de l'esprit de refus* qui n'a cessé de régner sur Paris et la France. Grâce à *des subterfuges divers*, les documents photographiques ont été *pris à l'insu de l'ennemi, bien souvent au péril de la liberté, sinon de la vie des opérateurs...* »

Beaufumé, as des pochoiristes parisiens, apporte chez Christian Bérard le tirage des planches que « Bébé » a faites pour ma « Bonne Vie ».

« Ces dessins sont merveilleux ! s'écrie Bérard. Quel beau livre cela va faire ! »

Le plus drôle, c'est que c'est vrai !

Qui l'eût cru ? Ce sixième hiver de guerre dans la capitale libérée, est le plus dur de tous pour les Parisiens : ni charbon, ni bois, avec un froid exceptionnel et des tourmentes de neige. Pour prendre notre mal en patience, nous pensons aux malheureux gars qui se battent dans les Vosges avec un mètre de neige. Je me rémémore l'hiver 1915-1916 dans le secteur de Souchez : les tranchées avec de l'eau glacée à mi-jambe. Mais comme dit Villebœuf : « C'était le bon temps », parce que nous avions **vingt ans**.

A propos du procès de Maurras, qui va s'ouvrir à Lyon, le *Canard* publie quelques coupures de ses articles :

« *De Gaulle est un traître qui commande à l'écume du monde.* »

(10 janvier 1941.)

« *Il faut fournir à l'Allemagne les travailleurs dont elle a besoin.* »

(15 octobre 1942.)

« *Je ne suis pas sûr qu'une application plus fréquente de la peine de mort, si souvent méritée, n'apporterait pas un premier allègement au problème.* »

(21 mars 1943.)

Telles étaient les pensées du chef du nationalisme intégral, éminence grise du Maréchal.

La Loterie.

Une infâme délatrice, Suzanne Goguel, qui livrait à l'ennemi les gens qu'elle avait détroussés n'est condamnée qu'à *dix ans de prison*.

Le complexe d'Israël.

Il vient me saisir au saut du lit, la mine décomposée. C'est la lecture de *Mon Journal*, paru hier, qui l'a mis dans cet état :

— Le mal que tu m'as fait est épouvantable ! gémit-il.

— Quel mal t'ai-je fait ? dis-je, stupéfait en passant mon caleçon.

— Tu as révélé que j'étais Juif !

— Comment ! mais ce n'est un secret pour personne !

— Mais si ! Depuis cinq ans, j'avais réussi à le faire oublier !

— Mon cher, permets-moi de te dire que tu raisonnes exactement comme si les Fritz étaient encore là !

— Comprends-moi donc ! C'est pour la clientèle ! J'ai affirmé à tout le monde que je ne l'étais pas ! Je vais passer pour un affreux menteur !

— Tu passeras simplement pour avoir roulé les boches. C'est très bien vu, je t'assure !

Comme ses lamentations se prolongent, je finis par lui déclarer :

— Mon cher, j'ai de nombreux amis Israélites et tous sont très fiers de l'être. Je ne pouvais pas supposer un seul instant que tu aies renié tes origines...

Jacques Roberti m'avait raconté à l'époque comment Brasillach quitta *Je suis Partout* : Convaincu que les Allemands étaient perdus, il avait réuni la rédaction et proposé de transformer l'hebdomadaire politique en une publication strictement littéraire. Se disaient d'accord : Rebattet et Georges Blond. Mais Lesca, le commanditaire, s'opposa à la transformation, déclarant qu'il soutiendrait Hitler jusqu'au bout. Brasillach donna sa démission, suivi de Blond. Rebattet resta.

Le piéton enchaîné.

17 janvier. — Visite à Léon Paul Fargue. Hémiplégique, effondré physiquement, Fargue a conservé intacts, son esprit, sa langue de poète et son prodigieux vocabulaire. Il souffre continuellement, mais soutenu par une compagne admirable, il tient.

Ce noctambule impénitent qui chaque nuit serrait la main de cent amis et humait avec délices les odeurs de cinq ou six boîtes de nuit, de la brasserie « Lipp » aux cabarets de nuits montmartrois, ce piéton de Paris qui jouissait, comme pas un, des promenades à travers les merveilles de sa ville, le voilà cloué au lit, prisonnier, reclus, coupé du monde parisien. Ce demi-mort, me supplie de l'informer, demande des nouvelles des vivants, s'enquiert avidement des nouveaux bistrots à la mode : « Va-t-on encore chez « Magdelaine » et à la « Grenouille ? »

Lu *Le camp de la Mort lente*, de Jean-Jacques Bernard. Minutieuse et émouvante analyse du camp de représailles de Royaldieu, près Compiègne, où les Allemands faisaient mourir de faim l'élite des juifs parisiens : Exposé atroce de la déchéance préméditée et progressive d'êtres humains.

Sur le problème juif, Bernard prend une position assez particulière. Il s'estime parfaitement assimilé comme

Français, refuse donc le titre de juif et se sépare, avec un dédain non dissimulé, de certains juifs étrangers, qui se réclament de la « Nation juive ».

18 janvier. — Grands succès russes : Prise de Varsovie, de Cracovie et de la ville sainte de Czestochowa.

Quinze mille collaborateurs auraient émigré en Allemagne à l'époque de la Libération.

Les obstinés.

Rencontré madame G..., maréchaliste endurcie :

— Eh bien, elle est jolie votre Libération ! me dit-elle aigrement, on crève de froid, on crève de faim ! Mes compliments !

— Vous suivez toujours votre Maréchal, chère madame ?

— Parfaitement, monsieur ! J'avais son portrait dans ma chambre à coucher. Maintenant je l'ai accroché à la plus belle place de mon salon, pour que nul n'en ignore.

Fait divers.

19 janvier. — Lille : 1 200 habitants de Denain ont envahi le carreau des mines d'Anzin et se sont emparés de 150 tonnes de charbon. 350 ménagères de la même localité ont tenté de défoncer les portes d'une raffinerie de sucre. (*Figaro.*)

A... vient protester au *Crapouillot* à propos d'un écho de *Mon Journal* et exige que j'insère dans chaque exemplaire un papillon indiquant qu'il n'a jamais collaboré au « Cri du Peuple ».

Je lui propose la rédaction suivante : « M. A... rédacteur à la *Révolution Nationale*, de Lucien Combelle (quinze ans de travaux forcés), rédacteur à *l'Appel*,

de Costantini, actuellement à Sigmaringen, rédacteur au *Petit Parisien*, qui vient de reparaître à Berlin sous la même direction qu'à Paris, me prie d'indiquer qu'il n'a jamais collaboré au *Cri du Peuple*. »

A... n'a pas insisté.

Dîner chez Bernard Zimmer avec Jeanson.

Quand un producteur de cinéma sort des griffes de Zimmer et de Jeanson, il est dans l'état d'un soldat qui vient d'être passé par les baguettes.

Zimmer rappelle les mots de Decaille à propos de la comédienne Colonna Romano qui succéda à Lanthelme dans les faveurs du milliardaire Edwards, fondateur du *Matin* : Le chansonnier appelait Romano « Gruge-la-morte » et Edwards « Le Veuf à la mode ».

Je raconte une curieuse coïncidence au sujet de la belle Lanthelme, morte noyée -- assez mystérieusement -- dans le Rhin. Trois mois *avant* sa fin tragique, j'expliquais, dans un écho de la *Vie Parisienne*, comment un portrait de Lanthelme, par Grün, avait été refusé au « Salon des Artistes français » par le jury, puis finalement admis sur la pression de hautes personnalités. Et j'avais intitulé cet écho : *La repêchée...*

Jeanson rencontra un jour Mauriac et Béraud en train de discuter à une terrasse. Mauriac parti, Béraud se déboutonne : — Nous nous sommes mis d'accord pour ne pas opposer nos candidatures à l'Académie : c'est lui qui se présente le premier... Et comme il a un cancer à la gorge, je n'attendrai pas longtemps... »

Histoire bouleversante à entendre, alors que Mauriac vient de sauver Béraud du poteau.

20 janvier. — Procès de Robert Brasillach, rédacteur en chef de Je suis partout.

« Il y a parfois dans le destin d'une famille d'étranges correspondances. » Ainsi débute M^e Isorni : « En jan-

vier 1915, Mme Brasillach apprenait la mort, au champ d'honneur, de son mari, officier. Trente ans plus tard, la justice demande la tête de son fils... Faudra-t-il, ah! faudra-t-il que ce soit, qu'une femme innocente, songeant au héros qu'elle pleure encore et au fils condamné puisse dire : « La Patrie m'a tout arraché! »

Brasillach est un espoir des lettres françaises : Valéry, Mauriac et Claudel en témoignent. Et le président Bouchardon, ex-pourfendeur de traîtres pendant l'autre guerre, ne donnait-il pas le 22 juin 1942 une interview à *Je suis Partout*, où il déclarait que les campagnes de cet hebdomadaire correspondaient à sa pensée? L'ex-accusateur public manifestait « le même mépris que J. S. P. pour le Cartel des gauches et pour les Juifs ». « *Je les connais*, glissait-il à l'oreille de l'enquêteur : *Je les ai eus pour clients.* »

Evoquant « le mal de la trahison », le défenseur expose la confusion où se trouvent présentement tous les peuples d'Europe. N'y a-t-il pas deux gouvernements polonais dont chacun traite l'autre de traître? N'y a-t-il pas deux partis en Grèce? Des Roumains ont tenu leur roi pour traître du jour où il devint l'allié des Allemands et d'autres le considèrent comme traître du jour où il traita avec les Russes. Il en est de même du maréchal finlandais Mannerheim qui a été l'allié des Allemands et collabore aujourd'hui avec le Kremlin...

Et si demain, en face d'un maquis d'irréductibles S.S., des Allemands se groupent pour traiter, nous Français, ne dirons-nous pas : « Voilà des Allemands raisonnables qui cherchent à sauver ce qu'ils peuvent sauver de leur patrie envahie et menacée de démembrement? »

On a reproché à Brasillach d'avoir écrit : « Nous sommes quelques Français à avoir couché avec l'Allemagne et le souvenir nous en restera doux » mais ce n'est que la paraphrase d'un mot fameux de Renan : « L'Allemagne avait été ma maîtresse. »

Brasillach, continue le défenseur, est poursuivi pour ses campagnes antialliées, mais quel exemple nous donne l'Angleterre qui, en pleine guerre, met en liberté sir Oswald Mosley, chef des fascistes anglais. Voilà une vraie démocratie!

A l'époque où Brasillach écrivait, les esprits étaient troubles et l'avocat cite la profession de foi « d'un des guides spirituels de la Résistance » :

« Les ex-dirigeants du parti communiste français qui essaient de créer de l'agitation dans certaines régions du pays, particulièrement sensibles, doivent être traités avec une rigueur implacable. Ce sont les traîtres les plus abjects que l'on ait encore vus. »

« La France étourdie ne sait pas la partition infernale que ces agents doubles jouaient depuis des années chez elle. Le jour où toute la vérité se saura, que de mystères s'éclairciront! »

« C'est pourquoi, contre ces assassins de la patrie et de la classe ouvrière française, aucun châtiment ne sera assez dur. »

Et soudain l'avocat s'attaque directement à l'accusateur public : « Votre institution — ce ministère Public — sonne aujourd'hui les fanfares de la Résistance. C'est bien!... Mais vous avez été, pendant quatre ans, le Parquet de la Collaboration. Vous êtes, que vous le vouliez ou non, solidaire de ce ministère Public un et indivisible qui, pendant quatre ans, a poursuivi et fait condamner les réfractaires, qui a poursuivi et fait condamner les communistes. »

« Et quand je songe que bien souvent les Allemands choisissaient leurs otages parmi ceux que votre Ministère Public avait fait condamner, je ne vous reconnais plus le droit d'invoquer les victimes, ni de prendre leur défense! »

Après avoir indiqué que Brasillach, lorsqu'il abandonna *Je suis Partout*, refusa le doublement de ses

appointements que lui proposait Lesca, le défenseur lance un dernier trait au Commissaire de la République :

« Vous devriez vous appeler « Monsieur le Commissaire du Gouvernement *Provisoire*... Mais la mort elle, sera-t-elle *provisoire*?... Monsieur le Commissaire du Gouvernement, *on ne demande pas l'éternel au nom du provisoire.* »

Les jurés ne se sont pas laissé impressionner par le fait que ce sont souvent les mêmes magistrats qui condamnaient hier les patriotes et poursuivent aujourd'hui les « collaborateurs ». N'oubliant pas les abjects mouchardages de *Je suis Partout* dont Brasillach, rédacteur en chef était responsable, ils l'ont condamné à mort, comme il condamnerait certainement, si licence leur était donnée, les magistrats qui, après avoir juré fidélité au Maréchal Pétain, jugent aujourd'hui sous le signe du général de Gaulle.

Dîner chez Roland et Denise Tual.

Denise nous narre une anecdote fort pittoresque : M. et Mme de Zogheb sont un ménage d'originaux millionnaires qui se lèvent à quatre heures du soir et soutiennent toutes les avant-gardes. Gaullistes enragés. Un fils prisonnier en Allemagne.

Le jour de la Libération, monsieur et madame se promenaient dans le parc de leur château de Montfort l'Amaury, lorsque se jeta à leurs pieds un jeune soldat allemand, affolé, qui les supplia de le cacher, car il s'attendait à être massacré. Mme de Zogheb pensa à son fils prisonnier qui pourrait se trouver dans la même situation, en Allemagne. On accueillit donc le jeune fridolin, on le vêtit en civil, on le cacha dans les combles du château... Et on le garda quatre mois. Il était d'ailleurs charmant ce petit teuton, musicien, fort bien élevé, et tout.

Mais voilà qu'un beau jour le pot aux roses est décou-

vert, le petit boche démasqué et ses bienfaiteurs jetés en prison, songeant un peu tard que leur bon cœur, sinon leur amour des situations rares, les a mis dans un fort mauvais cas!

Les journaux protestent énergiquement contre la condamnation des officiers F. F. I. de Maubeuge condamnés à plusieurs années de réclusion pour l'exécution de deux traîtres, alors qu'Albertini, secrétaire général du R. N. P. n'a écopé que de cinq ans de prison.

Le plus éloquent des protestataires est Pascal Copeau, une des têtes de la Résistance qui écrit justement dans *Action* : « Pendant quatre affreuses années, les meilleurs des Français ont appris à tuer, à assassiner, à saboter, à faire dérailler des trains, quelquefois à piller et toujours à se soustraire à l'application de ce qu'on leur disait être le droit... Va-t-on bientôt oser imaginer où nous en serions si ces hors la loi n'avaient pas existé, si des fils de famille n'étaient pas devenus des tueurs?... Car qui donc leur a appris à tuer à ces petits Français, qui leur a donné l'ordre d'assassiner? Qui donc? Si ce n'est vous, mon Général? Si ce n'est vous M. Maurice Schumann, *Passionaria* du micro? Si ce n'est vous Georges Bidault, président du Conseil National de la Résistance? »

Et il ajoute : « Le porte-parole de la « France combattante » ne nous a pas demandé si Philippe Henriot a pu présenter sa défense? »

21 janvier. — A l'occasion de la campagne entreprise pour porter la dépouille de Bergson au Panthéon, les Tharaud publient dans le *Figaro* le curieux testament du célèbre philosophe israélite, daté du 8 février 1937, quatre années avant sa mort : « Mes réflexions m'ont amené de plus en plus près du catholicisme, où je vois l'achèvement complet du judaïsme. Je me serais converti si je n'avais vu se préparer depuis des années (en grande

partie hélas ! par la faute d'un certain nombre de Juifs entièrement dépourvus de sens moral) la formidable vague d'antisémitisme qui va déferler sur le monde. J'ai voulu rester parmi ceux qui seront demain les persécutés. Mais j'espère qu'un prêtre catholique voudra bien, si le cardinal archevêque de Paris l'y autorise, venir dire des prières à mes obsèques... »

Pendant l'occupation, Jeanson reproche à un rédacteur de *L'Œuvre*, antifasciste notoire, d'avoir rédigé un filet antisémiste : « Que veux-tu, ce jour-là, répond le journaliste, j'étais de service. »

22 janvier. — A sept heures du matin nous sommes réveillés par le bruit des équipes qui balaient la neige sur la place. Sur les trottoirs, masses profondes de sergents de ville et nuée de « poulets ».

C'est une cérémonie officielle à la Sorbonne. De Gaulle arrive en voiture fermée, mais ressort à pied, escorté par les professeurs en robe, et nous l'apercevons de loin dépassant tout le cortège de sa haute taille. La foule des étudiants l'acclament follement. Le Général avance, faisant un grand geste des deux bras, comme pour dire : « Eh bien, oui, me voilà ! Regardez-moi ! que puis-je faire de plus pour vous ? »

Soudain la foule rompt les barrages : « Un discours ! Un discours ! » crient les étudiants. On peut croire un instant que le géant va être étouffé. Mais très calme, il monte dans sa voiture qui en démarrant manque d'écrabouiller un général de flics à képi argenté et gants blancs.

— Vive de Gaulle ! Vive de Gaulle !

Lu un livre exquis de Champfleury, l'inventeur du « réalisme » : *Souvenirs de Jeunesse*. Je découpe dans son « journal » ces curieux traits :

« Allé voir juger aux Assises l'assassin Lemaire. Étant entré dans une maison pour tuer deux vieillards (c'était

sa première affaire) j'ai connu une émotion, dit-il, en se retournant dans l'antichambre vers son complice :

— Je voudrais un verre d'eau.

— Je n'en ai pas, répond l'autre, veux-tu un œuf dur? »

Lemaire mange l'œuf dur et assassine les deux vieillards.

C'est étrange.

A cette affaire se rattachent d'autres détails sinistres. « Les deux assassins s'étant introduits dans un presbytère, tuent le curé et sa servante qui allaient se mettre à table. Puis ils trouvent piquant de manger le repas préparé en face des gens assassinés, qu'ils avaient mis à table, leur mettant un verre en main, ils trinquaient avec eux. »

Au vrai, ces assassins sans complications semblent encore assez bons enfants à côté des tortionnaires nazis.

23 janvier. — S... me téléphone : « Je commence à être embêté d'avoir marché à fond avec la Résistance. Ces gens-là font tellement de bêtises que je me vois très bien un de ces jours promené par les rues, avec une Croix de Lorraine gravée sur le crâne ».

Il ajoute : « Ils en arrivent à un complet fascisme, c'est-à-dire à traiter de 5^e colonne tous les gens qui ne sont pas exactement de leur avis. »

Il faut savoir terminer une insurrection...

Discours de Thorez faisant complètement machine arrière, prônant le retour à la légalité, le désarmement des gardes patriotiques, l'effacement des Comités de Libération, alors que Duclos, dans son dernier discours, protestait véhémentement contre toute dissolution des milices armées.

Entre-temps le général de Gaulle a fait le voyage à Moscou.

Tout le monde — et même la radio — raconte l'histoire des Fifis qui, sur une route de Normandie, arrêtent les voitures, confisquent le beurre et le revendent aux voitures suivantes.

Rue Jacob, le chauffeur d'un camion de munitions, pour dégeler son moteur, avait enflammé de l'essence sous le véhicule. Violente explosion et centaines de vitres brisées aux alentours.

En septembre, la Résistance a essayé de coiffer de Gaulle. Aujourd'hui de Gaulle, appuyé sur Londres et Alger, s'efforce de mettre la Résistance au pas.

L'histoire qu'on entend trois fois par jour :

Dans un compartiment est assis un très jeune ecclésiastique, dont la soutane et le col sont bordés d'un filet rouge.

— Pardon, mon père, s'enquiert sa voisine, ne seriez-vous pas évêque?

— Non madame, je suis archevêque.

— Archevêque! Mais Monseigneur, quel âge avez-vous?

— Vingt-trois ans.

— Vingt-trois ans et archevêque! Oh! c'est extraordinaire!

— Mais non, madame : Je suis archevêque *Fifi*...

Mauriac a été menacé de mort si Maurras était condamné.

Lu « Carnet de Retour », par Pierre Bourdan.

Ce n'est pas sans inquiétude que j'ai ouvert ce bouquin. Pierre Bourdan, pour qui j'éprouve une très chaude sympathie, n'était-il pas uniquement une sirène? N'allait-il

pas me décevoir comme certains autres speakers qui ne s'imposent que par leur voix d'or? Mais non, Bourdan n'est pas un ténor devenu aphone devant une rame de papier blanc: c'est un tempérament d'artiste authentique. Son premier livre est d'une fraîcheur exquise, avec un don de conteur et un goût de la nature et des odeurs qui rappellent les plus belles pages de Paul Lintier.

Révélation d'un écrivain original et sensible, qui ira très loin.

24 janvier. — Découpé dans le discours de Thorez :

« Cette politique nationale, nous l'avons poursuivie pendant toute la drôle de guerre, contre ceux qui avaient interdit notre Grand Parti, qui l'avait contraint à mener l'action clandestine pour sauver la France et la République ».

« Hier nous étions les meilleurs pour faire le coup de feu contre l'envahisseur... »

« Sans blâ...â...âgue? », comme disait Grock.

Mauriac continue inlassablement à prêcher la réconciliation : « Ce qu'il y a de meilleur en France ne se console pas de la destruction de la tête pensante — aussi mal qu'elle ait pensé. N'existe-t-il donc aucune autre peine que la mort? Les seules exécutions que l'Histoire ne pardonne pas à la Terreur, ce sont celles des philosophes et des poètes. »

Au procès de Zucarelli, des *Nouveaux Temps*, le défenseur, Me Gruny, eut le mauvais goût de dire au Président :

« Monsieur le Président, vous avez prêté serment au maréchal Pétain, moi aussi; par conséquent, acquittez Zucarelli qui en a fait autant. »

Mais le jury ne suivit pas le raisonnement de l'avocat.

La respectable *Aube* publie l'adhésion de Mme Choisy, auteur de *Un mois chez les filles*, au projet de translation des cendres de Bergson au Panthéon. Ne serait-ce pas la même dame qui, pendant l'occupation, collaborait au torchon d'un certain Clementi, chef d'une bande de voyous à chemises bleues, qui paradaient avec leurs mitraillettes en face du « Soldatenheim » de l'avenue des Champs-Élysées?

Mme Choisy a tort de ne point garder, de Conrart, le silence prudent...

Les « frères » ennemis.

Le *Populaire* remarque avec ironie que le parti communiste soutient la politique financière classique de M. Pleven contre la politique révolutionnaire du socialiste Mendès-France.

Rien ne se perd.

Aux *Bouffes*, Willemetz a encaissé quatorze millions avec les *J3*, de Roger Ferdinand. Mais quand, dans toutes les salles de Paris, la recette d'une soirée fut retenue pour les œuvres F. F. I., Willemetz demanda l'autorisation de donner une représentation supplémentaire, pour se rattraper.

Tous les journaux vitupèrent la trêve de Munich et voudraient nous faire croire qu'en 1938 nous avions plus de chances d'être vainqueurs qu'en 1940? On oublie qu'entre septembre 1938 et mai 1940, *dix-neuf mois* passèrent, pendant lesquels la France a tout de même travaillé et entassé du matériel de guerre. Et qu'en 1938 notre alliée l'Angleterre n'avait même pas le service obligatoire!

Quant à l'U. R. S. S. — au cas où elle aurait marché — elle n'avait aucune frontière commune avec l'Allemagne et son concours devait se borner à une simple aide aérienne.

La Pologne était à cette époque d'accord avec l'Alle-

magne pour le dépècement de la Tchécoslovaquie, qui n'eût pas tenu plus de quelques jours, sinon quelques semaines. Alors?

« Il faut toujours reculer les guerres, me dit S..., mutilé de 1914, pour que ce soient nos fils qui les fassent. »

Il y a progrès.

La machine à décerveler a fait d'immenses progrès : Depuis cinq ans les bombardements de villes par tous les belligérants ont occis les civils — hommes, femmes et **enfants** — **par millions**.

Sait-on combien le bombardement de Paris pendant le siège de 1870-1871, dont nos grands-mères parlaient avec un si grand effroi, avait causé officiellement de victimes?

— *Quatre-vingt-treize morts.*

Chacun son tour.

Les journaux annoncent la fuite accélérée des Berlinoises sous les rafales de neige.

« Au moins nous, déclare un ouvrier, on a fait l'exode en bras de chemise! »

La terreur de Maurras. Pourquoi fit-il trembler tous les politiciens pendant trente ans? Ses articles? Les hommes publics ont l'habitude des injures et des chantages. La vérité, c'est que Maurras fut le premier à se constituer une garde du corps personnelle et à organiser une milice privée composée d'hommes de main.

Les adversaires de l'A. F. avaient peur de recevoir des coups, tout simplement.

René et Isidore.

Au Carrefour des Ondes René Lefèvre, flanqué d'Isidore, son fidèle « faire-valoir », reçoit pèle-mêle comé-

diennes, hommes de plume, permissionnaires, boxeurs, accordéonnistes, colonels fifis, avec une verve jamais en défaut et il collecte millions sur millions pour les combattants, en se jouant et avec le sourire.

Son pensum journalier, c'est de lire la liste des donateurs : les bigophonistes de Conflans-Sainte-Honorine : 5 000, les P. T. T. de la Queue-les-Yvelines : 793, une partie de belote à Dun-le-Paleteau, 369...

Le procès de Maurras à travers la presse.

L'Humanité écrit : « M. Francisque Gay vient apporter un témoignage accablant. »

Le Populaire note au contraire, que M. Gay a dit :

« Le raisonnement de Maurras était basé sur une idée *a priori* et ne constitue pas une dénonciation sur un fait précis. »

L'Aurore, enfin, fait déclarer à M. Gay : « En toute conscience, je dois le dire, je ne crois pas que Maurras ait commis des délations volontaires. »

Entre deux injures au Procureur de la « Femme sans tête » — l'expression est du républicain Marcel Sembat — Maurras, la francisque à la boutonnière, s'est écrié :

« Le Maréchal qui n'a jamais voulu collaborer, *était l'incarnation même de la Résistance*, il était le plus résistant de tous les Français ! »

25 janvier. — C'est dans *Combat* — Oh ! surprise — que j'ai trouvé le chef-d'œuvre du bourrage de crâne de la presse de Libération :

SE SACHANT PERDUS
DES AMÉRICAINS AUX PIEDS GELÉS
RETOURNENT VOLONTAIREMENT EN LIGNE

De toute évidence, le rédacteur n'a jamais eu les pieds gelés...

L'argent n'a pas d'odeur.

26 janvier. — Les fermières de Cancale prennent la mer, paraît-il, dans des barques chargées de beurre et rejoignent les vedettes allemandes des îles anglo-normandes qui leur achètent leurs mottes à prix d'or.

Oberlé raconte que le commandant — aujourd'hui général — Billotte, prisonnier en Allemagne, proposa au petit-fils de Foch de s'évader avec lui.

« Je préfère, répondit celui-ci, étudier mes cours pour l'École de Guerre. »

Dans l'épuration, c'est le journaliste, ce pelé, ce galeux qui sert de bouc émissaire. On oublie que certains n'avaient que leur plume pour nourrir leur famille et n'ont écrit que des chroniques anodines.

Reproche-t-on aux ouvriers de Renault d'avoir fait des tanks pour la Wehrmacht?

Un tank n'était-il pas plus utile aux Fritz qu'un écho du *Petit Parisien*?

Les vaches espagnoles du micro.

A la radio, un certain Quitard interviewe dans la rue les ménagères qui font leur marché, sur la « Question du Jour » :

« Madame? Madame *Comment* »?

« Madame *Comment*! » O Vaugelas!

Au congrès du M. L. N.

« La fusion avec le *Front National*, déclare Petit, pourquoi faire? Pour appliquer le programme du C. N. R., ne nous faisons pas d'illusions! Etant donnée l'influence du

parti communiste sur le *Front National* et d'autre part la position nouvelle de ce parti, il ne faut pas compter sur les nationalisations. »

Les Communistes en effet, sont maintenant en deçà du programme radical sous le Second Empire.

Le défenseur de Maurras a révélé dans sa plaidoirie que Stéphane Lauzanne ne ferait que cinq ans de travaux forcés au lieu de vingt, la Cour ayant dépassé par erreur le tarif maximum...

Le commencement de la fin.

La radio allemande annonce : « Dans cette heure de détresse il ne s'agit plus de se lamenter sur le sort des Allemands qui devront fuir devant l'ennemi ou sur telle ou telle ville submergée par la marée soviétique. C'est l'existence du Reich qui est en jeu. Il faut choisir entre la lutte à outrance ou la mort. »

France-Soir annonce que le donjon de Berchtesgaden est fortifié en toute hâte et doit pouvoir tenir plusieurs années.

Ce ne sont pas les Soviets, mais le maréchal von Paulus que les Russes installeraient à Königsberg.

La plupart des civils savent maintenant, par expérience, ce qu'est un bombardement par avions, une mitrailleuse, une attaque de tanks. Aussi semblent-ils témoigner moins d'admiration béate et respectueuse pour les soldats que pendant la guerre 1914-1918. Il n'y a plus le même mystère du front.

On n'avait jamais vu à Paris de telles chutes de neige, et elles arrivent précisément l'année où pas un foyer n'a de charbon.

Ce qui prouve aujourd'hui qu'un livre a du succès, c'est qu'il ne figure à aucun étalage. Par suite des tirages restreints, les libraires n'exposent en montre que les pannes et vendent les livres recherchés aux meilleurs de leurs clients, en douce, à l'intérieur.

31 janvier. -- *L'Aurore* rappelle un article significatif de Goebbels dans *Das Reich* du 7 janvier 1942 :

« Qui peut croire que si la Pologne s'était inclinée, la guerre n'aurait pas éclaté? L'Allemagne se serait trouvée placée devant une nouvelle guerre. Seule la guerre pouvait permettre de réaliser les buts du parti national-socialiste. »

Combat, dans son leader, reproche vivement à de Gaulle l'abandon des réformes de structure et la reprise de la diplomatie secrète : « Le mutisme de de Gaulle, la carence de ses ministres creusent toujours davantage le fossé qui nous sépare du Gouvernement provisoire. »

Dîner chez les Caldaguès, dans l'île Saint-Louis, avec les Blanchard. Claude, war-correspondent, qui arrive de Bastogne, raconte sur le comportement des Américains en campagne quelques traits piquants que *France-Soir* n'insérerait pas!... Calda, retour de la côte d'Azur en ajoute d'autres : Un de ses voisins demande à un officier américain s'il ne pourrait pas lui procurer des cigarettes. Le lendemain un gros camion s'arrête devant la villa : « Voilà, monsieur », dit l'officier. Et on commence à décharger un camion de *Camel*.

Chassé-croisé.

« Debu-Bridel était à l'extrême droite quand les communistes étaient à l'extrême gauche. Il a fait pour aller vers eux, toute la longueur du chemin, et voilà que quand il les rejoint à l'extrême gauche, ce sont eux qui passent à l'extrême droite. » (*La Bataille*.)

L'énergumène Andrieu rouspète: « Vous êtes rien vache de me faire passer pour un vichyssois. En Septembre 41, je cherchais du boulot à Paris, ayant refusé de comprendre que dans l'Allier, il fallait être « légionnaire », « jeune du Maréchal » ou « agent secret » ! Vous charriez drôlement, vénéré Maître ! »

Échec aux Dames.

Les auteurs des *Éditions de Minuit* refusent le *Prix Fémina* : « Ils y voient le détournement, au profit d'un jury non qualifié, de forces qui n'étaient préoccupées que de combattre l'envahisseur et ses complices. »

Le dernier...

Ne dites pas « Le Front National ».
Dites « Le Frein National ».

FÉVRIER 1945

1^{er} février. — Dîner, rue Croulebarbe, dans l'atelier de Delastouche, avec le maître Quizet. Très coté et « arrivé », ce vieux montmartrois a conservé une charmante simplicité. Il nous raconte comment, jeune homme, passionné de peinture et sans le sou, il faisait une semaine sur deux le métier de garçon de café, ramassant les « pourliches » qui lui permettaient de s'adonner à l'art la semaine suivante. Il habitait avec deux amis sur la Butte, près du château des Brouillards, une cabane de bois, *louée douze francs par an*. C'était le bon temps, la période héroïque du bateau-lavoir de la place Marignan, avec Picasso et Manolo. Picasso, dit-il, n'a jamais eu besoin de se déranger : les marchands de tableaux et les femmes ont toujours défilé chez lui. Quant à Derain et de Segonzac, l'un fils d'un gros crémier de Chatou, l'autre de grande famille bourgeoise, ils faisaient figure d'amateurs et de millionnaires, car ils recevaient à l'époque une pension de 500 francs par mois.

Il y a des traditions dans l'atelier de Delastouche : Après le café, la charmante Hugnette nous tire le portrait en groupe, puis nous signons tous et enluminons le fameux *Livre de bord*.

2 février. — Visite de M. Alexandre qui échange des tableaux contre du bois de chauffage. C'est un personnage haut en couleurs et pittoresque que ce marchand de bois qui se constitue une galerie de peinture à la faveur de la froidure. Mais il faut discuter le coup. « Donnez-

moi donc l'adresse de Marie Laurencin, me dit-il, il me faut un Marie Laurencin. »

Paris Far-West. Attaques à main armée sur divers points de Paris. Un agent tué. Il paraît que ce sont des déserteurs américains qui, la mitraillette au poing, jouent au naturel les « Nuits de Chicago »...

A propos d' « Aurélien », roman à clef, d'Aragon.

Aragon a campé dans *Aurélien* un personnage épisodique nommé Fuchs, ancien combattant et directeur d'un ex-journal de tranchée, *La Cagna*, qui a survécu à la paix; cette *Cagna* a beaucoup d'abonnés aux colonies; son directeur, « bohème cossu » est un habitué des restaurants de la Villette et réunit une fois par mois ses collaborateurs en un banquet très bruyant...

Comme il se trouve que *Le Crapouillot* est le seul journal du front qui ait continué à paraître après la guerre, qu'il eut une grosse diffusion aux colonies et que les dîners du *Crapouillot* furent très courus, il n'y a aucun doute que *Cagna* et *Crapouillot* ne font qu'un.

Or, dans le roman, le *Fuchs*, patron de la *Cagna-Crapouillot*, se trouve être un gredin, maître-chanteur et escroc : Page 408, Aragon écrit : « ... Et puis le genre ancien combattant de *La Cagna* le débectait, mais alors! Ce maquignon de *Fuchs*, que lui avait-on dit à la N. R. F., *Fuchs* avait tiré des chèques sans provision, imité des signatures... c'était Gallimard qui l'avait tiré de là parce que les escrocs l'amusaient toujours, paraît-il... »

L'enfant de chœur de la Jésuitière communiste use d'un procédé, dont le moins qu'on puisse dire, est qu'il est passablement canaille. Pour dégager sa petite responsabilité, l'éditeur annonce dès l'abord que les personnages du roman sont « purement imaginaires »; puis l'écrivain crayonne une silhouette que les lecteurs avertis

reconnaîtront et de cet individu aisément identifiable, il fait une fripouille, coupable de faux...

Supposez maintenant que le directeur du *Crapouillot* rouspète. « Comment! s'écriera le fils du policier Andrieux, en jouant la stupéfaction, je mets en scène un journaliste véreux, un publiciste marron et voilà que vous vous reconnaissez dans cette crapule? » Et le brave Gallimard appuiera : « Mais, mon bon ami, jamais Aragon n'a eu l'idée de vous portraicturer! En vérité, vous avez des visions! Comment, vous, l'honneur de la presse parisienne..., etc. »

Faire un procès au tribunal correctionnel, en diffamation, comme me le conseillent des amis? Demander un petit million à Gallimard devant le Tribunal de Commerce pour « atteinte au crédit d'un patenté » puisqu'il a laissé imprimer son propre nom d'éditeur à propos d'une diffamation à l'encontre d'un de ses confrères?

... J'ai trouvé mieux et qui mettra les rieurs de mon côté : La vengeance est un mets divin qui se mange froid, comme le veau.

D'Amérique, où il est réfugié, le grand écrivain Thomas Mann lance un appel au peuple allemand qui doit savoir les horreurs qu'a infligées à l'humanité une Allemagne poussée à la bestialité par un maître ignoble :

« Je parle des camps d'Auschwitz et de Birkenau où, du 15 avril 1942 au 15 avril 1944, furent assassinés 1 715 000 juifs. D'où vient ce chiffre? Mais nos gens ont tenu des registres. Ils ont même consacré un registre aux engrais artificiels récupérés dans cette entreprise, *car les restes des incinérés ont été moulus, pulvérisés, emballés et envoyés en Allemagne pour fertiliser le sol allemand*, le sol sacré allemand, que l'honneur allemand croit encore être obligé de défendre, de défendre contre la profanation de l'ennemi. »

Les hitlériens ont tenu à réaliser ce qu'avait follement

imaginé pendant l'autre guerre, la propagande alliée avec les trains de cadavres et la fameuse usine à noir animal.

Et pourquoi pas? se dirent-ils.

Jean Marin a préféré faire paraître son journal, *Les Dernières Nouvelles*, sur grand format, en réduisant de moitié le tirage autorisé. Les confrères fulminent.

D... déclare : « de Gaulle avait le choix entre la révolution et la réconciliation. Il a choisi la réconciliation. Il se sépare donc de la résistance et va faire passer sous son autorité la masse des maréchalistes repentis. »

Il semble que beaucoup de journaux « libres » se précipitent au-devant des consignes de Dame Censure.

2 février. — *Combat* déclare justement qu'on nous parle trop du marché noir, que la publicité faite autour des restaurants fermés n'apporte pas un gramme de plus au ravitaillement, et dénonce la grande hypocrisie du jour : « A qui fera-t-on croire que nos ministres, nos représentants à l'assemblée consultative, nos hauts fonctionnaires, nos magistrats, les membres du contrôle économique eux-mêmes, ne s'alimentent qu'avec la ration officielle et lorsqu'ils vont au restaurant, respectent la réglementation? ».

Il sait tout, il voit tout, nul ne s'en doute.

Avalanche de publications et de livres sur la Libération de Paris. Je lis l'un d'eux, écrit dans un style super-héroïque : Alors que, pendant l'insurrection, le Parisien moyen se trouvait confiné dans son quartier, l'auteur de la brochure est partout à la fois, à Notre-Dame, à la Sorbonne, au café de Flore, à *Paris-Soir*, il court du siège de la Préfecture à la mairie du XVIII^e, du boulevard des Batignolles aux Champs-Élysées, il est à l'attaque du

Grand-Palais, à l'Hôtel de Ville, au central téléphonique, au square du Temple... En vérité, quel magnifique don d'ubiquité !

Dîner à la maison : les Devaux, Gabriel Delattre, les Bourdan, Oberlé.

Delattre, très en verve, explique comment il fit acquitter à Saint-Omer un jeune marié qui, au cours de sa nuit de noce, avait tué net son épouse d'un grand coup de pot-de-chambre.

Il nous détaille aussi l'histoire d'une riche fermière qui avait trucidé son mari ivre-mort : le cadavre retrouvé et aussi l'instrument du crime, la meurtrière prit le brigadier de gendarmerie à part et lui déclara, prête à un petit sacrifice : « *Entre nous, y aurait-y pas moyen d'arranger ça ?* »

Et le maître conclut, résumant ses expériences : l'erreur dans les crimes passionnels, c'est de blesser ; souvenez-vous tous de ce que je vous dis ce soir : *Il faut toujours tuer sa victime.*

3 février. — Nana Devaux raconte que sa manucure ayant engagé une employée de dix-sept ans, tout à fait inexpérimentée, une cliente lui dit en confidence :

« Je ne veux pas confier mes mains à cette petite ; ça ne me dit rien de servir de *cow-boy*... »

Quand les bourgeois timorés me disaient, pendant l'occupation : « Si les Allemands évacuaient Paris, la révolution éclaterait le lendemain ! », je leur répondais : « Mais non ! il y aura la joie de la Libération ; le nouveau gouvernement organisera de grandes fêtes ; on dansera aux carrefours, comme au 14 juillet et les vivres arrivant en abondance, il n'y aura aucun mouvement populaire. »

Il y a eu la Libération, il y a eu des fêtes spectaculaires... et le ravitaillement s'est encore amenuisé. Mais la révolution n'a tout de même pas éclaté.

Arvède Barine remarquait qu'au ^{xvii}^e siècle, aux yeux des Grands, un paysan était à peine un homme : « Nous serions mal venus à nous en indigner. Nous admettons tous bien que les races supérieures, ou soi-disant telles, ont le droit d'exploiter les races tenues pour inférieures et de les détruire au besoin. Nos pères se traitaient d'une classe à l'autre comme l'on se traite de nos jours d'une race à l'autre. C'est exactement le même sentiment. »

Les nazis ont poussé ce sentiment à l'extrême : La race des seigneurs traita les autres races comme les hautes classes traitaient les paysans au ^{xvii}^e siècle ou comme les états européens traitèrent les peuples coloniaux tout le long du ^{xix}^e siècle.

Les soldats kakis de 1945 ont notre mentalité de pantalons rouges d'août 1914. Nous, nous avons gardé le pessimisme désespéré, issu des boucheries périodiques et décevantes de 1915-1916-1917. Si cette guerre se figeait et durait, les jeunes en arriveraient à penser comme nous. Mais la fin est en vue...

Pendant l'occupation, les radios anglaise et américaine nous annonçaient périodiquement la constitution d'énormes dépôts de vivres qui seraient déversés sur les pays occupés, sitôt la libération.

Ce n'était que *paroles en l'air*.

Plus ça change...

5 février. — « Le Contrôle Militaire des Informations » (ministère de la Guerre) porte à la connaissance des libraires :

« *une première liste d'ouvrages d'esprit collaborationniste et tombant sous le coup des consignes militaires, qu'ils sont instamment priés de retirer de la vente et de retourner aux éditeurs.* »

Cette nouvelle liste Otto — dans l'autre sens — comprend 93 titres parmi lesquels : *Les Discours d'Hitler*, *L'Ecole des Cadarres*, *Bagatelles pour un massacre* et *Les beaux draps* de Céline, *Les Décombres*, l'extraordinaire pamphlet de Rebattet, *A la solde de Moscou* et *L'Intelligence Service*, de J.-M. Rouchaud, *Les communistes et Dieu*, d'Alain Janvier, *Les Carnets Secrets*, de Jean Zay, *Les maquereaux légitimes*, de Puységur (liste des nobles ayant convolé avec des milliardaires américaines ou des juives), *Quand le temps travaillait pour nous*, carnet de campagne 1939-1940, de Paul Mousset, etc...

La plus saugrenue, sans nul doute, c'est l'interdiction des discours d'Hitler!

Signe des temps.

L'album de *Vogue*, magazine mondain, publie un poème d'Éluard et une photo de Marcel Cachin.

A propos des minables de la collaboration :

« Ainsi on peut entendre un magistrat qui, pendant toute l'occupation, au nom de notre seul chef le Maréchal, condamnait communistes et réfractaires, juger aujourd'hui avec une sévérité sans nuances, tous ceux qui n'ont pas suivi le Général. »

(Francine Bonitzer, *L'Aurore*.)

Un appareil automatique distributeur d'années de prison serait moins écoeurant.

Panier de Crabes.

Noté dans les mémoires de Guillaume II parus en France en 1922 :

« En février 1900, alors que la guerre des Boërs se poursuivait ... je reçus de la Wilhelmstrasse, via Heli-goland, un télégramme m'annonçant que la Russie et la

France proposaient à l'Allemagne de tomber sur l'Angleterre pendant qu'elle était engagée ailleurs, afin de paralyser son trafic naval » (p. 75).

« Au printemps 1901, alors que je me trouvais à Hambourg, le comte de Metternich... m'apporta une note de Berlin me disant que M. Chamberlain avait demandé si l'Allemagne ne serait pas disposée à conclure une alliance avec l'Angleterre. « Contre qui? » ai-je aussitôt demandé... La réponse de Londres arriva. Il s'agissait, disait-elle, de la Russie, car ce pays était devenu menaçant et pour Stamboul et pour les Indes » (p. 91).

« L'année 1912, dans sa première moitié (29 janvier), amena à Berlin sir Ernest Cassel, porteur d'une « note verbale » dans laquelle l'Angleterre offrait sa neutralité en cas de guerre (avec la France) non provoquée de la part de l'Allemagne, en échange d'une limitation des armements navals allemands » (p. 127).

6 février. — Le collégien de Condorcet qui avait livré en Sologne trente de ses camarades à la Gestapo, contre 30 deniers, a été fusillé à Orléans. Dans le peloton d'exécution se trouvaient deux des jeunes patriotes qui avaient échappé au massacre¹.

Minute, papillon!

Accusé d'avoir salué à l'hitlérienne en entrant un soir en scène, Georgius, l'ex- « amuseur n° 1 » est suspendu pour un an.

Ce ministre visite un cantonnement, goûte traditionnellement la soupe, s'enquiert des réclamations, puis il sourit, salue et sort, suivi des bravos de l'assistance, comme chantait Jacques Ferny, et sur le marche-pied de sa voiture, il confie au chef de popote : « *Demain et*

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 239.

après-demain, arrangez-vous donc pour donner quelques suppléments, hein? Je compte sur vous. On verra que ma visite a eu son petit effet. »

Croix de Lorraine et Résistance, tels étaient les noms de baptême proposés pour deux frégates qui viennent d'être terminées dans les chantiers maritimes.

Les dossiers ayant été examinés dans les bureaux du ministère de la Marine, les deux frégates s'appelleront définitivement : *Croix de Lorraine* et ... *Le Tonkinois*.

Vichy, pas mort.

Max, le premier chef de la Résistance, était autrefois Moulin, chef de cabinet de Pierre Cot. Un gentil garçon, menu, souriant, un peu léger, pirouettant... L'occupation en fit un héros. Préfet de Chartres, il est arrêté par les Allemands qui le laissent mijoter pendant quarante-huit heures dans une pièce meublée seulement de quatre cadavres. Se sentant devenir fou, Moulin brise une vitre et se tranche la gorge avec un bout de verre. Les Allemands le trouvent baignant dans son sang et — suivant ces méthodes que nous ne comprendrons jamais — s'empressent de le porter à l'hôpital. Il guérit, s'évade, se rend à Lyon et devient le premier organisateur de la Résistance, avec Meunier, autre cotiste, pour adjoint. Il est pris, torturé et déporté en Allemagne. On est sans nouvelles de lui.

— On ne te voit plus, dit un jour Delattre à Meunier qu'il rencontre dans le métro.

— Mon cher, répond Meunier (qui avait toujours quelques pétards de dynamite dans ses poches), ne souhaite pas que je vienne trop souvent chez toi...

Drôle de drame.

Dans son camp de prisonniers, S... remarque un pauvre bougre qui ne reçoit jamais de lettres. Un jour enfin, le

vaguemestre appelle son nom. Le prisonnier commence à lire sa première carte et tombe raide, évanoui.

La missive disait simplement : « *Je sui-t-enceinte d'un Allemand. Prends-le comme tu voudras. Marie.* »

S... en a fait une nouvelle qu'aucune feuille n'a consenti à insérer.

Pierrefonds est le seul homme que je connaisse qui ait gardé intacte sa mentalité de soldat révolté de 1918. Il décèle avec un soin jaloux et des jouissances extraordinaires les combinaisons louches, renifle les nappes de pétrole, détecte les mines, dénonce les impérialismes...

Mais il connaît si bien les coulisses et l'envers du décor, que, souvent, il ne suit plus le drame.

Les Nouveaux Temps.

8 février. — A Radio-Trahison, Luchaire fait un appel à la désertion et recommande aux jeunes classes françaises de prendre le maquis.

C'est un écrivain israélite qui me raconte cette petite histoire :

On met au concours un livre sur *l'Éléphant* : Un Français présente un ouvrage sur *L'Éléphant et les Arts à travers les âges*; un Allemand prend pour titre : *Psychophysiologie de l'Eléphant avec les statistiques comparées des espèces dans les cinq continents*; un israélite enfin présente : *L'Eléphant et la question juive*.

A huit heures et demie du soir, le dimanche : *Les Français parlent aux Français*. Cette émission, souvent intéressante, ne vaut pas la discussion à Londres, des *Trois Amis* : Duchesne, Oberlé et Bourdan.

Oberlé m'a expliqué comment procédaient les « trois amis » : Ils convenaient d'abord d'un décor à suggérer à l'écouteur lointain : un petit restaurant d'habités, le

studio, un jardin aux environs de Londres; puis ils choisissaient un thème d'actualité et se mettaient à discuter à bâtons rompus. Une sténo prenait la conversation au vol. Ensuite les trois compères corrigeaient soigneusement les épreuves de leur dialogue qui était recopié au net. Ils passaient ensuite devant le micro, leur « rôle » à la main, mais en restituant habilement à leurs propos le ton de l'improvisation. C'est ainsi que fut réalisée une des émissions les plus réussies des ondes anglaises qui, quoique minutieusement préparée, répétée et mise au point, donnait à l'écouteur l'illusion de la spontanéité.

Aujourd'hui les interlocuteurs sont cinq ou six, la discussion est enregistrée sur disques, mais il n'y a pas de répétition préalable. Chaque orateur a confectionné, dans le silence du cabinet, son petit laïus qu'il s'efforcera d'intercaler à point : C'est moins vivant, en dépit de l'autorité et de la dextérité d'André Gillois, ex-Diamant-Berger, compère de cette revue de fin de semaine.

Jean Guignebert, Duchesne, Bourdan, Oberlé et Van Moppes, la belle Geneviève Brissot à la voix profonde, parfois Aragon, Zimmer et Blocq-Mascard opposent leurs points de vue. Mais soudain surgit, impétueux et volubile, le capitaine Schumann qui aligne des chiffres, des dates, des statistiques : « La France en 1812 comptait 28 millions d'habitants, l'Europe, elle ... » Et de dérailler, pour prendre le parti des pères de familles nombreuses, réclamer par compensation justice pour les vieilles filles, exiger l'abolition de la prostitution... » Si bien que la discussion des six amis dégénère en meeting électoral.

Les paysans ont ravitaillé le maquis où étaient réfugiés leurs fils réfractaires. La Libération achevée et les enfants rentrés à la ferme, ils commencent à voir d'un mauvais œil les partisans attardés qui continuent à les *pilonner*, par habitude.

In Bidault veritas.

On raconte que M. Bidault s'était sérieusement dopé pour prononcer son premier discours devant l'Assemblée.

« Quelle est ton opinion sur Bidault? demandait un huissier à son collègue.

— C'est un homme qui ne tient pas le litre.

M^e Isorni, lorsqu'il vint présenter le recours en grâce de Brasillach au Général, apporta une supplique apostillée par un certain nombre d'académiciens.

« Est-ce qu'Abel Hermant a signé? » demanda simplement le Général.

Mauriac croyait avoir emporté la grâce du jeune romancier. Dans la soirée, apprenant l'imminence de l'exécution, il revint à la charge. Schumann le reçoit et l'intercepte : « N'insistez pas! Le Général après votre visite a appris que Brasillach s'était rendu sur le front de l'Est pour encourager les volontaires de la L. V. F. à lutter contre nos amis russes. Le Général a décidé de reconsidérer la question. Il a prié et la voix d'en-Haut lui a signifié que Justice soit faite... »

De mauvaises langues prétendent qu'un général en place, dont le nom est tout un programme, aurait envoyé en 1942 une lettre de félicitations à Doriot, que publia *Le Cri du Peuple*.

Un ingénieur m'explique que les Américains, en s'emparant des réseaux de chemin de fer français dont ils ignoraient le maniement, ont désorganisé tout le système. Pendant l'occupation, les spécialistes français restèrent en place, les occupants indiquant simplement leurs besoins. Les Américains, eux, ont coiffé la haute administration et, comme ils n'ont pas l'habitude de nos lignes très délicates et à haut rendement, il en est résulté la pagaïe qui explique, en partie, la carence du ravitaillement.

Le général de Lattre de Tassigny raffole de théâtre et appelle des troupes de comédiens à son Q. G. dès que les combats lui laissent quelque repos.

On l'a surnommé : « Le général du Théâtre de Marigny. »

Bagarre : Un incident a éclaté le 20 janvier à la salle Pleyel au cours de la fête célébrant le 21^e anniversaire de la mort de Lénine. Jean-Louis Barrault, récitant un dialogue entre Lénine et un militant, aurait été violemment interrompu par Therez qui voulut le faire taire, le texte n'étant point orthodoxe. Une violente altercation suivit, me dit-on, et la fête fut interrompue.

M^e Fernand Payen, ancien bâtonnier, publie sous le manteau, un libelle : « Vers le grand parti de la réconciliation, plaidoirie pour les Français. »

La rumeur a couru que le colonel Rol-Tanguy, héros de la Libération de Paris, aurait été arrêté pour malversation. Les résistants déclarent qu'il s'agit d'une infâme calomnie, lancée par la 5^e colonne.

13 février. — Je signale au *Figaro*, écrit M. Van Hetta, secrétaire général du *Secours Quaker*, qu'ayant offert au ravitaillement général un gros camion qui devait revenir à vide de Normandie et pouvait ramener un chargement de beurre à Paris, il m'a été répondu : qu'on n'avait pas besoin de beurre à Paris, les Parisiens n'en réclamant pas ».

On aimerait apprendre que le fonctionnaire qui a fait cette réponse a été passé par les armes.

Barachin, gendre de Piétri, qui fut battu aux élections à Sedan par Gabriel Delattre, essaie de reconstituer le parti social français du colonel-comte Casimir de la Rocque, sous le titre de « Regroupement républicain ».

Le petit format des journaux oblige les rédacteurs à ne pas tirer à la ligne. C'est un excellent exercice. Mais que penser d'une feuille qui, se plaignant sans cesse du manque de place : 1^o emploie des titres énormes, 2^o consacre des manchettes-titres à annoncer la mort d'un pêcheur à la ligne ou un petit accident de tramway à Marseille, 3^o accepte la publicité d'une pièce comme *Le Mousquet du vicomte* que la presse unanime a qualifié d'ordure?

Si l'organisation de la sécurité n'est braquée que sur la seule Allemagne, abattue pour un demi-siècle, c'est une simple balançoire.

14 février. — Photo des trois Grands à Yalta : Staline en militaire botté, Churchill coiffé d'un bonnet de fourrure, Roosevelt drapé dans une cape romantique.

Première de gala du *Dictateur*, de Charlot. Les places d'orchestre coûtent 1 500 francs.

Un tract explique la nouvelle position de Malraux — ci-devant colonel des Brigades Internationales et militant communiste — « en fonction de l'évolution de certains milieux de gauche devant la nouvelle tactique du parti communiste dite *tournant d'Ivry* » :

« Après avoir fait une campagne violente de meetings à Paris et en province *contre* les élections, le parti se prononce maintenant *pour* les élections. Après avoir exigé une augmentation de pouvoir (un budget, des prérogatives administratives, etc.) pour les Comités de Libération, le parti, par la bouche de Thorez, limite lui-même les attributions et le rôle de ces Comités. Enfin, après avoir protesté violemment contre le projet du ministre de l'Intérieur, de dissolution des milices patriotiques et organisé un grand meeting de protestation au Vel'd'Hiv', le même Thorez fait décider par son parti la dissolution des gardes civiques. »

Ce qui demeure incompréhensible pour les non-initiés, c'est la docilité avec laquelle les militants suivent ces continuelles volte-faces sans paraître s'en émouvoir; c'est que les militants de la base professent une confiance aveugle, déclarant que les chefs ont des données qui leur manquent et qu'il convient de suivre leurs directives les yeux fermés. C'est le principe même de l'appareil : Pas de discussion, ou le discuteur est immédiatement exclu du Parti.

Pascal Copeau déclare au Congrès du M. L. N. que le Général aurait répondu à une déclaration du C. N. R. : « La Résistance est terminée, vous ne représentez plus rien » et Copeau ajoute : « En fait, les ministres choisis par le général de Gaulle pour représenter la Résistance, n'ont *jamais* été au sein des conseils gouvernementaux les interprètes mandatés des desiderata de la Résistance. »

Le meilleur film américain tourné pendant la guerre ne serait-il pas l'œuvre d'un Français : « *Ma Femme est une sorcière* », où René Clair nous charme avec les vieux trucs de Méliès, mis au service d'un esprit singulièrement délié?

Dans le *Figaro pour Liliput*, Pierre Brisson écrit : « La presse parisienne de Goebbels avait une figure. Six mois après la Libération, la presse de la République n'en a plus. »

L'ancien diplomate soviétique Barmine écrit dans la revue américaine le *Readers Digest* : « L'inexprimable tragédie du peuple russe, c'est qu'il est contraint de combattre l'agresseur sans avoir ses droits et ses libertés propres. »

Pierre Dac vient me demander de collaborer à *L'Os Libre* qu'il compte relancer sous peu.

Avec son calot sur l'oreille, sa tenue kaki et sa trom-

bine rose vif, Dac a l'air de jouer le rôle du soldat yankee dans un sketch des Folies-Bergères.

Nous parlons T. S. F. A mon avis, sa trouvaille dans la radio d'avant-guerre fut de comprendre l'importance de la suggestion évocatrice dans cet appareil qui parle à des aveugles, mais qui, à l'aide de quelques sons ou bruits, peut faire imaginer aux auditeurs les milieux et les décors les plus variés.

A la radio, envisagée comme un art indépendant du théâtre et de la musique, il n'y a eu de vraiment originales que certaines émissions burlesques — dont le « Club des Loufoques » fut le type — et certains slogans de publicité — dessins animés sur les ondes — où était passé maître mon ami le poète Robert Desnos.

Le reste n'est que jacassement de perroquets, théâtre en conserve et propagande.

M. Bouchardon, président de la Commission d'Instruction, a été mis sur la sellette ces jours derniers pour l'interview qu'il accorda le 20 juin 1942 à *Je suis Partout*.

« Le moins qu'on puisse dire, écrit *La Bataille*, est que le fameux Conseiller à la Cour de Cassation était sans charité pour le Cartel des gauches et pour les Juifs. »

Sur la foi d'une mauvaise traduction, tous les journaux ont indiqué qu'après les accords de Yalta, des réparations « en espèces » seraient réclamées à l'Allemagne. Il s'agissait au contraire de réparations « en nature ».

A part ça...

Donnant, donnant...

15 février. Le film de propagande de Frank Capra : *Pourquoi nous combattons* va être présenté, mais « épuré ».

La censure française aurait coupé deux scènes : La signature au Kremlin du pacte germano-soviétique — pour ne pas faire de la peine aux communistes — et,

en contre-partie, l'entrevue de Montoire — pour ne pas contrister les maréchalistes impénitents.

Mauriac déplore que la France soit exclue des délibérations des « Grands » : « Même après ses désastres, la France avait toujours occupé dans l'Assemblée des Nations, la place qui lui était due ; ses amis lui refusent aujourd'hui ce que ses ennemis les plus haineux, au cours des siècles, n'eussent jamais songer à lui disputer. »

Une belle famille.

La Cour de Justice d'Albi vient de juger toute une famille de miliciens. Le père, André Simon, a été condamné à mort, la mère à quinze ans de travaux forcés, le fils aux travaux forcés à perpétuité et la benjamine à deux ans de prison.

La police est le plus puissant des moyens inventés pour rendre un peuple vil et lâche.

Paul-Louis Courier (livret 1823).

La mode change...

Dans le film de l'entrée des troupes russes en Bulgarie, on voit des Bulgares les acclamer, le *poing levé*. Les Russes, dans leurs canions, répondent en saluant très correctement, la main à la casquette, et l'autre main sur la couture du pantalon.

16 février. — La famille franco-boche de Wendel assigne *Action* en trois millions de dommages-intérêts, pour diffamation.

En septembre, les Wendel n'auraient pas pipé. Mais, hélas ! la Résistance a manqué l'occasion de mettre immédiatement à la raison les magnats des trusts. Aujourd'hui les 200 Familles relèvent la tête.

Profonde déception de *Combat* au sujet de la Conférence de Yalta, le droit de « veto » devant être réservé aux Cinq Grandes Puissances : « Si la nouvelle est vraie, elle est considérable, car elle reviendrait à supprimer toute idée de démocratie internationale, « le monde serait, en fait, dirigé par un directoire de cinq puissances ».

Des généraux et amiraux ont trahi; des industriels ont empoché des milliards en fournissant des armes à l'ennemi; des mercantis se sont enrichis scandaleusement en affamant le peuple; des magistrats, soucieux d'avancement, se sont déshonorés en envoyant des patriotes à la guillotine; des policiers ont traqué les Résistants et les ont livrés aux tortures de la Gestapo, quand ils ne les torturaient pas eux-mêmes...

Or, six mois après la Libération, quel est le bilan de la Cour de Justice parisienne? Elle a envoyé au poteau trois écrivains et une douzaine de nervis, et condamné généreusement quelques ratés du journalisme et quelques minables de la radio...

M... me prête quelques numéros d'un curieux journal clandestin, mais non conformiste, paru sous l'occupation, *Force Libre*, qui prenait parti contre le clan des *Ya* et le clan des *Yes* : « Comme patriotes, nous revendiquons la souveraineté française, en face, aujourd'hui des Allemands, demain des Anglo-Saxons, après-demain des Russes »; et : « C'est aussi avantageux pour les Anglais que pour les Allemands de se battre sur le sol d'autrui... C'est aussi avantageux pour les uns comme pour les autres, d'avoir demain pour voisin une France exsangue et ruinée. »

Le résultat le plus clair...

Résultat des récentes interdictions de vente : Aucun libraire n'a renvoyé aux éditeurs un seul des volumes

interdits, de même qu'aucun libraire n'avait retourné les ouvrages inscrits sur les fameuses listes « Otto ».

Mais sur les quais, les Céline se vendent maintenant 400 francs pièce et *Les Décombres* de Rebattet 1 500 francs, de même qu'il y a un an *Autant en emporte le vent*, les livres anglais, russes et juifs interdits faisaient prime sur le marché du livre.

Emploi du matériel humain.

Quand ils veulent conquérir une position, m'explique ce colonel d'état-major, les Russes envoient une première vague d'assaut qui fait sauter les mines et saute avec elle; une seconde vague suit, dont quelques éléments sont épargnés et s'accrochent au terrain. La troisième vague enlève la position.

Les Américains, eux, pilonnent la position, le temps qu'il faut, par un déluge d'obus et de bombes d'avion. Quand elle est entièrement écrasée, les tanks, suivis par les fantassins, viennent « nettoyer » le terrain où ils ne trouvent plus que quelques rescapés hagards qui lèvent les mains.

S... héros de la Résistance, me dit : « Je pense que nous allons inéluctablement vers une société collectiviste. Mais je préférerais que son avènement ne se produisît qu'après ma mort. »

Prix du jour.

Une éponge moyenne, 580; une belle fougère chez le fleuriste, 1 200; une bicyclette, 10.000; une machine à écrire, 20 000; un costume-veston chez un bon tailleur, 15 à 25 000.

Dans les catalogues de bouquinistes reviennent sempiternellement ces étonnants noms d'auteurs et éditeurs

oubliés : Feuillet-de-Conches, Quatremère de Quincy, Poulet-Malassis, Crétineau-Joly,...

J'ai un faible pour Crétineau-Joly.

Noté dans le journal d'Alexandre Ribot ces jugements sur Pétain et Foch :

« Pétain : Il est très intelligent, plus intelligent que Nivelle, mais il est avant tout un esprit critique qui a des boutades, qui n'inspire pas une entière confiance. *On n'a pas en causant avec lui une impression de sécurité.*

« En 1917, il aurait dit à Clemenceau qu'il fallait faire la paix... Cette année, à Doullens, il dit à Clemenceau en montrant le général Haig : « Dans huit jours, il sera forcé de capituler en rase campagne » et il ajouta : « Qui dit que je ne serai pas réduit moi-même à cette extrémité? »

Par ailleurs, Clemenceau, grand chef civil de la guerre, ne plaçait pas très haut les talents militaires de Foch :

— Ce n'est pas un grand homme de guerre... mais il aime à se battre et il n'est pas pessimiste.

— ... Pourtant, lui dis-je, on dit partout qu'il est le plus grand général qu'on ait vu...

— *Laissons au peuple ses idoles*, me répondit Clemenceau. Il a besoin d'en avoir. Ne les lui enlevons pas.

18 février. — Talboutier dîne à la maison avec les Tual et les Hellmann. Charlotte, un peu inquiète, car Talboutier, avec sa panse, est une des meilleures et des plus difficiles fourchettes de Paris.

Un mot de ce spirituel Grandgousier est resté célèbre : Talboutier dînait pour la première fois dans une maison où la chère était fort maigre. A un de ces chapons éthi-ques — qui, d'après Tristan, s'écrie : « Que de monde! » — avait succédé un jambon tranché au rasoir et notre cent trente kilos s'inquiétait de plus en plus...

Soudain la conversation tombe.

« Un ange passe », dit un convive.,
Et Talboutier de s'écrier :
« Qu'on le découpe ! »

On parle beaucoup de la « Synarchie », société secrète polytechnique, composée de technocrates, et qui aurait mené le monde entre les deux guerres. D'après un document que j'eus en mains pendant l'occupation, le M. S. E. (Mouvement Synarchique d'Empire), créé en 1922, en dissidence de la secte martiniste, eut pour animateur Jean Coutrot qui lança des mots d'ordre antiparlementaires et antimarxistes, cherchant la désagrégation de tout socialisme constructif au bénéfice du Grand Patronat. Coutrot se jeta, ou fut jeté par la fenêtre en 1941.

Les éléments dirigeants du M. S. E. se seraient recrutés dans certains milieux bancaires — Banque Worms, Banque Lehideux —, au Comité des Houillères, dans les groupements pétroliers et métallurgistes. Les principaux affiliés auraient été : Paul Beaudoin, Belin, Benoist-Méchin, Borotra, Bouthillier, Deloncle, Lamirand, Leroy-Ladurie, du Moulin de la Barthète, de Peyerhimmoff, Piétri, Pucheu, Paul-Louis Weiler.

Financé par la Haute Banque Internationale, le Mouvement Synarchique se proposait essentiellement de substituer aux régimes parlementaires des régimes autoritaires, plus facilement manœuvrables et dans lesquels tous les pouvoirs, concentrés entre les mains du Grand Patronat et des groupes bancaires, permettent la suppression de la concurrence et des revendications ouvrières.

C'est un épisode de la lutte du capitalisme international contre le socialisme. En France, le C. S. A. R. (armée secrète du Mouvement Synarchique) ayant échoué dans ses tentatives insurrectionnelles de prise de pouvoir (1934-1937) « un accouchement aux fers devint nécessaire : Il fut pratiqué par l'armée allemande, lors de sa promenade militaire du 10 mai au 25 juin 1940, nombre de

chefs militaires français facilitant l'opération grâce à une conception prévoyante du patriotisme qui devait devenir officielle et nationale deux mois plus tard. »

L'avènement de Pétain — simple pion sur l'échiquier de la synarchie — réalisa « une révolution camouflée, dissimulée sous un désastre militaire obtenu par une bataille truquée, en vue de concentrer l'économie du pays — par les Comités d'Organisation — entre les mains d'une mafia au service de puissants intérêts financiers internationaux ».

Ces étranges révélations me rappellent une confidence du fameux Merle (Eugène), à l'époque d'un certain scandale financier : « Il y a la mère Hanau avec sa banque, mais la mère Hanau n'est rien ; au-dessus, il y a le grand Finaly. Mais Horace, si puissant qu'il soit, n'est rien... Car au-dessus de Finaly, il y a la banque Morgan...

— Et au-dessus de la banque Morgan ?

— Au-dessus... il y a, il y a... bégayait Merle, en roulant ses gros yeux globuleux, il y a... LES DIEUX !

Le matin entre six et sept heures, plus endormi et pas éveillé encore, je construis un roman dans un rêve dirigé. Tout est aisé, tout s'enchaîne à plaisir ; les épisodes se succèdent, les coups de théâtre éclatent... Je sens que je tiens un sujet merveilleux... et soudain, je m'éveille tout à fait : les fantômes s'effacent, mon chef-d'œuvre s'évanouit... pour reparaître dans le demi-sommeil du lendemain matin.

Mon roman s'intitulera : *Trois héros*.

Je viens de lire — avec quelle attention passionnée — la *lettre à un otage* de Saint-Exupéry, le plus grand écrivain contemporain.

La première fois que je recontrai Saint-Ex, ce fut dans un dîner chez Pierre Cot, au ministère de l'Air. Il y avait Marion Delbo, Jeanson, Charlotte, et des as de l'aviation,

le commandant Rossi, Bellonte et quelques autres acrobates moins célèbres.

Le menu se situait entre le Palace et le banquet électoral : Potage Condé, filets de soles Mornay, médaillon de Charolais, mousse de foie gras et parfait café-pistache.

Faisant figure de parfaits anarchos dans ce milieu guindé d'officiers qui tremblaient de commettre des impairs sous les yeux de l'Excellence, Jeanson et moi avions pris le parti de nous moquer de tout et de tous, et étions parvenus à faire s'esclaffer — c'est un record — les solennels maîtres d'hôtel à queue de pie, favoris blancs et gants de filotelle, fournis par le traiteur en même temps que les victuailles précitées.

Mais soudain, aux petits fours, Saint-Ex, muet et concentré pendant le repas, sortit de sa torpeur, s'empara de la parole et ne l'abandonna plus. Avec une flamme extraordinaire, il évoqua pour nous ses aventures de pilote, son accident dans le désert, les prouesses de son ami, le grand pilote de ligne Guillaumet, son tragique atterrissage sur un pic de la Cordillère des Andes... Nous étions suspendus aux lèvres de ce fort gaillard, à face de gros oiseau.

Vers quatre heures du matin, chez Balzar, nous l'écouions encore et discussions à perte de vue, derrière des tours de soucoupes.

Homme d'action et homme de pensée, c'était — sans nul recours au facile paradoxe — l'esprit le plus original et le plus attachant qu'il m'ait été donné d'approcher. Le pays a perdu en lui une personnalité hors rang et une valeur irremplaçable.

Pendant l'occupation, il y eut des milliers de héros et des centaines de vendus. Entre eux, l'immense masse de la population opposait à la propagande ennemie une force d'inertie qui, par son poids, annihila tous les efforts et toutes les ruses du collaborationnisme.

Mac-Orlan célébra jadis l'aventurier « passif »; le résistant « passif » n'a pas encore eu son historien.

18 février. — Le vestibule du métro Strasbourg-Saint-Denis, vers onze heures du soir, est bourré de types qui vous susurrent au passage, la bouche en coin : chocolat? tabac? gauloises? cigarettes anglaises?

En septembre on y vendait, paraît-il, des brassards et cartes F. F. I. C'est là sans doute que Petiot acquit ses galons.

19 février. — Convoqué à la police judiciaire à propos du fol Van den Broeck, qui passa huit mois en Allemagne aux côtés de Ferdonnet, pendant la drôle de guerre, je déclare que je n'ai rien à ajouter à ce que j'ai écrit et j'ajoute que je considère l'individu comme un déséquilibré.

En Angleterre et en Amérique les contribuables déclarent exactement leurs revenus. En France, la fraude fiscale résulte de l'énormité même des taxes et impôts, et cette énormité paraît calculée précisément eu égard à la fraude. Dans les carrières libérales, quel est l'avocat ou le médecin qui déclare scrupuleusement ses honoraires? L'écrivain, seul, ne peut truquer, dénoncé qu'il est par son éditeur ou par le journal qui l'emploie.

Les Allemands eux-mêmes, si respectueux des disciplines, avaient fait la part de la fraude française pour la répartition des titres d'alimentation : Ils accordaient toujours une marge d'un tiers en plus. A preuve que pendant quatre ans, les millions de fausses cartes furent toujours scrupuleusement honorées.

Au Cinéma : L'Arc en Ciel.

Film soviétique d'un réalisme impitoyable, par moments presque insupportable dans sa cruauté : C'est

l'histoire d'un village russe sous l'occupation allemande : Réquisitions, meurtre d'un gamin, assassinat d'un nouveau-né, exécution d'une partisane, aucune horreur ne nous est épargnée. Mais ce vulgaire mélo, avec ses héros et ses traîtres de convention, est joué avec une si profonde sincérité et un tel art de composition, que le spectateur a souvent l'impression d'assister non à une fiction romancée, mais à un atroce documentaire.

Remarque curieuse : Alors que dans « Vingt-quatre heures de guerre en U. R. S. S. », les personnages, authentiques « héros de l'armée soviétique » font parfois l'effet de cabots jouant des rôles sur mesure — l'attaque à la baïonnette paraît truquée —, ici, les comédiens sont d'une telle classe, qu'ils donnent, en dépit des outrances, l'illusion de la réalité.

Le Mois Suisse, sous la plume du journaliste pro-hitlérien Gentizon, expose la vie des collaborationnistes français réfugiés à Sigmaringen, « poignée d'hommes promis à l'histoire ». Le Maréchal qui continue à représenter « la légitimité », occupe dans le burg des Hohenzollern des appartements princiers et « est traité avec les plus grands égards par les autorités allemandes »... « Il n'en reste pas moins le grand symbole de la France qui ne veut pas mourir. Son exil, ses souffrances, son malheur, lui donnent une nouvelle auréole. »

« Le président Laval n'a rien perdu de sa silhouette classique » ; les Sigmaringiens « le saluent avec grand respect... », « il aurait voulu rester dans son pays car il estime qu'il n'a rien à se reprocher » : « Je pense à la France », dit-il. « Il a foi en l'avenir. » « A écouter Pierre Laval on se prend à penser que son rôle est loin d'être terminé. »

Il y aurait en Allemagne 50 à 60 000 émigrés français parmi lesquels des groupes armés sont venus de Limoges et de Marseille, se frayant un passage, les armes à la main.

« *La milice a écrit de la sorte de véritables pages d'épopée.* »

« Ce sont des chefs jeunes et enthousiastes comme les Déat, Doriot, Bucard (!!!), prêts à déclencher une révolution nationale dans le sens qu'indique le temps, pour assurer la régénération nécessaire à la France. *Les Collaborationnistes sont une élite*, comprenant les représentants les plus célèbres et les plus marquants de l'intelligence, de la culture, de l'esprit français. ... Leur intention est de retourner en France le plus tôt possible pour y reprendre le combat et le mener jusqu'au succès de leur cause. »

Le journaliste qui écrit le plus sérieusement du monde cette apologie de la trahison était avant la guerre correspondant du *Temps* (du Comité des Forges).

Moïse H... vient me voir au *Crapouillot*. Ce bouquiste israélite que je connais depuis une vingtaine d'années, revient d'Alger où il s'était réfugié. Il rapporte une cargaison d'oranges.

— Mon logement parisien était sous scellés, déclare-t-il. Mais ma concierge a été admirable : *Au péril de sa vie*, elle a brisé les scellés et m'a remis les petites choses dont j'avais besoin.

— Et vous l'avez récompensée? demande Lucienne.

— Oh! Oui... *je lui ai donné une orange.*

A l'Assemblée Consultative : Validation d'Alexandre Varenne.

21 février. — M. Gervoline expose que le soi-disant « Comité de Résistance » de Tahiti, qui a proposé la candidature du fameux barbu Varenne, ex-gouverneur de l'Indochine, ne comprend point les Résistants de 1940 qui se sont engagés dans le « Bataillon du Pacifique », mais uniquement des gaullistes intéressés de la 13^e heure.

Les survivants du « Bataillon du Pacifique » ont pré-

senté la candidature du capitaine Hervé, résistant de la première heure, volontaire, blessé et fait prisonnier à Bir-Hakeim, qui, après trois évasions, rejoignit son bataillon, fit les campagnes d'Italie et de France et vient de recevoir la Légion d'Honneur à Strasbourg.

Le R. P. Carrière remarque « qu'il y a un manque de bon sens à désigner comme représentant de l'Océanie un homme qui n'y est jamais allé ».

On vote : Résultat : 91 voix pour le vieux politicard barbu; 47 pour le héros.

« En conséquence M. Varenne Alexandre est admis. »

Au cours de l'interpellation contre M. de Menthon, ministre de la Justice, Georges Oudard lit la lettre de remerciements qu'adressait von Ribbentrop à l'amiral Esteva, à son retour de Tunisie :

« Vous avez facilité la coopération de différentes parties de la population tunisienne avec les unités germano-italiennes et *par là même la conduite de la guerre par les puissances de l'axe*, et je tiens à vous exprimer la reconnaissance et la satisfaction du gouvernement du Reich. »

Oudard conclut justement : « On ne conçoit pas qu'un officier général français ait pu recevoir cette lettre atroce sans se brûler sur-le-champ ce qui lui restait de cervelle. »

M. Le Brun signale que n'a point encore été jugé certain industriel de Montluçon, qui écrivait au directeur des fabrications allemandes à Paris :

« J'admire l'œuvre de rénovation européenne que réalise si courageusement l'Allemagne, je comprends l'effort gigantesque qu'elle lui impose actuellement. C'est pour lui apporter mon aide modeste, mais sincère, que j'ai l'honneur de vous soumettre la proposition suivante, réalisable en trois étapes. » Et l'industriel de mettre son usine à la disposition des Allemands pour la fabrication de matériel de guerre; de proposer d'envoyer en Alle-

magne une équipe bien encadrée de spécialistes et enfin d'affecter son personnel « à la mise en valeur industrielle des territoires de l'Est européen. »

22 février. — Demessine, officier de la L. V. F. est condamné à mort. Il avait fait très brillamment la campagne de Norvège et la campagne de France, puis prisonnier, s'était évadé. Par trois fois, il avait essayé de gagner l'Angleterre pour s'engager dans la « France Libre », mais sans succès. De guerre lasse, et voulant se battre à tout prix, il était parti sur le front de l'Est, d'où il revint commandant et décoré de la croix de fer.

Erreur d'aiguillage. S'il avait réussi à gagner Londres, ce volontaire perpétuel serait aujourd'hui un héros, décoré de la Croix de la Libération.

On disait : Ce sont les Allemands qui organisent le marché noir. Les Allemands sont partis, mais le marché noir est resté.

23 février. — Mme van den Brœk vient me voir et défendre la cause de son mari qui a passé huit mois en Allemagne, dans le bureau de Ferdonnet¹ :

— C'est un homme, monsieur, qui s'est fait lui-même. Il n'a été à l'école que jusqu'à dix ans, songez ! Il a dû lutter durement pour se faire une place comme écrivain. Ah ! comme je me reproche de l'avoir laissé partir en Allemagne. Le 30 août 1939, il me disait : « Si ce n'est pas la guerre, ça ira ! Si c'est la guerre, je suis foutu ! »

— Évidemment, ce départ pour Berlin, la veille de la mobilisation, était un tantinet risqué...

— Pour se faire connaître comme journaliste, monsieur, pour frapper un grand coup, il fallait qu'il acceptât le risque.

— Ce qui me semble un peu bizarre, madame, c'est

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 9.

qu'une fois la guerre éclatée, les Allemands ne l'aient pas bouclé.

— Oh! mais, monsieur, c'est que pour rien au monde, mon mari ne voulait aller en prison!

— C'est peut-être ce qu'on lui reproche, madame. D'après ce qu'il m'a dit lui-même, en août 1940, van den Brœk « bricolait » dans le bureau de Ferdonnet...

— Mais jamais, entendez-vous, jamais, monsieur, il n'a accepté de travailler pour les Allemands! Il a côtoyé le précipice, il a été imprudent, je le reconnais, mais jamais il n'est tombé! Tenez! si je pensais qu'il fût un traître, je suis la mère de ses cinq enfants, eh bien! je ne le défendrais même pas!

— D'après vous, il serait resté pendant huit mois en Allemagne sans rendre aucun service?...

— Parfaitement!

— Alors, permettez-moi de vous dire qu'il est assez étrange qu'à peine rentré à Paris, il se soit présenté chez divers écrivains — dont moi-même — pour leur demander de collaborer à un journal, et qu'il se soit présenté — mes souvenirs sont fort précis à cet égard — de la part de « monsieur » Abetz...

— Mais, ce journal n'a jamais paru...

— Sans doute parce que les écrivains qu'il a sollicités n'ont pas marché?

— ... Et un mois plus tard, il fondait le premier journal clandestin antiallemand!

— Je l'ai dit, madame. Et c'est pourquoi vous me permettez de vous donner un conseil : j'estime que la meilleure façon de défendre votre mari serait d'insister sur son... comment dirais-je... son... déséquilibre mental.

— Que dites-vous, monsieur? Faire passer Van den Brœk pour fou! Eh bien, en voilà une idée! Mais si on le faisait passer pour fou, monsieur, *comment pourrait-il continuer son œuvre après la guerre?*

Je renonce à discuter plus avant. Mme Van den

Brœk prenant congé se détend soudain et faisant allusion au polémiste antisémite de *La France au Travail*, que j'ai croqué dans mon *Journal*, faisant ripaille chez Lipp, elle me dit, en s'esclaffant : « Ah ! Bénédix ! comme vous l'avez arrangé, celui-là, il le méritait bien ! »

Respect des chefs-d'œuvre.

La *Boule de Suif* que tournera Christian-Jacques sera panachée de *Mademoiselle Fifi*, ce qui permettra à *Boule de Suif* de tuer en fin de compte l'officier allemand à qui elle aura accordé ses faveurs. »

Les Lettres Françaises
(23 février 1945.)

J'ai toujours refusé de faire installer le téléphone chez moi. L'idée me paraît insupportable qu'un quelconque fâcheux puisse faire irruption dans ma vie pendant que je travaille, lis, mange, dors...

Le père Degas avait raison : Un jour, Forain, qui, l'un des premiers à Paris, venait de faire mettre le téléphone chez lui, invite le vieux maître à déjeuner pour jouir de son étonnement à l'occasion de la nouvelle invention. On se met à table. Sonnerie. Forain se précipite, décroche, parle à l'appareil, raccroche et revient, épanoui.

— Alors c'est ça votre invention ? demande Degas. On vous sonne et vous y allez ?

A mon bureau, lorsqu'un énergumène anonyme téléphone des injures à mon adresse, ma secrétaire demande simplement :

— De la part de qui ?

Neuf fois sur dix, l'interpellateur reste coi.

Mutations.

23 février. — Rouché est suspendu. Nommé le 1^{er} août 1914, il dirigea l'Opéra trente ans de rang. Mais

son nom restera surtout attaché aux magnifiques mises en scène du Théâtre des Arts, avant l'autre guerre, où il fit appel à Dréa, Maxime Dethomas, René Piot, Poiret...

André Obey devient directeur des spectacles, Robert Rey, directeur de la production artistique. Deux parmi les plus anciens collaborateurs du *Crapouillot*.

Un film de Capra : Pourquoi nous combattons : I et II.

Film de propagande, mais remarquablement découpé.

D'inoubliables images des dictateurs : Un Hitler vociférant — à la Charlot — des sons inarticulés et un Mussolini à l'époque de *La Marche sur Rome*, ridicule, en redingote, boudiné et tuyau de poêle de maire de village, puis en pleine gloire, gesticulant et ouvrant, pour brailler, une gueule d'hippopotame.

Sur la foi d'une publicité, j'achète *Les Années Mauvaises*, « journal pensé d'un Parisien pendant l'occupation allemande ».

Ce sont des poèmes qui rappellent les plus burlesques productions des Tyrtées de 1914-1918, chers à mon ami Labracherie :

HITLER

Schuklbürger de son nom, criminel de gala
Fait idole, gangster d'états, fou sanguinaire
Monstre qui dans le ciel fait rêver le tonnerre
Non, Hitler, ce n'est pas Siegfried, c'est Attila!

Plutôt qu'à l'épopée, M. Saint-Martin René devrait se consacrer à la poésie familière et domestique, dont il présente un charmant échantillon mirlitonnesque en versifiant le barème des comestibles :

Un œuf vaut seize francs en première saison;
Trois cents francs le kilog de bœuf; la salaison
Quatre, cinq ou six cents; à la plus mauvaise heure

Autant par litre d'huile; et j'entends les échos
Clamer jusqu'à cent francs les humbles haricots
Ou la pomme de terre; et quel jeûneur s'en trouble,
Un lapin vaut cinq cents, un poulet vaut le double.

24 février. — Doriot a été tué en Allemagne par la mitraille de d'un avion allié. Le *Figaro* annonce cette nouvelle dans la rubrique « Épuration ».

On disait que quand la prudentissime Turquie déclarerait la guerre à l'Allemagne, ce serait la fin. C'est fait.

Titre de *France-Soir* pour un papier de son envoyé spécial aux armées : *Un formidable jet d'écume sortait du ventre de la montagne...*

Les amis de Brasillach font circuler un tract intitulé :

ROBERT BRASILLACH

Condamné à mort le 19 janvier 1945

Assassiné au Fort de Montrouge

le 6 février 1945.

qui contient un remerciement daté du 3 février aux intellectuels français qui ont intercédé en sa faveur : Jean Anouilh, Marcel Aymé, Aragon, Jean-Louis Barrault, Paul Claudel, Colette, Jean Cocteau, André Derain, Roland Dorgelès, Charles Dullin... etc., où il déclare :

« Leur liste comporte les plus hauts génies de notre race à l'égard desquels ma dette est immense. Il en est dont les travaux et l'activité sont fort éloignés des miens et qui auraient pu se montrer indifférents. Nous ne nous connaissions pas personnellement et je leur ai d'autant plus de gratitude; pour certains autres, il m'est arrivé dans le passé de me montrer particulièrement sévère et je n'avais rien fait pour mériter leur appui. Dieu m'est témoin que ce que j'ai pu dire d'eux était toujours motivé

par mes réactions personnelles antérieures à la guerre, et que, si je les ai combattus, cela a été en toute sincérité. C'est chez ceux-là que j'ai trouvé les défenseurs les plus ardents, et ils ont ainsi montré une générosité qui est la plus grande et la plus belle tradition des lettres françaises.»

Suivent les principales déclarations de Brasillach à son procès, son récit de l'arrestation de toute sa famille, dont sa mère, pour l'obliger à se rendre et cette déclaration :

« C'est parce que j'ai eu ce sentiment de la responsabilité, que nous qui avons eu cette même opinion, quelles que soient nos idées politiques, nous pouvons par exemple saluer avec un immense respect la mémoire d'un homme que nous avons tous combattu, Gabriel Péri, parce que Gabriel PERI a refusé, nous le savons maintenant, de désavouer les attentats faits contre les soldats allemands; *s'il les avait désavoués, il aurait sauvé sa vie...* »

Le tract se termine par un récit du supplice.

Noté ce placard de publicité :

De 20 h. 30 à l'aube, aura lieu

à l'ARMORIAL

au bénéfice du mouvement national
des PRISONNIERS et DÉPORTÉS

Dîner de Gala

avec le concours de vos vedettes préférées.

Une toile de Picasso sera vendue aux enchères.

LA DANSE SERA EXCEPTIONNELLEMENT AUTORISÉE
JUSQU'A L'AUBE.

Cette annonce me rappelle une légende de Forain : Une jeune fille apprenant qu'une éruption de la Montagne Pelée a fait des milliers de morts, s'écrie en battant des mains :

« Encore un cataclysme... Chouette, on va danser! »

Georges Salvago qui suit, pour *L'Ordre* les procès en Cour de Justice, me narre le calvaire des lampistes : De pauvres bougres ont été tapés un beau jour pour les œuvres sociales de quelque parti pro-nazi; quand ils ont versé, intimidés, 30 francs pour la crèche du R. N. P. ou pour les orphelins du M. S. R., le collecteur a inscrit 20 francs pour les œuvres... et 10 francs pour le « parti ». On a retrouvé les listes et les donateurs mués en « adhérents » sont poursuivis et condamnés impitoyablement à l'indignité nationale, c'est-à-dire à la perte de leur emploi, de leur retraite, etc.

28 février. — « Vingt témoins, prétend *le Canard*, ont entendu M. Boyer, président du conseil d'administration de la société Hotchkiss, déclarer le 4 janvier 1941 : *Je suis fier d'avoir sorti le premier char pour l'occupant.* M. Boyer est toujours en liberté. »

Reçu un tract syndicaliste sur l' « Histoire du Parti Communiste », en réponse à un article de Cachin dans *L'Humanité* du 29 janvier, qui affirmait que la politique du Parti a toujours procédé de *ses constants soucis nationaux* et déclarait :

« Et nous pouvons rappeler aussi avec fierté que dès le jour fatal de mars 1933 où Hitler prit le pouvoir — il y a douze ans de cette date — les communistes français ont, les seuls et les premiers, signalé le danger mortel qui s'annonçait pour notre pays démocratique... »

Le tract s'inscrit en faux contre cette affirmation solennelle et demande à M. Cachin de lui expliquer un article de Racamond, paru dans *L'Humanité* du 5 juin 1933, c'est-à-dire *quatre mois après l'avènement d'Hitler*, et qui disait :

« La bourgeoisie prétend entraîner le prolétariat dans la guerre contre « la barbarie allemande », c'est le rappel de la manœuvre de 1914 qui a réussi admirablement contre les ouvriers et les paysans. »

Et le 5 juillet suivant, *L'Humanité* ne s'écriait-elle pas :
« On en a marre de défendre la tranchée de la liberté
avec notre peau ! »

Thorez déclarait encore à la tribune de la Chambre le
15 mars 1935 :

« Les Communistes ne croient pas au *mensonge de la
Défense Nationale*. Ici, je veux répondre à l'affirmation
qu'on a produite à cette tribune : Les travailleurs de
France se lèveraient pour résister à une agression hitlé-
rienne. *Nous ne permettons pas qu'on entraîne la classe
ouvrière dans une guerre dite de défense de la démocratie
contre le fascisme... Les Communistes ne laissent pas
propager un pareil mensonge, une telle illusion.*

« Les Communistes ne s'en tiendront naturellement
pas à une simple propagande contre la guerre. Nous
sommes résolus à accomplir sans défaillance et en dépit
de la répression *la tâche antimilitariste : Nous sommes
résolus à préparer les conditions des futures fraternisa-
tions.* »

Et le 30 mars 1935, le futur « Grand Français » réci-
divait en s'écriant, toujours à la tribune de la Chambre :

« Nous invitons nos adhérents à pénétrer dans l'armée
afin d'y accomplir la besogne de la classe ouvrière *qui est
de désagréger cette armée.* »

M. Marcel Cachin qui a perdu le souvenir de ces jours
lointains, conviendra sans doute que c'était une méthode
singulière de combattre le péril hitlérien...

MARS 1945

1^{er} mars. — Julien Benda, dans *l'Ordre*, s'élève contre la thèse du gouvernement qui désire la réconciliation nationale et il réclame l'extermination de tous les Français qui ont cru en Pétain.

Voici sa conclusion :

3^o « Il est parfaitement faux que la réconciliation du genre de celle que vous nous prêtez soit une condition vitale dans une nation. Le gouvernement russe est uniquement le gouvernement des patriotes et il a exterminé sans pitié cette classe de citoyens qui, elle aussi, il y a trente ans, souhaita la victoire de l'ennemi et travailla pour elle. On ne croit pas précisément que la nation russe en ait perdu l'existence.

4^o « Vous devez en tant que gouvernement des patriotes, châtier les traîtres comme ils le méritent. S'il arrivait que par votre carence, les patriotes exaspérés perdissent patience, et s'en chargeassent eux-mêmes, vous seriez responsables des excès que cette justice du peuple pourrait bien comporter. »

M. Julien Benda s'entend parfaitement à jouer les agents provocateurs. Que ne relit-il le testament de Bergson?...

Londres dément qu'un traité Pétain-Churchill ait été conclu en novembre 1940, ainsi que le soutenait Flandin pour sa défense.

Dîner chez Pierrot-les-Grandes-Feuilles.

2 mars. — Entiché d'occultisme et de magie noire, Serge nous explique qu'Hitler est un médium au pouvoir magnétique, dirigé du Thibet par le Grand Lama. Ce qui explique le contraste qui a frappé tous ses visiteurs entre un physique affreusement vulgaire et certaines inspirations extraordinaires. Serge a vu le mage Hanussen qui fut le premier conseiller d'Hitler, exécuter à l'*Olympia* son numéro, la lecture d'une lettre à travers l'enveloppe, et il nous révèle qu'il jeta un sort au devin, qui peu après fut assassiné en Allemagne.

Serge redescend de ces hauteurs pour exécuter de merveilleux tours de cartes et interpréter tout le répertoire du caf' conc' parisien entre 1900 et 1939.

L'extra-lucide en défaut.

Le Canard reproduit un article de Geneviève Tabouis paru dans la *Revue Américaine, News*, de juillet 1944 où la célèbre pythonisse déclarait :

« Etre Gaulliste, en ce moment où les intérêts de la France dans la paix européenne sont en jeu, est être un mauvais patriote. »

Trois camarades pacifistes intégraux, très sympathiques, viennent me rendre visite au *Crapouillot* et leur porte-parole me reproche de n'avoir pas conservé pendant la guerre une position strictement pacifiste. Je lui réplique que le fait de l'occupation a commandé les attitudes : Il a fallu prendre parti pour l'occupant ou pour ses ennemis. Certains pacifistes, de tendance germanophile, ont opté pour « l'Ordre Nouveau », mettant la paix, — mais quelle paix! — au-dessus de la Liberté.

J'estime qu'ils ont joué le rôle de dupe, puisque l'Allemagne hitlérienne n'apportait pas la paix. Un pacifiste intégral comme Challaye ne prévoyait-il pas la possibilité d'une action terroriste contre un occupant qui se rendrait insupportable? Se figer dans une Tour d'Ivoire c'était s'abstraire de toute réaction humaine par rapport aux événements! Quelle que fût notre conviction que cette guerre, comme les autres, était un choc entre des impérialistes rivaux pour un nouveau partage du monde, il devenait impossible de ne pas prendre parti entre les deux camps pour choisir celui qui, par un certain respect de la personne humaine, nous paraissait le plus apte à rétablir, après le conflit, nos libertés essentielles.

4 mars. — Lu dans l'Ordre :

L'U. R. S. S. soutient les partis d'ordre.

« A Yalta, ... il a été entendu que, si dans un pays libéré des troubles étaient fomentés par des éléments communistes, la Russie s'y opposerait, tandis qu'en cas de troubles « fascistes » une intervention conjointe aurait lieu. »

Nouveaux riches.

Un certain Michel — en réalité Mendel Szkolnikoff, russe apatride condamné en 1933 pour émission de chèques sans provision — se voit confisquer les 2 milliards qu'il avait gagnés avec la Kriegsmarine.

Ce Michel avait acquis 60 immeubles, fait le trust de l'hostellerie — A Nice, hôtels Piazza, Savoie, Rhul; à Cannes, Majestic et Martinez; à Aix-les-Bains, le Grand Hôtel; à Monaco, l'hôtel Saint-James et des Anglais, le Windsor, le Victoria, le Bristol; à Paris, la Chope de Clichy, etc. — avait acheté 100 millions de bijoux à sa femme, une réfugiée allemande...

Michel et son épouse seraient passés en Espagne avec leur or et leurs pierreries.

5 mars. — Indomitus — l'imprimeur Philippe Viannay — publie un pamphlet remarquable : *Nous sommes les rebelles*.

La première partie comprend ses principaux articles de *Défense de la France*, journal clandestin où Indomitus soutint la thèse suivante : Hitler ne peut tuer la France qu'avec l'aide des Français; or, la lutte est toujours plus féconde que la soumission : « devant la France délivrée de la peur, l'Allemagne sera sans armes » : Une seule attitude : « tuer. » « Car la France doit être présente à la victoire. »

Position vis-à-vis des armées gaullistes et étrangères : L'indépendance et la souveraineté nationales « ne peuvent surgir que du sol de la Patrie ». Nous ne voulons pas d'une France « mise au pas » par l'armée de la Libération.

Attitude vis-à-vis des communistes : « Nous admirons le courage dont ils ont fait preuve, *mais nous ne souffrirons jamais qu'une minorité, par la violence et par la terreur, impose ses volontés, souvent inspirées par des influences étrangères*. Les méthodes proposées par les communistes nous feraient aboutir à des résultats analogues à ceux que nous condamnons tous, ceux du nazisme. »

Vues d'avenir : « Nous voulons que la Résistance se prolonge par la Révolution. »

La seconde partie du pamphlet fait le point de la Résistance métropolitaine : La Résistance était révolutionnaire; Londres et Alger n'étaient que politiques.

Quant aux Alliés : « Les Anglais ont refusé de distribuer des armes au peuple, il ne s'agissait pour eux que d'une préparation technique de la Libération. » Quant aux Américains qui misèrent sur Pétain avec Leahy, puis sur Giraud avec Murphy, — et aussi sur Darlan « expédient provisoire » — ils ont exercé de fortes pressions pour pousser le gouvernement « dans la voie du

pardon et de la protection des hommes de droite, dans la voie de la défiance vis-à-vis des révolutionnaires ».

Indomitus analyse ensuite les fautes de la Résistance : Elle a eu le tort de se laisser envahir en septembre par des éléments impurs. « Beaucoup de massacres, arrestations et pillages que la nation lui reproche désormais ne se seraient pas produits... Ou du moins ils seraient apparus comme du pur et simple brigandage. »

Seconde faute. la Résistance au lieu de prendre la tête de la vie politique de la nation, s'est posée avec le C. N. R. comme un deuxième pouvoir s'opposant au pouvoir du gouvernement de Gaulle (qui d'ailleurs n'avait pas plus de légalité). Mais en raison de la position internationale du Général, « c'était pire qu'une maladresse, c'était presque un crime ».

Si le gouvernement veut tuer les mouvements de Libération, il lui suffit de jouer la Nation contre la Résistance, de prendre la suite du gouvernement Pétain en s'appuyant, comme le fit Napoléon, sur tous les hommes qui ont quelque chose à se faire pardonner... Et après avoir vitupéré « les marchands de sublime, les utilisateurs de cadavres, les négociants de la Résistance », Indomitus conclut que de Gaulle, peut, s'il le veut, briser, pour un temps du moins, la Révolution et les élites de la Résistance, « mais, s'il le fait, il sera l'homme qui, après l'avoir suscité, aura tué l'espoir en France ».

Régime « Ramadiète ».

Au début de l'occupation j'avais maigri de 12 kilos. Mais depuis que les Allemands ne nous prennent plus rien, j'ai reperdu 6 kilos.

6 mars. — Une perquisition au domicile barbizonnais du pseudo-marquis de Viet, ex-administrateur des *Nouveaux Temps*, a provoqué la découverte dans un

souterrain d'un coffret renfermant 40 millions de bijoux et métaux précieux.

Histoires extraordinaires.

Dîner à la maison : Marion Delbo, comédienne et écrivain, Pierre et Mad Trémois, Pierre Falké.

L'auteur de *Monsieur Durey* a la spécialité des histoires abracadabrantes.

Première histoire : Marion commande à un gangster un sac de 100 kilos de pommes de terre. Un livreur, fort beau garçon, apporte le sac. Quand elle veut le régler, l'Adonis répond : « Ce n'est pas moi qui encaisse, c'est le patron. » Le gangster s'amène quelques heures plus tard, et, les patates payées :

— Vous n'avez pas remarqué le garçon qui vous a apporté le sac ? Quel bel homme, hein, entre nous ?

— Pourquoi me dites-vous cela ?

— Dîtes donc, c'est intéressant un beau mâle, enchaîne le gangster. Ce gars-là, pour ce qui est de la chose, tout à fait exceptionnel, vous savez ?

Et d'insister, donnant des précisions, énumérant les performances...

— Si je comprends bien, s'écrie Marion stupéfaite, vous représentez le marché noir...

— De la... Oui, madame. Il y a des personnes très bien que ça intéresse. Une supposition que vous vouliez profiter de l'occasion, ou faire part à deux avec une amie...

Marion a été à ce point suffoquée qu'elle a mis à la porte brusquement le rouspant, sans lui demander les tarifs en usage, ce qui eût été fort intéressant, à un point de vue documentaire, lui fait observer Pierre Trémois.

Autre histoire : A la terrasse du Café de la Paix, un auteur dramatique connu entre en conversation avec

une fort jolie femme, qui lui propose de venir boire un verre de champagne chez elle. Ils montent dans une voiture qui attendait devant le café. Et l'écrivain se trouve transporté dans un splendide appartement. La jeune femme disparaît tandis qu'un valet apporte, sur un plat d'argent, une coupe de champagne. Et soudain, au fond du salon, des rideaux s'écartent et l'écrivain aperçoit, sur une petite scène, un gymnase, avec agrès, trapèze, corde à nœuds... Perchée sur le portique, la jolie femme, entièrement nue, avec une plume de paon fichée dans le derrière, lui crie : « Attrapez la plume et je suis à vous ! » Il se précipite, mais la femme nue, avec une extrême agilité, grimpe à la corde, se balance sur le trapèze et lui échappe toujours... Après un quart d'heure de poursuite, l'écrivain, exténué, abandonne la partie et se sauve, sans qu'on lui ait demandé un sou...

Troublante énigme, comme on disait du temps de M. Paul Bourget.

Saint-Exupéry a magnifiquement exprimé l'idée que la France avait joué le rôle de l'agneau sacrifié au loup nazi et dont l'égorgement devait provoquer la levée des vengeurs. Serait-ce trop demander que « Les Grands » mettent un peu moins de temps à s'émouvoir, la prochaine fois ?

7 mars. — Entendu, de Radio-Berlin, l'émission destinée « Aux travailleurs de France »... Entre deux disques de la même Piaff et de Damia, quelques nouvelles de Paris :

« Il n'y a plus d'agents français dans la capitale, ils ont tous été remplacés par la Military Police.

« Les attentats se multipliant contre les troupes d'occupation anglo-américaines, les auteurs des agressions même s'il n'y a eu ni tués, ni blessés, seront désormais passés par les armes, sans jugement. »

A l'Assemblée Législative : vif débat à propos de l'intégration dans l'armée des cadres F. F. I.

Roger Roucault cite le cas d'un commandant F. F. I. poursuivi pour avoir abattu un milicien et qui écrit :

« Je regrette amèrement d'avoir sacrifié ma famille et de m'être exposé maintes fois pour une cause que je croyais sacrée; j'aurais accepté le joug allemand, j'en aurais profité, je serais un monsieur convenable. J'ai travaillé à la libération de notre Patrie, traqué comme une bête fauve, vivant comme un paria. Je n'ai jamais demandé de récompense, je ne travaillais pas pour cela. Mais je ne pensais pas être traîné sur le banc d'infamie pour avoir abattu un traître! »

Robert Pimienta dit l'humiliation des combattants du maquis du Loiret d'avoir pour instructeurs des officiers dont on ne peut pas dire qu'ils ont trahi, mais qu'ils ont déserté, puisque pendant quatre ans de Résistance, ils se sont soumis et sont ensuite restés sourds à l'ordre de mobilisation lancé par le chef de l'armée qui était le Président du gouvernement provisoire de la République.

Enfin Pascal Copeau révèle que les officiers qui avaient camouflé les armes de l'armistice refusèrent de les livrer aux patriotes et expose l'histoire de ces cadres d'active : « C'est d'abord la collaboration : Nous avons vu le régime des amiraux et des généraux. Puis c'est l'abstention, ensuite c'est le blanchissement. Enfin c'est la contre-attaque. Nous en sommes maintenant à la contre-attaque. »

Et, prenant le parti des maquisards contre les « naph-talinés », il conclut non sans mélancolie : « *Ah! que la Résistance était belle sous l'occupation et que la Libération était belle quand nous la portions dans nos coeurs!* »

8 mars. — « Alain Laubreaux, venant d'Allemagne, est arrivé par avion à Barcelone. »

Cette canaille de Laubreaux, ce visqueux caméléon,

ce rouge devenu hitlérien, le plus misérable des mouchards de *Je suis Partout*, il semble qu'il va s'en tirer. Lequerica l'a déjà protégé, et son patron Lesca, propriétaire (par sa femme) des mines d'argent de l'Équateur, le fera passer en Amérique. D'où cette flotte reviendra tranquillement, à la première amnistie.

Inculpé d'intelligences avec l'ennemi, Jean Ajalbert, — quatre-vingt-un ans — de l'Académie Goncourt, a été écroué à l'infirmerie de Fresnes.

Chez Gus Bofa.

Vallée raconte une aventure tragique arrivée à l'un de ses amis pendant l'occupation. Se trouvant dans un couloir du métro Rond-Point-des-Champs-Élysées, ce galant homme remarque une femme âgée qui portait avec difficulté une très lourde valise. Il s'empresse de lui prendre son bagage. Soudain, il se trouve arrêté par un barrage d'agents. Tandis que la vieille dame s'éclipse, les flics ouvrent la valise, et le malheureux voit apparaître tout un arsenal de mitraillettes et de pistolets automatiques. Il eut toutes les peines du monde à éviter le poteau. Et il est radicalement guéri de sa galanterie.

Il y a pour les gens de théâtre des grâces d'Etat, disait jadis M. Abel Hermant. Tous les comédiens et comédiennes arrêtés ont, l'un après l'autre, quitté Drancy ou se sont retirés dans quelque une de ces maisons de santé où l'on peut attendre confortablement des jours meilleurs...

Seul Fresnay est resté, dit-on, sur ses positions, avec une certaine crânerie, déclarant qu'il avait été collaborationniste et qu'il n'avait pas à se renier. Du coup le juge d'instruction n'a pas hésité à le mettre en liberté provisoire.

Le manque de perspicacité des critiques me déconcerte : Voici par exemple un opuscule de Dorgelès :

« Carte d'Identité. » Dans le premier chapitre, l'auteur des « Croix de bois » brosse un tableau très vivant d'un petit village pendant l'occupation, avec le collaborateur, le résistant, l'indifférent... Ensuite Dorgelès, craignant d'être inquiété, quitte le petit village. Et le voilà qui raconte les massacres qu'ont perpétrés les boches dans la région, les sévices, les atrocités... Mais pas un critique n'a fait observer que cette seconde partie, habilement soudée à la première, était fabriquée après coup et entièrement de seconde main.

A l'Assemblée consultative : Interpellation contre Teitgen, ministre de l'Information :

Hier, Albert Bayet a déclaré qu'il fallait remonter jusqu'à Charles X pour trouver un régime de presse semblable au régime actuel. Aujourd'hui, Aristide Blank, un des authentiques combattants de la Résistance, co-directeur de *France-Soir* déclare : « La crise du papier a été voulue, préparée, organisée, exécutée de main de maître... Sauver le trust du papier, faire disparaître la presse de la Résistance, faire renaître la presse pourrie, tels étaient les objectifs du trust du papier. »

Toujours plus fort.

8 mars. — *Tokio arrosé d'essence* : les avions américains ont déversé sur la capitale japonaise mille tonnes d'une nouvelle bombe incendiaire qui pèse 250 kilos, éclate à 1 500 mètres d'altitude et projette un grand nombre de petites bombes de 3 kilos remplies d'essence qui chacune verse l'essence enflammée dans un rayon de 30 mètres.

9 mars. — Après le vernissage de Dig chez Charpentier, toute la bande se retrouve au bistrot. Michel Simon qui, pour tourner un film, s'est laissé pousser une barbe pie en éventail, et fait mi-satyre, mi-moujik, me propose

d'exécuter un numéro comique avec lui à l'Alhambra. Carco et Charlotte me conseillent d'accepter.

10 mars. — A déjeuner, deux revenants de New-York : Émile Buré et Lucien Vogel. Buré, avec son masque d'empereur romain, ses yeux de fauve inquiet, ses belles mains. Lucien, toujours sa face de poupon rose, ses yeux ronds un tantinet cocotteux, sa cravate à trois tours et son col à manger de la tarte.

Buré voulait me parler de mon grand-oncle, l'helléniste Louis Ménard : C'est Buré qui conseilla à Péguy la réédition dans les *Cahiers de la Quinzaine* de l'admirable *Prologue d'une Révolution*. Il a rencontré à New-York le professeur Peyre, auteur d'une remarquable étude sur le subtil *Paiën Mystique*, qui eut une si grande influence sur Leconte de Lisle, Maurice Barrès et Anatole France. J'apprends à Buré que c'est dans mon atelier que Baudelaire lut pour la première fois *Les Fleurs du Mal* devant Ménard, Théophile Gautier et quelques amis...

Les journaux français avaient annoncé la mort de Buré en Amérique. J'ai lu là-bas tous mes articles nécrologiques, me dit-il. Le meilleur — le croiriez-vous? — était celui de Léon Daudet. »

Buré et Vogel se renvoient la balle au sujet des petites intrigues de l'émigration : J'apprends que, si Torrès dirige toujours avec grand succès son journal, Geneviève Tabouis, pétiniste puis giraldiste, ralliée à la dernière seconde à de Gaulle, est en procès avec le *Hanneton*, de Kérillis qui, suivant son habitude, a accumulé les gaffes.

Et Buré de parler de Briand, de Clemenceau, de Berthelot, d'enchaîner anecdote sur anecdote avec une verve incomparable, en allumant cigare sur cigare...

Dans *Carrefour* : Annonce pour une conférence de Maurice Schumann, porte-parole de la *France Combattante* à la B. B. C. :

« Maurice Schumann a participé au débarquement de

Normandie et à la campagne libératrice des troupes françaises où sa conduite lui valut deux citations élogieuses. Les Parisiens auront à cœur d'applaudir celui qui soutint leur moral avec ardeur pendant les années sombres et qui leur apportera le témoignage d'une prodigieuse épopée. *Il est prudent de louer, etc. »*

Les journaux annoncent l'arrestation d'Yves Bayet, directeur du cabinet du Préfet de Police : Il est accusé d'avoir participé en Loire-Inférieure, comme secrétaire général de la préfecture, à l'action anticomuniste et assisté à des scènes de tortures.

Ses amis déclarent qu'il s'agit d'une manœuvre politique à la suite de la récente attaque d'Albert Bayet, son père, contre le ministre de l'Information. Schumann se porte garant qu'Yves Bayet occupait son poste au bénéfice de la Résistance.

Yves Bayet n'aurait eu affaire, en Loire-Inférieure, qu'à des bandes de criminels de droit commun, baptisées « patriotes » et non à d'authentiques terroristes politiques. Une des meilleures pièces à conviction serait une main de femme, chargée de nombreuses bagues, et trouvée, lors de son arrestation, dans la poche d'un des bandits...

11 mars. — Au procès du deux-étoiles supercollabo Jauneaud, son frère vient révéler que le général tomba sur la tête le 5 juillet 1915 et qu'à dater de cet accident *il lui manquait une case*. Cette légère déficience n'empêcha point Jauneaud de faire une carrière militaire particulièrement brillante.

Publicité résistante.

« Après plusieurs années d'absence, notre jeune couturier Alex, ex-Alex Maguy, renoue les traditions des

grands créateurs en présentant sa nouvelle collection, attendue dans la lutte et élaborée dans le secret, le samedi 13 mars en son hôtel particulier... »

Lettres Françaises (10 mars).

13 mars. — Déjeuner à Lozère chez Pauline et Bernard de Lajarrije. La petite Caroline — trois ans — a un camarade d'école communale qui lui enseigne les bonnes manières. Elle demande à sa mère : « Maman, qu'est-ce qui est le mieux de dire : Zut ou merde? »

Bernard, le fameux cancre des J3, m'apprend qu'il y avait vers 1925, au lycée de Reims, trois jeunes professeurs qui discutaient politique à perte de vue : Roger Ferdinand devenu auteur à succès, Bidault, notre ministre des Affaires étrangères, et... Marcel Déat.

Il n'y a pas à grâcier un tortionnaire parce que sur cent victimes, il en a épargné une, un jour qu'il était de bonne humeur.

15 mars. — Les journaux annoncent qu'un mandat d'arrêt a été lancé contre Drieu la Rochelle.

De tous temps, les galas ont été une source de profits pour certains organisateurs. On a cité maintes fois des fêtes de Bienfaisance dont les frais dépassaient largement les recettes.

Depuis six mois, il y a eu à Paris, en moyenne, trois galas par soir...

Affiche.

SOIRÉE FOLKLORIQUE.

Élection de miss France-U. R. S. S. du Ve arrondissement...

Dîner ultra-maigre chez les R... Je ne puis résister au plaisir d'aiguiller la conversation sur la gastronomie et

de raconter « le coup de l'esturgeon » tel que je le vis exécuter un soir à la table d'Elie Bois, fastueux rédacteur en chef du *Petit Parisien*. Il y avait à dîner Philippe Berthelot, Henri Béraud, Claude Blanchard, l'ambassadeur d'une nation amie et quelques seigneurs de moindre importance : Le maître d'hôtel présente un esturgeon d'un mètre cinquante de long. Toute la tablée applaudit cette pièce magnifique. Le plat passe à la ronde, disparaît... A la dernière bouchée, l'ambassadeur d'une nation amie déclare qu'il n'a jamais dégusté chair plus succulente. La maîtresse de maison s'épanouit, fait un signe. Et le maître d'hôtel reparaît présentant un *autre* esturgeon, encore plus grand...

Lecoq nous annonce que la promotion de l'École Normale de cette année s'est baptisée : « Promotion Robert Brasillach. » Non conformisme ou provocation?

La folie des prix : Dans une petite bouquinerie de la rue Valette, une originale alfà de Pierre Benoît, avec envoi, est coté 850 francs. Dans une grande librairie le bouquin serait marqué 200, au maximum.

Procès d'Esteva, vierge et martyr.

Je me souviens d'avoir vu au cinéma ce vieil automate barbichu, passer en revue au Bourget la compagnie d'honneur allemande, à son retour de Tunisie.

Duel Mornet-Esteva. Acharnement d'un vieillard contre un autre vieillard dont il réclame la tête.

Au début de sa plaidoirie, Me Chresteil porte un furieux coup droit au procureur général : Le défenseur révèle qu'en 1940, étant à la retraite, Mornet a sollicité de Vichy la vice-présidence de la Commission pour le retrait des naturalisations aux étrangers, juifs et communistes : « Vous aussi, vous avez apporté à un gouverne-

ment que vous accusez de trahison le prestige et le crédit de votre réputation. »

Le vieux coriace marque le coup.

Esteva échappe au poteau, mais il sera dégradé. (Et encore, pas sûr!)

Radio-Trahison consacre une émission aux écrivains français interdits par la censure gaulliste. Elle commence par Sacha Guitry.

Préservez-moi de mes amis!

Dans les couloirs de l'Assemblée le R. P. Carrière et André Marty, l'ex-mutin, déambulent :

Le Père Blanc et la Mer Noire.

D... a vu un nègre américain sortir pieds nus d'un bordel. Il avait troqué ses brodequins neufs contre les faveurs d'une petite dame.

Style « Fantômas ».

Pierre Bompard, le breton, me raconte une belle histoire de la Libération : Au village d'Erdeven, les habitants s'étaient rassemblés sur la place pour fêter le départ des Fritz. Soudain des coups de feu partent du clocher de l'église, abattent deux hommes. La foule s'enfuit et se cache dans les maisons.

Mais le bedeau, qui a son idée, demande deux volontaires; les trois hommes gagnent l'église, par la cure, et bientôt les villageois entendent les cloches sonner à toute volée... Un quart d'heure après, quatre boches, assourdis, abrutis, assommés par le bruit, dégringolaient l'escalier du clocher, les mains levées, et se rendaient.

Assemblée Consultative : Validation de M. Nicod.

16 mars. — Le cas de M. Nicod est curieux : Ce député a abandonné en septembre 1939 le parti communiste.

« Au pacte germano-soviétique, remarque le rapporteur, le socialiste Brugnier, succède l'invasion de la Pologne, la lettre au Président Herriot, la dissolution du parti communiste, tous faits que j'évoque sans les apprécier, si ce n'est pour faire observer, avec toute la décence que les événements actuels imposent, qu'ils étaient de nature à troubler les consciences... »

— Celle des lâches ! s'écrie fougueusement M. Marrane.

Traité de lâche pour s'être séparé de ceux que M. Albert Bayet appelait à l'époque « les communazistes », M. Nicod est invité à présenter sa défense : Il rappelle qu'il fut décoré de la médaille militaire à Verdun et qu'il est invalide à 50 p. 100. Un des 80 qui votèrent contre Pétain en juillet 1940, il fut jeté en prison où il resta *quarante-trois mois*.

— N'a-t-il pas payé chèrement le droit d'être des nôtres, s'écrie M. Brugnier ?

Mais voici qu'intervient M. Florimond Bonte — le député communiste qui signa la lettre à Herriot de novembre 1940 préconisant la paix immédiate avec le Führer :

— Mes chers collègues, un vote va être émis, qui n'aura pas seulement une signification juridique. La tournure prise par le débat lui a donné une signification politique... Le fait prendra, qu'on le veuille ou non, un caractère anticomuniste.

A la suite de cette intervention du camarade Bonte, l'Assemblée valide l'élection de M. Nicod par 61 voix contre 49. Le camarade Bonte a bonne mine.

17 mars. — Drieu la Rochelle a été trouvé mort, rue Saint-Ferdinand, dans un local désert où il se cachait. C'était son troisième suicide : Il s'était empoisonné au gardénal le 12 août, on l'avait sauvé ; à l'hôpital américain où il était soigné, il s'était ouvert les veines dans les lavabos, mais en appuyant sur un bouton

pour s'éclairer, il avait sonné, et les infirmières l'avaient relevé, baignant dans son sang. Cette troisième fois, combinant le gardénal et le gaz, il a enfin trouvé la délivrance.

Malheureux Drieu ! Lorsqu'il m'exposa ses vues, dînant chez moi en novembre 1940, je lui dis : « Je te parie que tu seras fusillé¹ ». Le malheureux s'est fusillé lui-même.

« Le traître s'est suicidé », écrit *l'Humanité*. « Cette fois l'autoépuration s'est accomplie », dit le *Populaire*.

Dans *Le Figaro*, Mauriac, se penche sur le cadavre de son ennemi, « ce grand garçon nonchalant et cynique », avec une amère pitié :

« Je pense à lui, ce soir à l'écolier qu'il fut à Sainte-Marie-de-Monceau (les mêmes religieux nous ont élevés), au vaillant soldat de la Grande Guerre, au prince d'une jeunesse maudite durant ces troubles années, aux premiers égarements de la politique, à sa rencontre avec Doriot ? — Comment a-t-il pu être séduit par Doriot ? — et voilà l'horrible épilogue et cette fin de bête traquée. »

J'ai connu Drieu pendant la guerre de 1914 où il fut blessé trois fois ; il donna un poème cubiste dans le premier numéro du *Crapouillot* et je me souviens de son intervention pendant l'un de nos premiers dîners, en 1920, dans un désuet cabinet particulier de Véfour, au Palais Royal : La Révolution bolchevique paraissait imminente en France et chacun demandait des tuyaux à Vaillant-Couturier. « Dans la société nouvelle, disait Paul, chacun sera astreint à un travail manuel ; mais une fois votre tâche achevée vous pourrez écrire vos poèmes ou vos proses en toute liberté. » — « Je m'accommoderai fort bien de ton régime, s'écria Francis Carco, je serai typo ; je connais le métier, et le soir, j'écirai des vers. » A ce moment Drieu se dressa : « Eh bien non ! Moi, je refuse de travailler de mes mains ! Je veux écrire des chefs-

1. Voir *Mon Journal pendant l'occupation*, page 17.

d'œuvre à mon heure et à mon idée ! Je suis un aristocrate de la pensée et je rejette votre régime. »

« Vous êtes tous les mêmes, me dit Charlotte, vous vouliez fusiller tout le monde et maintenant vous vous attendrissez... »

17 mars. — *L'Humanité* publie sous le titre : « Une agression anticomuniste », une déclaration furibarde du bureau politique au sujet de Nicod, qui quitta le parti communiste quand Staline s'allia à Hitler :

« La désignation de Nicod, traître à son parti, est une insulte à la mémoire des dizaines de milliers de communistes morts pour la France, une insulte à la mémoire de Gabriel Péri et de Charles Michels, fusillés par les nazis, une insulte à la mémoire de Jean Catelas, guillotiné par ordre des traîtres de Vichy. C'est en même temps une prime à la lâcheté et un encouragement à la trahison. »

De quoi se marrer...

18 mars. — *Le Popu* réplique par une « mise au point » du Secrétariat général du Parti Socialiste :

« S'il est vrai que Nicod a quitté le parti communiste en septembre 1939, après la signature du pacte germano-soviétique et au moment de l'entrée en guerre de la France et de l'Angleterre contre l'Allemagne hitlérienne, il est vrai également qu'il n'a trahi ni la France, ni la République. »

Aux *Variétés*, plaisante revue, montée avec un goût exquis.

Dorin, le Vautel de la chanson, grâce à une diction véhémence, fait passer les vérités premières pour des audaces ; il a tout de même un mot amusant dans son rôle traditionnel de l'ancien combattant Mailloche : Il se dit

résistant, mais comme on lui demande s'il fut clandestin : — *Oh non, si tout le monde avait été clandestin, on se serait fait remarquer !*

C'est Colline, charmant chansonnier, qui est la joie de la soirée : Il ne joue pas ses sketches en comédien, mais à la façon d'un rapin, qui, sa toile achevée et le modèle rhabillé, s'amuserait à mettre une fausse moustache et à monter une farce d'atelier devant des copains.

Sa scène du maire de Fouzy est une satire charmante : En audience chez son préfet, ce maire se désole et se juge déshonoré parce que son village n'a été ni occupé par les Allemands, ni libéré par les Américains. Pour la prochaine fois, il supplie qu'on fasse passer à proximité de Fouzy une route départementale, afin qu'il puisse, comme les autres maires, rédiger son rapport sur les atrocités, les bombardements, les sinistrés, les traîtres et les filles aux cheveux tondus...

A l'entracte, le gentil Marcel Achard, au bras d'une ravissante blonde. Je lui rappelle notre première rencontre dans l'hiver 1919-1920, alors qu'il était souffleur au *Vieux Colombier*. Béraud dont il était le secrétaire intermittent, l'avait amené à dîner avec Vaillant-Couturier, alors collaborateur du *Progrès civique* de Dumay, et moi, dans une crèmerie de la rue de la Ville-l'Évêque.

Vingt cinq ans ont passé : Vaillant le gourmet devenu leader politique d'extrême gauche est mort à la peine. Béraud, le bon vivant, devenu polémiste d'extrême droite est condamné à la réclusion perpétuelle.

Et nous sommes là, Marcel et moi, dans le foyer des Variétés, chacun au bras de « la plus jolie femme de Paris »...

Les deux Maurice.

Le Canard a reproché pendant dix ans à Maurice Barrès de ne pas s'être engagé en 1914, malgré son « joli mouvement de menton » et d'avoir chanté sans vergogne :

« *Allez, enfants de la patrie!* » Or, Barrès en 1914 avait cinquante et un ans et était de faible complexion.

Aujourd'hui un « bon géant » de quarante-cinq ans, fils du peuple au coffre puissant, pousse chaque jour les jeunes hommes au casse-pipe et le *Canard* ne pense aucunement à lui conseiller de prêcher d'exemple...

— On me reproche de ne pas être parti au front, disait Barrès à Forain, mais vous connaissez ma santé... Au bout de huit jours, je serais évacué... .

— *Embusquez vous d'abord!* répondit Forain.

19 mars. — André Gillois me demande très gentiment de participer à la prochaine discussion des Français qui parlent aux Français. Je m'excuse. Je ne me vois pas entre « *Arrogant* » Déroulède et Schumann, le Montéhus du micro.

Les J3.

21 mars. — On a découvert un « gang » en classe de quatrième de Condorcet. Le Caïd a treize ans et demi. Le gang achetait du chewing-gum en gros aux Américains et le revendait au détail, avec d'énormes bénéfices; il pratiquait aussi à l'occasion le vol à la tire... Le trésorier de l'association — treize ans — a été trouvé porteur de 10 000 francs.

A la séance de l'Assemblée Consultative consacrée aux ravages de la tuberculose et de la syphilis, il y avait trente représentants en séance. La tuberculose et la vérole n'ont évidemment que de lointains rapports avec la politique de la « Grandeur ».

A Radio-Trahison, Algaron, prononçant l'éloge funèbre de Drieu, déclare qu'un homme de cette trempe ne pouvait se suicider et qu'il a certainement été assassiné.

Chef-d'œuvre sur commande.

Des Fifis, venus taper Valdo Barbey d'une toile pour une fête de bienfaisance, lui ont raconté leur entrevue avec Utrillo : « Je n'ai rien de prêt, leur a déclaré le Maître : mais dites-moi quel genre vous désirez ? » et leur présentant des cartes postales du Moulin de la Galette, de la rue des Saules, du Sacré-Cœur, il ajouta : « Que préférez-vous ? Je peux vous exécuter l'un ou l'autre sujet, vous aurez mon tableau sous huit jours. »

Heil Hitler !

22 mars. — Le *Populaire* publie une lettre envoyée à Hitler par Bunau-Varilla, propriétaire du *Matin*, en février 1941 : « Les immenses progrès dont le monde bénéficiera vous seront dus et lorsque les pauvres hommes vous apporteront un jour leur reconnaissance, ils vous nommeront « *Libérateur de l'Humanité*. » »

Bunau avait, dans son bureau du *Matin* un grand portrait d'Hitler et sous verre le texte manuscrit de la capitulation de Sedan.

Radio-Amérique en Europe diffuse un manifeste d'Eisenhower qui conseille à tous les travailleurs de la Ruhr de quitter leurs usines sous peine d'être anéantis.

Lacroix me raconte qu'il a retrouvé le policier qui l'avait persécuté comme résistant, et l'a signalé. On lui a répondu simplement : « Il nous est indispensable. »

Les mystères de la Guerre.

Kriegel-Valrimont écrit dans *Action* :

« Il est vrai qu'au moment précis où il fallait toucher toutes les énergies pour l'insurrection nationale, alors

que nous avions l'honneur de commander les F. F. I. sur le territoire national, nous recevions de Londres le surprenant télégramme qui disait : *Freinez la guérilla, je répète, freinez la guérilla.*

Jamais je n'ai pu me rappeler une adresse, un étage, ni un numéro de téléphone. Par contre, à trente ans de distance je me souviens d'un mot, d'un trait, d'un visage ou d'un affront.

J'ai bien étonné une fois une charmante femme de lettres qui, au bureau du *Crapouillot*, venait me soumettre un manuscrit. Je jette un coup d'œil sur l'écriture et je demande au bas-bleu : « Est-ce qu'il ne vous arrive pas parfois d'écrire des lettres anonymes ? » La dame reste interdite. J'ouvre le tiroir de mon bureau, je sors un dossier et je lui présente une lettre, écrite cinq ans auparavant, sans signature...

Aujourd'hui un vieil universitaire vient me demander des documents. Je le vois pour la première fois, mais brusquement pendant qu'il me parle, je me souviens que vers 1936, il m'écrivit une lettre fort désagréable pour se désabonner du *Crapouillot*. Et le vieil universitaire continue sa période, m'affirmant qu'il possède la collection complète du *Crapouillot* qui lui est si précieuse...

24 mars. — Dîner chez les Blanchard avec le sculpteur américain Howard, un des chefs de la propagande des U. S. A. Il estime que la génération allemande hitlérienne est inredressable, mais que les Alliés devront entreprendre la rééducation des enfants.

Howard nous expose l'extrême sollicitude du gouvernement américain pour la vie de ses soldats. Les Américains ont étudié la guerre de 1914-1918 et se sont rendu compte du scandaleux gaspillage des vies françaises dans les offensives de Joffre et de Nivelle. Ils ont donc décidé de substituer la machine à la poitrine humaine et tenté

de sauver la presque totalité des blessés, soit par des transfusions immédiates de sang, soit par des transports rapides en avion. Leur service de santé est merveilleusement agencé en vue d'éviter toutes les morts inutiles.

Par testament, Drieu la Rochelle avait demandé pour son enterrement beaucoup de fleurs, beaucoup de femmes, et la présence de deux hommes seulement : Malraux et Bernier — qu'il n'avait pas vu depuis huit ans. L'auteur de la *Condition Humaine* est colonel au front; Bernier y est allé. Les deux épouses conduisaient le deuil; suivaient des femmes éplorées et Paul Léautaud.

Drieu laisse des manuscrits, un roman inédit, et un *Essai sur le suicide*. Ses papiers ont pu être enlevés avant la pose des scellés.

Ce collaborateur sincère n'était pas un homme d'argent. Il avait publié quinze volumes et à cinquante ans, il laisse une fortune de 55 000 francs.

« Ce sont les vendus qui accusent le plus aisément de vénalité leurs adversaires. »

Clemenceau (Discours de Salerne).

Plus ça change...

25 mars. — Barrage de police à la station Marbœuf et à la station Odéon, rappelant les plus mauvais jours de l'occupation : Les flics vérifient le contenu des valises et des sacs à main.

Il ne s'agit plus de trouver des mitraillettes, mais du beurre et des gigots.

26 mars. — Claude Blanchard assistait à la dernière conférence de presse d'Eisenhower à l'Hôtel de Ville. Un journaliste lui ayant demandé de préciser la position des armées alliées, le généralissime répondit : « Comment le

pourrais-je? Il y a quatre heures que j'ai quitté mon quartier général. » Comme un autre reporter le priaît d'indiquer le chiffre des pertes : « Je puis vous dire que la VII^e armée a eu 31 tués au cours de la traversée du Rhin. »

Et dire que c'est la « barrière infranchissable du Rhin » qui doit assurer notre sécurité!

Je reste consterné devant le conformisme béat des historiens de la période contemporaine, qui, pour être bien vus de la *Revue des Deux Mondes* et de la vieille Dame du Bout du Quai, ne s'écartèrent jamais du sujet classique et de tout repos. Un de mes étonnements, c'est qu'aucun historien, à ma connaissance, n'ait eu, par exemple, l'idée d'écrire un ouvrage général sur les émigrations. Et pourtant quel sujet! De la Révocation de l'Edit de Nantes qui peupla Berlin, à l'arrivée des collabos à Sigmaringen en 1944, en passant par l'émigration de 1789-1793 qui s'étendit à toute l'Europe et jusqu'à la Sibérie et l'Amérique, et aux proscriptions successives de 1814, 1815, 1830, 1848, 1851, 1871, qu'il serait intéressant de suivre et de comparer ces Français, qui, au gré des crises politiques se fixèrent dans des pays étrangers!

En 1930, en reportage à Berlin, j'interviewai un représentant d'Hitler : Il s'appelait Cornet. Comme je lui déclarais que ce patronyme ne me paraissait pas d'origine allemande, il m'indiqua qu'il était descendant de l'intendant français d'une princesse de Savoie, épousée par un noble prussien. Le Dr Cornet ne parlait pas un mot de français et était nazi fanatique...

Montmorin me téléphone qu'il vient de sortir de Fresnes avec un non-lieu, après cinq mois de détention. Il est fou furieux. Je lui dis de venir me voir, quand il sera un peu calmé.

Les atrocités.

Le manque de mémoire des hommes est prodigieux : à chaque nouvelle guerre, la gent humaine manifeste sa stupéfaction à l'annonce des atrocités, toujours les mêmes depuis qu'il y a des guerres, massacres de non combattants, achèvement de blessés, tortures, viols, incendies, pillages...

Il y a cependant des différences très nettes de comportement suivant les époques dans les armées d'une même nation. Si l'on étudie l'histoire des armées allemandes, on voit que pendant les guerres de la Révolution, les troupes prussiennes ont révolté même les émigrés, par leurs brutalités inutiles. En 1870-1871, par contre, les historiens, comme Seignobos, signalent une « correction » générale des troupes maintenues par une discipline très stricte. Les ouvrages sérieux sur les crimes allemands de 1870-1871 n'énumèrent que des rixes, des vols de volailles et de pendules, de menus larcins, mais fort peu de crimes véritables; et les ouvrages tendancieux de Zola, d'Alphonse Daudet et de Maupassant ne représentent qu'une amplification littéraire, ainsi que le démontra justement Norton Cru.

Le relevé officiel des méfaits allemands de 1914-1918 est plus élevé. Si les histoires d'enfants aux mains coupées, de femmes aux seins tranchés et de religieuses crucifiées, relèvent en général du domaine de la légende, le rapport Payelle qui a centralisé toute la documentation, relate d'assez nombreux cas d'atrocités, surtout d'exécutions d'otages.

La courte campagne de France de mai-juin 1940 paraît se rapprocher de la campagne de 1870, une discipline sévère interdisant — à part les bombardements et mitraillades d'avions — les crimes individuels dans la troupe. Par contre, dès le début de la guerre contre les

Russes, considérés comme des barbares, assassinats et exécutions se multiplient. En France, c'est la Gestapo qui commença à faire régner la terreur, bientôt suivie, lorsque la résistance s'affirma, des effroyables représailles des fanatiques S. S. dressés à la cruauté par les méthodes sadiques d'Hitler et d'Himmler.

A dîner Henri et France Muller, les Devaux et Van Moppès, heureusement rétabli.

On évoque le souvenir de Drieu que nous avons tous connu. Peu avant la Libération, un ami le rencontre, effondré. Comme il essayait de le remonter, lui disant qu'il y aurait encore pour lui de beaux jours et de jolies femmes...

— Ça m'indiffère, interrompt Drieu, je ne bande plus.

A l'Assemblée Consultative.

27 mars. — Le représentant Lecacheux révèle qu'en Normandie les bombardements ont fait quarante mille tués et cent mille blessés. Les sinistrés sont parqués dans des baraquements comme les prisonniers allemands, avec la seule différence qu'ils ne sont pas ravitaillés par l'armée américaine.

M. Lecacheux reproche aux ministres de se désintéresser du sort des réfugiés et de ne penser qu'aux élections prochaines : « La politicaillerie, s'écrie-t-il, voilà messieurs, leur grand programme de rénovation de la France! »

Ce soir, très brillant vernissage, au Pavillon de Marsan, du Théâtre de la Mode, organisé par Caldaguès, Michel de Brunhoff, Christian Bérard, Boris Kochno, etc. Présentation de petits mannequins de la mode parisienne dans de charmants décors peints par Dignimont, Douking, Touchagues, Bérard, Georges Geoffroy... Le

plus étonnant est le décor de Cocteau, qui semble inspiré par la sorcière de René Clair : l'âme de la mariée qui s'envole par la brèche béante d'un sixième étage bombardé.

Florent Fels me raconte qu'il a vu ce matin un défilé de la clique de la Légion étrangère, avenue des Champs-Élysées. Pas un vivat. Comme il s'étonnait de cette morne indifférence, une femme du peuple lui a donné l'explication :

— Les gens ont faim, monsieur...

Même son de cloche avec Pierrefonds. A propos de la prochaine parade militaire de la place de la Concorde, il a entendu un ouvrier dans le métro, déclarer :

— On va nous donner à bouffer des drapeaux...

Les hommes de la Résistance, s'ils voulaient faire la Révolution, les réformes de structure et la nationalisation du Crédit, devaient agir immédiatement, alors qu'ils tenaient la rue et que les grands bourgeois tremblaient de frousse. Mais les Communistes, de même qu'en 1936, avaient l'ordre de se tenir tranquilles... Manquant l'occasion, les résistants ont laissé se reconstituer les cadres de la conservation sociale, derrière l'écran des militaires. Ils ont perdu la partie, faute d'avoir osé opérer *à chaud*.

Lacroix, dont la femme est hongroise, craint que Budapest ne soit détruite. Reverrons-nous jamais ces vieux hôtels de Bude, aux meubles cirés et aux cuivres étincelants, ces magnifiques ponts suspendus sur le Danube, les piscines enchantées de l'île Marguerite? Et ces belles terrasses du Corso où les garçons apportaient à l'étranger avec le café à la crème, toute la presse de son pays; ce « Kees Royal » où, au son du meilleur orchestre tzigane, nous dégustions avec Vertès et Dora, le fogosh du

lac Balaton en buvant du Tokaï; et cet étonnant « Arizona » où, entre un chameau et un éléphant, et sous les feux croisés des projecteurs, la folle du logis apparaissait, aux applaudissements unanimes, en « Tour Eiffel de Paris ».

31 mars. — Philippe Henriot faisait suivre ses articles du journal *Devenir* de la qualité : S. S. Oberführer.

Plusieurs quotidiens passent chaque jour — au tarif de la publicité rédactionnelle — de petits échos, habilement rédigés, pour attendrir le public sur le malheureux sort des tenanciers de boîtes de nuit, réduits à la misère par la fermeture de leurs claques-dents.

La mémoire courte.

Escande qui avait été suspendu pour faits de collaboration, opère au *Théâtre Français* une rentrée triomphale.

— C'est réconfortant, déclare un spectateur au foyer, de voir le succès fait à un grand résistant !

Les bonnes affaires.

Les quotidiens qui bouillonnent revendent au prix du marché noir le papier que le Ministère de l'Information leur fournit à la taxe. C'est d'un très bon rapport.

Le R. P. Panicci — dont les sympathies vichystes sont connues — déclarait dans son dernier sermon à Notre-Dame que le régime de la Libération lui faisait prévoir un avenir effroyable :

« Oui, un avenir effroyable, oui, un régime d'abattoir, car ici encore les témoignages abondent — la contagion existe; le mal se propage, des gens deviennent sangui-

naires. En outre, parmi les persécutés, dans les prisons et dans les camps, surtout parmi les innocents, un sentiment croît, accapare toutes les forces, polarise les énergies, la haine. La vengeance devient une idée fixe et nous promet, pour le jour où elle pourra s'exercer, en pleine lumière ou dans l'ombre, de nouvelles tortures, de nouveaux massacres... »

— Vous connaissez le prochain remaniement ministériel?

A l'Information : *Menthon*.

A la Justice : *Parodi*.

AVRIL 1945

Grand Guignol nazi.

1^{er} avril. — Élisabeth Simon a rencontré dans un thé une jeune femme de la Résistance que la Gestapo enchaîna dans une cage en compagnie de rats qui lui grignotèrent les oreilles, le nez et les doigts. Comme ce supplice ne l'inclina pas à livrer son secret, ses bourreaux la firent porter à l'Hôtel-Dieu, où elle fut soignée et guérie.

2 avril. — Revue à la Concorde : La Légion Étrangère avec le rythme lent de son pas de parade fait grande impression.

L'après-midi, écouté à la radio le discours du Général à l'Hôtel de Ville où il repousse « les caresses infâmes de la décadence » et déclare que la France ne sera récompensée que selon ses œuvres.

Dans ses mémoires, le général baron de Marbot rapporte, avec un peu de confusion, qu'il reçut sa onzième blessure, à Leipzig, de la flèche d'un sauvage baschkir de l'armée russe.

Aujourd'hui les baschkirs ont des mitraillettes, comme tout le monde.

Paris épargné.

Il y a des excités qui déplorent bruyamment que Paris n'en ait pas pris un bon coup. Quant à moi, je préfère que soit laissé à Stalingrad la palme du martyre : les blocs de ciment armé de la ville soviétique, on les recons-

truira demain, identiques. Tandis que Notre-Dame, la Sainte-Chapelle, le Louvre, les Invalides, ne se refont point à volonté. Remercions les Dieux de nous avoir épargné ce désastre... jusqu'à la prochaine.

Un poème du fusillé.

Les amis de Robert Brasillach font circuler des poèmes forts émouvants que l'écrivain composa en prison : Ce traître avait du talent :

· LES NOMS SUR LES MURS

D'autres sont venus par ici,
Dont les noms sur les murs moisis
Se défont et déjà s'écaillent.
Ils ont souffert et espéré
Et parfois l'espoir était vrai
Parfois, il dupait ces murailles...

Venus d'ici, venus d'ailleurs
Nous n'avions pas le même cœur,
Nous a-t-on dit? Faut-il le croire?
Mais qu'importe ce que nous fûmes.
Nos visages noyés de brume,
Se ressemblent dans la nuit noire.

C'est à vous, frères inconnus,
Que je pense, le soir venu,
O mes fraternels adversaires!
Hier est proche d'aujourd'hui
Malgré nous, nous sommes unis
Par l'espoir et par la misère.

Je pense à vous, vous qui rêviez,
Je pense à vous, qui souffriez.
Dont aujourd'hui j'ai pris la place.
Si demain la vie est permise,
Les noms qui sur ces murs se brisent
Nous seront-ils des mots de passe?

(28-10-44).

Petite histoire.

En 2045, un instituteur interroge un écolier sur Hitler. L'élève « sèche ». Il ne sait rien du Führer.

— Eh bien, cherchez dans votre dictionnaire, dit le maître.

L'élève ouvre son petit Larousse et lit :

— Hitler, agitateur qui fit parler de lui sous le règne de Staline.

Montmorin ou cinq mois de captivité.

Montmorin qui sort de Fresnes avec un non-lieu, peste d'avoir passé cinq mois dans le « trou » à la suite de la dénonciation d'un larbin renvoyé.

Après tant d'autres, il nous raconte la vie en cellule, le parloir grillagé, la messe du dimanche dans l'amphithéâtre où chaque détenu, isolé dans une guérite, reste invisible à ses voisins. Montmorin a maigri de 14 kilos.

A Fresnes, le signe monétaire, c'est la « pipe » (cigarette). On échange une demi-boule de pain contre trois pipes.

Le paquet de gauloises est monté jusqu'à 500 francs.

Montmorin venait de passer six semaines au Dépôt, « salle des paillasses », lorsqu'il vit pour la première fois son avocat, un ancien ministre :

« Maître, je n'en puis plus ! Je n'ai absolument rien à me reprocher : je vous en prie, faites-moi sortir de là ! » s'écrie Montmorin.

— 200 billets ? interroge le Maître, à voix basse.

— Entendu, répond Montmorin, qui pense que l'autre prend l'affaire à forfait et le fera libérer le lendemain. Je t'en fiche ! L'avocat palpe les 200 000 à l'extérieur, de la main à la main et Montmorin marine encore quatre mois au « gnouf »...

— J'ai une consolation, me dit-il, j'ai interrogé des dizaines de mes co-détenus, je sais maintenant qu'un grand avocat demande de 25 à 50 000, un petit de 5 à 15. Dans toute la prison, je suis absolument *le seul* à avoir lâché 200 sacs! Notez que par surcroît, j'étais obligé d'avoir de petits avocats pour m'apporter en douce livres, journaux, cigarettes, correspondance. Ce séjour à l'ombre m'a coûté chaud! »

Parmi les détenus qui faisaient la queue de cervelas dans la cour, il y avait des généraux, des amiraux, d'anciennes Excellences, de hauts fonctionnaires, des industriels, des trafiquants du marché noir, des journalistes... A chaque détenu passant devant lui, un jeune fifi, criait : « Béret! Casquette! Chapeau! »... et le détenu devait se découvrir. Seul l'amiral de Laborde, en grande tenue, refusa d'obtempérer : « Sachez, dit-il au garde-chiourme, qu'un amiral de France n'enlève pas sa casquette devant le Chef de l'État, ce n'est pas pour la retirer devant un gardien de prison. »

— Les F. F. I. qui voulaient faire la guerre, remarque Montmorin, ils sont partis au front et je leur tire mon chapeau. Mais ceux qui voulaient faire la Révolution, ils se sont planqués gardiens de prison. Ça n'a rien d'héroïque. Moi qui ai été blessé trois fois de 14 à 18... »

Montmorin me raconte encore que Brasillach lorsqu'il fut emmené au poteau était entouré de gardes mobiles armés de mitraillettes, car le gouvernement redoutait une tentative d'enlèvement. « On emmène Robert! On emmène Robert! » hurlait Albertini à une fenêtre. En passant devant les cellules de Béraud et de Combelle, Brasillach leur cria : « Adieu! »... Puis le cortège fut arrêté par un barrage de six gardiens qui, un bouquin d'une main et le stylo de l'autre, *demandèrent un autographe* à l'écrivain qui allait tomber sous le feu du peloton...

Le Tyrtée des barricades.

3 avril. — Dans *l'Ordre*, un poème de Fernand Gregh sur l'insurrection parisienne, qui n'est pas, si j'ose dire, piqué des hannetons :

Quand sur la barricade où l'on voyait des femmes
Le gavroche éternel était là, sans souliers,
Et tirait par-dessus les grands chapeaux des dames
• Qui criaient follement : « Vive les Alliés » !

Si l'on nous avait dit que huit mois après la Libération, nous serions plus mal ravitaillés que sous l'occupation, nous n'aurions jamais voulu le croire.

Au marché noir, la viande est maintenant côté 400 francs le kilo et l'œuf 20 francs pièce !

Le cinéma américain qui ne produisait plus que pour la consommation intérieure, s'est nettement encroûté. Le cinéma français, par contre, s'est renouvelé et a produit, depuis cinq ans, des œuvres de premier ordre : *Le Corbeau*, *l'Éternel Retour*, *Goupi-Mains-Rouges*, *La Nuit Fantastique*, *La Main du Diable*, et d'autres...

Lorsque des ultra-purs déclarent que les Français ont eu tort pendant l'occupation de continuer à produire des films, des tableaux, des livres, ils raisonnent comme des tambours. Car c'est grâce à toutes ses œuvres de qualité que notre pays reprendra demain sa place et son rayonnement.

Poisson d'avril.

Pierre Bénard et Breffort avaient été invités à déjeuner le 1^{er} avril par Bidault qui aime les humoristes. Mais Breffort, au vu de l'invitation imprimée du ministre,

s'est tordu de rire : « Le 1^{er} avril ! Ah ! Non ! la farce est trop visible, on ne me la fait pas !

Et le ministre l'attendit en vain.

Alfred Fabre-Luce fait paraître clandestinement deux nouvelles plaquettes sous le signe ironique des *Editions de Midi*.

Dans les deux premiers tomes de son *Journal de la France*, il était sympathisant « fâchiste ». Le troisième volume où il prophétisait que les Allemands, par leurs erreurs psychologiques, perdraient la guerre, lui valut d'être incarcéré huit mois par la Gestapo. A peine délivré, il publiait ses souvenirs de prison et se ralliait à la monarchie. Après la libération, le voilà de nouveau arrêté, cette fois par les F. F. I. Encore libéré, il sort, toujours sans visa, deux nouvelles brochures pour exposer son cas. Il convient de reconnaître à cet écrivain mondain, remarquable analyste, mais maladroit devin, persécuté dans les sens les plus divers, une persévérance peu commune.

L'Enfermé décrit, non sans humour, l'atmosphère de Drancy où s'entassaient en septembre 1944 des collaborationnistes et aussi des gens mal vus de leur concierge. Fabre-Luce rencontra successivement Chave, le tueur de la rue Lauriston (celui qui rapportait à Lafont les têtes coupées de ses victimes), Sacha Guitry, toujours Roi-Soleil, le maître d'hôtel de « Chez Maxim's », Arletty, gouailleuse « Lady Paname », le doyen Ripert, ainsi que de nombreuses femmes tondues. Anecdotes prestement crayonnées, propos d'un ironiste qui ne perd jamais son sang-froid : « *La France, conclut Fabre-Luce, est un pays où en temps de Révolution, l'hystérie est tempérée par la corruption.* »

La seconde brochure qui s'intitule ironiquement : *En Pleine Liberté*, est beaucoup plus tendancieuse. Fabre-Luce y défend jusqu'en novembre 1942 la politique de

collaboration, soi-disant réticente du Maréchal qui empêcha, d'après lui, pendant deux ans la conscription massive des Français au service de l'Allemagne et sauva les colonies : Si nous n'avions pas défendu Dakar, déclare-t-il, les Allemands auraient occupé Bizerte en force et le débarquement anglo-saxon en Afrique du Nord n'aurait pu avoir lieu.

Fabre-Luce pose en principe que l'on fausse les problèmes politiques si l'on néglige de les poser dans le temps : Essayant, non sans difficultés, de justifier ses positions successives et contradictoires, il déclare qu'il a préconisé : en 1936, la résistance armée à l'occupation de la Rhénanie, en 1938, la conciliation avec l'Allemagne pour gagner du temps, en 1940, une collaboration limitée, en 1942, une coopération avec les Alliés en Afrique du Nord, enfin le soulèvement général en 1944. A ce plaidoyer après coup on peut répondre qu'en 1940 il acceptait sans nulle répugnance le régime nazi.

Arrestations d'anciens militants doriotistes qui avaient réorganisé leur parti et à qui des parachutistes envoyés de Sigmaringen apportaient consignes et argent.

Le retour des prisonniers.

Paul Bodin raconte dans *Combat* qu'il a croisé sur les routes d'Allemagne de longs convois de carrioles conduites par des prisonniers français très « affranchis » qui rapportaient pour leur usage personnel pommes de terre, conserves et boîtes de cigares.

James de Coquet dans *Le Figaro* signale, d'autre part, que certains prisonniers détachés en commandos ont mené « la bonne vie » auprès des gothions et refusent de rentrer en France. On comprend que des mécanos admis dans la couche d'une fermière et devenus propriétaires *de facto* par la mort au champ d'honneur du mari, n'aient aucune envie de reprendre le travail à la chaîne chez

Renault. Déjà après la guerre de 1914 et en dépit des ordres de retour des grands chefs, plusieurs milliers de prisonniers ne restèrent-ils pas établis en Allemagne?

Le point d'interrogation des élections : Pour quel parti voteront les 30 p. 100 de Français qui sont restés fidèles au Maréchal? En dehors des partis conservateurs, les républicains populaires et les radicaux s'efforcent de les attirer sous leurs bannières.

Réduits au format timbre-poste, les journaux ne publient plus que des dépêches. Il y a cependant un grand et copieux journal à Paris qui donne sur toutes les questions d'actualité une documentation abondante et souvent passionnante. C'est tout simplement le *Journal Officiel* dans son édition des *Débats Parlementaires* dont l'abonnement ne coûte que 80 francs par an. Mais les Parisiens l'ignorent.

F. T. P.

A volonté : Franc-Tireurs et Partisans, ou... Famille, Travail, Patrie.

« Écrivez-nous! Faites-nous part de vos intéressantes suggestions : Par votre collaboration intelligente, aidez-nous à améliorer la qualité de nos programmes! »

Écœurante, cette continuelle lèche des radioteurs au cher auditeur.

Ce Jean est impossible!

5 avril. — Monzie rencontre Oberlé au restaurant « Méditerranée ».

— J'aimerais vous serrer la main, dit Monzie.

— Moi pas, répond Oberlé, car je vous tiens pour un traître.

Les adversaires ne se sont pas réconciliés.

8 avril. — Dîner chez Pierre Bourdan qui a loué à Châtillon-sous-Bagneux un grand pavillon avec parc et bassin à poissons rouges, du style *Malheurs de Sophie*. Le beau-père de Bourdan, Dalbiez, perpignannais, champion vétérân de course à pied, très solide pour ses soixante-dix ans est un orateur véhément. Il rappelle Landru par sa barbe et son regard flamboyant. « Ne me confonds pas, me dit-il (il tutoie tout le monde) avec mon abominable frère Victor, qui, pendant l'autre guerre ne pensait qu'à récupérer de malheureux garçons pour les envoyer au casse-pipe. » Lui est pacifiste intégral, et par son cynisme, il révolte la terrible Geneviève Brissot, qui est d'avis de passer à la chaudière tous les Allemands sans exception.

Lorsque Juin arriva à la forteresse de Kœnigstein, les cent cinquante généraux prisonniers étaient réunis en chambrée et assumaient les corvées de jus et de patates à tour de rôle, comme de simples troubades.

Tout de suite, Giraud prend Juin à part et lui déclare : « Vous arrivez à point, j'ai tout préparé pour notre évasion. »

Et il montre l'endroit propice, un roc de cent mètres, à pic.

— Bon ! dit Juin, mais, en bas, il y a un factionnaire ?

— On le tue. -

— Cette sentinelle est armée, je vois des grenades dans ses bottes : Elle résistera et appellera le poste à son secours.

— Nous tuerons le poste.

— Avec qui ?

— Avec vingt généraux !

— Il faudra les bien choisir, dit Juin, en désignant avec un sourire son voisin de plumard, un général du génie, obèse...

Ce dialogue rappelle les légendes de Cham sur l'Armée d'Afrique.

Les Irremplaçables.

Les hauts policiers tortionnaires trouvent, paraît-il, dans l' « Administration » des défenseurs qui insinuent : « Si on les tue, toute notre organisation de défense anti-communiste sera désorganisée. Ce sont des spécialistes de cette branche si importante. Attention ! »

Qu'on les fusille, d'abord !

Toutes les polices du monde emploient la torture pour obtenir des aveux. On n'a pas oublié l'histoire du policier Benoist, venant en smoking, après le théâtre, faire un tour à la « chambre des aveux spontanés », et s'enquérant du tailleur arménien Almazian, faussement accusé de meurtre : « Il n'a pas encore avoué ? Continuez, messieurs. »

Et je t'écrase les arpions, et je t'apprends à connaître « la gomme à effacer le sourire ! »

Il s'agissait tout de même de cas exceptionnels. Depuis, les régimes totalitaires, en assurant aux tortionnaires non seulement une complète impunité, mais encore une approbation éclatante, ont permis aux plus vils instincts de s'épanouir, et la torture est entrée dans les mœurs contemporaines.

« Pourquoi nous combattons », 3^e et 4^e parties.

10 avril. — Effroyable vulgarité des deux dictateurs : Hitler se tapant sur les cuisses à l'annonce du désastre français, Mussolini, hilare et grimaçant, se dandinant comme un gros hanneton... Penser que ces deux fantoches ont été adorés comme des demi-dieux, voilà qui donne une fichue idée de l'intelligence humaine !

Dans le métro bondé, un jeune officier blessé, le bras en écharpe, est pressé, comme on l'est à sept heures du soir.

— Ah, c'est vrai ce qu'on dit au front, s'écrie-t-il, qu'on est bien bête de se faire tuer pour ces emmerdeurs de Parisiens!

Nous avons ressenti jadis, cette haine du civil.

M. Mauriac commence à voir clair.

Mauriac écrit dans *Le Figaro* :

« Ehrenbourg m'attribue dans un article de *L'Etoile Rouge*, cité le 28 avril par Radio-Moscou, ce texte ignoble : « Nous sommes menacés de voir triompher la Russie soviétique. Si nous nous vengeons de l'Allemagne, la leur rouge va triompher... ». Je comprends qu'il trouve cela « effrayant » et « écœurant ». *Pour moi, ce qui m'effraie et m'écœure, c'est qu'un écrivain soviétique, s'adressant à des millions de compatriotes, accuse aussi injustement un écrivain français qui naguère encore présidait, Salle Pleyel, une manifestation en l'honneur de l'Armée Rouge, qui non seulement fait partie des Amis de l'U.R. S.S., mais qui y dirige la section des Lettres... »*

Pronostics.

13 avril. — M'entretenant avec un officier d'état-major qui approche du soleil, je lui demande :

-- Quand pensez-vous que la guerre finira?

— Pas avant un an. D'ici un mois, l'Allemagne sera coupée en deux, mais les nazis vont se réfugier dans les montagnes du Tyrol avec des vivres et des munitions pour des années. Ce réduit sera très dur à forcer, et, d'autre part, dans toutes les villes et villages occupés, les hitlériens organiseront la Résistance suivant les principes de nos maquis.

— Je n'ai jamais poursuivi que des communistes, proteste hautement le policier tortionnaire David.

On voit l'ignoble manœuvre...

Je téléphone à Emile Henriot, nouvel habit-vert : « Je vous préviens qu'après la guerre, si je reprends les dîners du *Crapouillot*, les anciens rédacteurs devenus académiciens ne seront reçus qu'en tenue, avec bicornes et épée ! »

Le Journal des Débats écrivait le 20 mars 1815, pendant le vol de l'aigle de clocher en clocher :

« Quel serait le résultat de l'aveugle entreprise de Bonaparte si la France se laissait envahir et remettre sous le joug par un aventurier de l'île de Corse, accompagné d'une poignée de brigands étrangers et de quelques bandes de déserteurs?... La France sera délivrée par la France, ou la France cessera d'exister, et le néant vaudrait mieux pour elle que la honte de retomber sous l'exécrable joug de son bourreau. »

Et le lendemain, 21 mars, Louis XVIII ayant fui pendant la nuit, le même *Journal des Débats* enchaînait :

« La capitale offre aujourd'hui l'aspect de la sécurité et de la joie. Les boulevards sont couverts d'une foule immense, impatiente de voir arriver l'armée et le héros qui lui est rendu. L'Empereur a traversé deux cents lieues de pays avec la rapidité de l'éclair, au milieu d'une population saisie d'admiration et de respect, pleine du bonheur présent et de la certitude du bonheur à venir ! »

Les Suarez et les Luchaire étaient tout prêts à suivre ce bel exemple. Mais les temps sont changés : on ne pardonne plus, on tue.

Aux Indes, les chasseurs attachent, dit-on, un enfant sur la berge du fleuve pour appâter le crocodile. Le monstre est abattu d'un coup de rifle dans l'œil alors qu'attiré par la chair fraîche, il s'approche de l'enfant. Mais il peut arriver que le chasseur rate son coup et que le petit soit dévoré.

Voilà deux fois que la France joue le rôle de l'enfant. C'est peut-être un emploi digne d'admiration, mais cette

fois nous avons failli être mangés pour de bon et les chasseurs ont mis bien du temps à nous retirer de la gueule du monstre.

14 avril. — La mort subite et inattendue de Roosevelt frappe l'opinion comme l'eût fait un assassinat. Inquiétudes pour l'avenir.

« Eh bien, mon cher, me dit, triomphante, cette dame ci-devant collaborationniste, *quand les Allemands prenaient tout*, vous aviez tout de même plus à manger qu'aujourd'hui? C'est de leur faute, disait-on, s'il faut payer 300 francs le repas au restaurant? Et aujourd'hui, c'est 600! »

Il est évident que ça ne tourne pas rond. Huit mois après la Libération, on donne cette semaine 60 grammes de viande — ce qui ne s'était jamais vu sous l'occupation — et il n'y a pas eu de distribution de beurre depuis deux mois! Ce sabotage est-il organisé par les fonctionnaires de Vichy restés en place?

Notre pipelette dit à Charlotte :

« Vous savez que *Rouzevel* est mort?... *Il paraît* qu'il était Président des États-Unis... »

Des parachutistes alliés à 30 kilomètres de Berlin.

Les grands cinémas *Rex* et *Gaumont* sont réquisitionnés pour recevoir les prisonniers qui débarquent au rythme de 8 000 par jour.

D'après mon marchand de vins, les Américains réquisitionnent tout le Champagne disponible (A Reims : 18 millions de bouteilles) et tout le cognac. — « Après avoir été pompés par les Boches, me dit-il, nous voilà maintenant mis à sec par les Américains! »

Conversation chez le merlan :

Premier garçon coiffeur (qui frictionne) : Au jour d'aujourd'hui, mon cher monsieur, tout le monde trafique, que c'en est une honte...

Deuxième garçon (qui rase mon voisin) : Comme on dit, c'est la bouteille à l'encre : le marché noir envahit tout, corrompt tout...

Premier garçon : Ah ! quelle moralité, monsieur, autant dire une vraie pourriture ! (puis un ton plus bas, se penchant vers mon oreille) ... Est-ce que du chocolat américain à 800 francs vous intéresserait ?

Les éditeurs ont plus de chance que les écrivains : L'un après l'autre, sans bruit, ils ont tous été relaxés.

Documents officiels sur les camps d'extermination nazis : Trois effroyables « rapports » sur le camp d'Auschwitz où les nazis pratiquèrent l'extermination de plusieurs millions de Juifs par les chambres à gaz et les fours crématoires.

Certains détails soulèvent le cœur : C'étaient des détenus qui, moyennant un petit supplément de rations, allumaient les fours et charriaient les cadavres, jusqu'au jour où ils étaient eux-mêmes précipités dans la fournaise, au titre de « témoins indésirables ». Lorsqu'un secrétaire de « bloc » signalait par erreur le décès d'un « numéro », le détenu en question était exécuté sommairement, car le rapport ne pouvait être rectifié.

Comment réaliser l'épouvantable dégradation morale de ces prisonniers qui, appâtés par de menus avantages, acceptaient de devenir les bourreaux de leurs camarades de misère et de ces affamés qui conservaient des cadavres à leurs côtés pour toucher leur ration (comme au front, après une attaque nous touchions les rations des tués de la veille) ?

Mais voici une indication qui nous ouvre des horizons infinis sur la mentalité nazie :

« C'est au début du mois de mars 1943 qu'eut lieu l'inauguration du premier four crématoire, avec gazage et crémation de 8 000 Juifs de Cracovie. Des hôtes de marque, des officiers supérieurs et des civils vinrent de Berlin pour y assister. Ils se montrèrent fort satisfaits de l'exploit accompli et utilisèrent avec empressement les judas aménagés dans la porte de la chambre à gaz. La nouvelle installation remporta auprès d'eux le plus vif succès... »

A Barbizon.

17 avril. — Dans la petite chapelle, ce matin, service à la mémoire de Géraldine François Millet, morte à New-York à l'âge de quatre-vingt-treize ans.

Cette Américaine, d'une étonnante vivacité d'esprit, avait épousé l'un des fils du peintre de l'Angulus (dont la célébrité égale en Amérique celle de Napoléon en France). Elle avait tenu à emmener son mari dans son pays, en voyage de noces : mais après huit jours passés à New-York, François Millet s'était rebelle : « Ma chère Didine, lui avait-il déclaré, vous m'avez déjà fait visiter une dizaine de collections particulières où vos compatriotes ont voulu me faire admirer de nombreux tableaux de mon père. Or, les trois quarts de leurs toiles sont des faux abominables ! Je n'ose pas le dire et ce cas de conscience me rend malade. Continuez seule votre voyage. Moi, je vais me coucher ; vous me reprendrez au passage quand vous voudrez rentrer en Europe. »

« Géraldine » avait écrit à ses amis de Barbizon qu'elle reviendrait en France sitôt la victoire acquise. Elle hésitait toutefois à prendre l'avion que son médecin lui avait déconseillé, après certain voyage aérien à travers la Cordillère des Andes, à quatre-vingt-cinq ans...

Cette chère vieille dame trépidante s'est éteinte de l'autre côté de l'Océan, sans avoir revu sa vieille demeure paysanne aux volets verts et son parc mystérieux de Barbizon.

... *Tout le monde et son père.*

Reçu dans le même courrier la lettre d'un protestant qui me blâme de tomber dans le bourrage de crâne tricolore et une coupure de la *France-du-Sud-Ouest* me reprochant au contraire de n'avoir pas dans mon *Journal* l'âme assez héroïque.

Les Tharaud publient dans *Le Figaro* une extraordinaire prophétie du *Parfum de Rome*, de Louis Veuillot, rédigé en 1859 :

« Allemagne! Allemagne à qui le ciel a tant donné! Quand tu verras reparaître un fantôme d'Empereur, qui ne sera ni l'élu de tes princes, ni l'oint du Christ, et qui ne tiendra pas le glaive pour protéger la Justice et défendre le vieux droit, mais qui se dira l'Empereur du Peuple et le glaive du droit nouveau, alors ce sera l'heure de la grande expiation! »

18 avril. — *Libé-Soir* a annoncé hier avec des caractères énormes la jonction en Allemagne des Russes et des Américains. Les journaux du matin démentent cette nouvelle sensationnelle.

Dentz passe en jugement. Avant la guerre, c'était le général préposé par l'État-Major aux enterrements, en raison de sa belle prestance.

Une tête de gendarme sans pitié.

Vieille maison, vieux papiers.

Je bouquine dans ma bibliothèque de Barbizon et retrouve d'anciennes publications, toujours plaisantes

à relire avec un certain recul : Telle une appréciation de la revue *Esprit* datée du 1^{er} septembre 1939 : « Si le communisme français a paru tenté un moment de joindre des positions plus traditionnellement humaines, le voici qui a définitivement divorcé d'avec le pays comme d'avec toutes les fidélités humaines. L'odieuse sophistique du pitre Aragon, sinistre faiseur de pirouettes autour des lourdes souffrances et des splendides naïvetés du peuple qu'il prétend servir, relève à la fois de la fessée et de la cellule. Que la terrible amertume que nous devinons au cœur de milliers d'hommes une fois de plus abusés retombe sur les saltimbanques de cette race et que, dégagés d'eux, ils laissent monter en eux la santé d'une Libération. »

Je retrouve aussi une revue clandestine d'obédience communiste, *La Pensée Libre*, reçue en février 1941, huit mois après l'armistice, où je lis cette profession de foi :

« Quand par exemple le gouvernement de l'Angleterre « démocratique » persécute, lui aussi, ceux qui démontrent que *la guerre actuelle a un caractère impérialiste du côté de tous les belligérants et qu'elle se poursuit en dernière analyse pour le profit capitaliste des deux côtés*, il y a là un acte de persécution à l'égard de ceux qui, pour éclairer les masses populaires, opposent au mensonge de la propagande de guerre une vérité scientifique. Car, l'affirmation selon laquelle l'enjeu de cette guerre, ce sont les colonies, l'hégémonie en Europe et dans le monde, et que les principaux responsables ce sont les trusts de tous les pays, n'est pas une thèse politique ordinaire : c'est la seule thèse politique conforme à la vérité scientifique c'est-à-dire aux faits et à leurs rapports effectifs. Mais aucun des impérialismes belligérants ne peut supposer cette *vérité objective*, et c'est pourquoi ils font tous de l'obscurantisme. »

Dans la même revue, cet hommage rendu au professeur Langevin : « En pleine guerre, il a pris courageuse-

ment la défense des députés communistes coupables d'avoir préconisé la paix *avant* la catastrophe. »

Je retrouve aussi « *Hitler m'a dit* ».

Lorsque parut, avec un énorme lancement de publicité, le livre de Rauschning, tout le monde eut l'impression d'un ouvrage de pure propagande et peu de gens prirent au sérieux ses révélations et ses prophéties. Or, cinq ans après, on s'aperçoit que tout ce que prévoyait Rauschning s'est réalisé,

Hitler disait à Rauschning que sa stratégie consisterait à détruire l'ennemi par l'intérieur : « *J'entrerai chez les Français en « libérateur »* (p. 27); la mission du peuple allemand : *Il est appelé à donner au monde la nouvelle classe de ses maîtres* (p. 89) et *Le monde ne peut être gouverné que par l'exploitation de la peur* (p. 101). Organisation des camps de concentration, avec des gardiens choisis dans les bas-fonds : « C'est un trait caractéristique du régime que cette sélection de la pègre pour l'accomplissement de certaines besognes politiques. » Nécessité « d'instituer une technique du dépeuplement » : « Vous allez me demander ce que signifie « dépeuplement » et si j'ai l'intention de supprimer des nations entières? Eh bien, oui, c'est à peu près cela. La nature est cruelle, nous avons donc le droit de l'être aussi... *Par exemple, en séparant pendant des années les hommes des femmes* » (p. 159). « La masse n'est maniable que lorsqu'elle est fanatisée » (p. 238). Apologie de la cruauté : « Nous ferons croître une jeunesse devant laquelle le monde tremblera : une jeunesse violente, impérieuse, intrépide, *cruelle...* » (p. 278).

Le livre met aussi en lumière les erreurs du dictateur, qui ont causé sa perte : Erreur sur les Américains : « L'Américain n'est pas un soldat. Toute l'infériorité et la décadence de ce prétendu nouveau monde éclate dans

son incapacité militaire. » Erreur sur les alliances possibles : — « Mais si vous vous trouviez en face d'une alliance entre la France, l'Angleterre et la Russie? — On ne verra rien de tel tant que je vivrai... » (p. 142).

Et pour terminer ce portrait d'Hitler, meneur de jeu de cette danse de Saint-Guy du xx^e siècle qu'est le national-socialisme : « Incontestablement, certaines forces quasi démoniaques traversent le personnage nommé Hitler : Cet assemblage du trivial et de l'extraordinaire, voilà l'insupportable dualité que l'on aperçoit lorsqu'on entre en contact avec lui... »

Et cette prophétie sur sa fin : « Oui, répéta-t-il, il est prescrit que je me sacrifie pour le peuple, à l'heure du plus grand danger » (p. 279).

— Tu sais bien, me dit Pierrefonds, que les grandes nations impérialistes ne sont qu'autant de crocodiles.

— Certes, mais je préfère choisir mon crocodile.

Tous les Français trouveraient parfait qu'Hitler soit pendu haut et court. Mais les mêmes Français ont jugé monstrueuse la simple rélegation de Napoléon à Sainte-Hélène. Et cependant, Napoléon, avant Hitler, avait mis l'Europe à feu et à sang, et ses vieilles bandes étaient traitées de « brigands » par tous les peuples d'Europe, comme tous les peuples d'Europe traitent aujourd'hui les S. S. de bandits.

19 avril. — Julien Caïn, retour de Buchenwald, déclare au *Figaro* : « La loi du camp, c'était le travail, un travail épuisant : douze à quinze heures par jour de terrassement. La nourriture était innommable, aussi pendant le seul mois de février, 5 400 détenus sont morts. »

Le même jour, Julien Caïn est interviewé par *L'Aurore* :

— Comptez-vous reprendre bientôt vos travaux?

— Sans nul doute. Je n'ai jamais d'ailleurs cessé de lire ou de travailler durant ma captivité. J'ai lu notam-

ment une *Vie de Rimbaud* qui m'a beaucoup séduit et lorsque les soldats du général Patton ont fait irruption dans le camp, j'étais en train de travailler Goethe...

Signe des temps.

« Je n'aurais jamais osé lui offrir un pourboire », disaient nos pères. Aujourd'hui on peut offrir un pourboire à n'importe qui, il suffit de le proportionner à la situation de l'intéressé.

Les journaux voudraient faire croire que le marché noir n'a profité qu'à des gansters milliardaires. La vérité, c'est que le marché noir a permis de vivre depuis quatre ans à un nombre considérable de petites gens qui servaient d'intermédiaires. Des dizaines de milliers d'ouvriers, de petits bourgeois, de pères de famille nombreuses ont équilibré leur budget et nourri leur progéniture grâce à leurs petites commissions. D'un certain point de vue, le marché noir fut un impôt sur les riches, en partie perçu par les pauvres.

La même personne sensible est soulevée d'horreur en apprenant que dans les camps d'extermination les tortionnaires nazis jetaient au brasier des moribonds, mais s'épanouit en lisant dans son journal qu'une petite ville a été détruite en vingt minutes par des bombes au phosphore et que femmes et enfants tourbillonnaient dans les rues, comme autant de torches vivantes...

Lu *Le radeau de la Méduse* de Moussinac.

Après tant d'articles sur les horreurs des camps allemands, voici un récit de captivité dans les geôles de la République, sous Reynaud, puis sous Pétain. Il nous montre que les condamnés politiques sont toujours ignominieusement traités sous tous les régimes (sauf toutefois sous le régime « judéo-maçonnique » qui permettait à Maurras

d'écrire à la Santé son article quotidien et de recevoir visites et victuailles). A Gurs, Moussinac a maigri de 16 kilos et a failli mourir. Si M. Goebbels avait su cela, il en aurait tiré d'excellents arguments de propagande. Il est vrai que si Moussinac avait été à Ravensbrück, il aurait maigri de 32 kilos et serait sans doute mort.

Militant communiste, arrêté en mai 1940 au même titre de défaitiste que les membres de la 5^e colonne — Laubreaux, Lesca, de Ludre — Moussinac a connu l'isolement cellulaire à la Santé, la marche inexorable, baïonnette au flanc, le long des routes de l'exode et la misère au camp de Gurs. S'il nous décrit de façon émouvante les étapes douloureuses de son calvaire physique, il est regrettable que l'écrivain communiste, escamotant le vrai sujet, ne nous fasse pas part de son état d'âme et peut-être de ses troubles de conscience entre le pacte germano-soviétique d'août 1939 et l'entrevue historique Hitler-Molotov de novembre 1940...

Moussinac rapporte avec une émotion qui m'a touché, la bonne camaraderie, au lendemain de la guerre, des premières réunions de la petite revue d'art et de lettres, *Le Crapouillot*, mais il ajoute : *celui de 1919, le vrai*. Alors quoi, mon cher Léon, ce n'était plus « le vrai », le *Crapouillot* de 1930-1939, qui publiait : *La Guerre Inconnue*, *Les Horreurs de la Guerre*, *Expéditions Coloniales*, *La police secrète* et les *200 Familles*?

Ce livreur, en 1941, quitta sa place de 2 000 francs, pour se lancer dans « les affaires ».

Un matin, de 1943, il s'amène, la figure décomposée : « Le Caïd a été poissé, me déclare-t-il. Ah! qu'est-ce qu'ils l'ont dérouillé, les vaches! On a trouvé 600 billets dans son sommier. Vous parlez d'une déveine, il allait se retirer, acheter un bar, et c'est moi qui prenait la suite des affaires...

— 600 000 francs ! s'écrie Lucienne, c'est fou de conserver de si grosses sommes chez soi. Je pense que vous...

— Oh ! non, répond le garçon, moi, j'ai juste 80 000 francs sur moi, pour le courant. »

Ce petit malchanceux a d'ailleurs reperdu sa fortune en une minute : Une grosse cargaison de cartes d'alimentation livrée entre deux portes et payés *cash*... Les paquets ne contenaient que du papier à cabinets.

21 avril. — De l'*Avenir de Seine-et-Marne* : « A la cour de Justice de Melun : « Responsabilité atténuée, conclut le rapport du médecin psychiatre qui a examiné Étienne Gormy, cinquante-six ans, de Rebais. Et ceci explique certaines incohérences dans l'attitude de l'accusé, communiste avant la guerre et collaborateur pendant l'occupation, à la fois dénonciateur des gaullistes aux autorités françaises et à la *Rose des Vents*, et en même temps propagateur et interprète dans le sens antinazi de la prédiction de Sainte-Odile. »

Il y a des déportés d'honneur, comme il y eut une Résistance de luxe.

Barbizon.

Le sens de l'actualité. — Fin 1940, il me disait : « Je vais à Paris ce soir dîner avec le chef de la Gestapo ; c'est un vieil ami à moi. »

Aujourd'hui, il me confie : « J'ai gardé pendant quinze jours chez moi trois aviateurs blessés, et sans tickets, tu te rends compte ? »

— J'ai trouvé des merlans, me dit Charlotte.

— Où ça ?

— Chez mon boucher.

Lu *La guerre à Paris*, par Charles Braibant, bourgeois de Paris, auteur du *Roi dort* et chef des Archives au Ministère de la Marine. Journal très copieux, tenu au jour le jour, par un haut fonctionnaire qui fut en contact avec les grands chefs des armées de terre et de mer, des hommes politiques, des écrivains célèbres...

« Entre les deux guerres, constate Braibant, nous avons dépensé plus de deux cents milliards pour notre armée et notre flotte de guerre, renonçant pour les équiper à maintenir notre outillage intellectuel, à créer des institutions dont dépendait l'avenir de la race. Et pour quels résultats? L'État-Major de notre armée a préparé la guerre de Vercingétorix. Notre flotte, commandée par des amiraux fascistes, n'a combattu depuis l'armistice que pour nos ennemis, jusqu'au jour où la politique de ses chefs l'a acculée au suicide ».

23 avril. — Nous apprenons avec joie la libération du camp de Belsen de notre ami Martin-Chauffier.

Et Desnos?

25 avril. — Les journaux du soir annoncent que Pétain est en Suisse et va se rendre aux autorités françaises. Encore une manœuvre d'Hitler pour semer la division entre les Français. Le vieux traître aura joué son rôle jusqu'au bout.

Titre à sensation de « France-Soir » :

« JE SUIS D'ORADOUR », dit le prisonnier libéré.
... Et celle qui l'interrogeait s'évanouit...

Les paix se suivent...

Après l'autre guerre, on parlait beaucoup de désarmement général. Après celle-ci, la préparation militaire sera obligatoire en France pendant trois ans avant l'incor-

poration. « Tout refus de se soumettre à cette obligation entraînera une augmentation de la durée légale du service militaire. »

« Se faire tuer jusqu'au dernier », slogan absurde. Si les fantassins de 1914 s'étaient fait tuer jusqu'au dernier dans les traquenards de Morhange et de Charleroi, il n'y aurait pas eu le redressement de la Marne.

Lu : *Le problème politique et la Démocratie*, par Dominique Parodi.

Cet ouvrage n'eût certainement pas dépassé l'audience restreinte des ouvrages de philosophie si, sous le titre assez comique « Un peu d'honnêteté ! » Cachin ne l'avait violemment dénoncé. Du coup, on se l'arrache.

Parodi énumère les causes de notre défaite. D'abord « une estimation inexacte des préparatifs allemands et une mauvaise utilisation des nôtres », puis, d'un côté, le défaitisme des communistes après le pacte germano-soviétique — « telle désertion bruyante est un symptôme dont on ne peut méconnaître la signification », et certaine propagande explique la débandade de l'armée Corap — de l'autre, l'admiration des régimes autoritaires par les partis d'extrême droite, la grande bourgeoisie ne soutenant qu'à contrecœur la guerre contre Hitler.

« On n'eût pas été si prompt à exploiter la défaite, remarque Parodi, si l'on n'avait pas été enclin déjà, sinon à la préparer consciemment, au moins à en accepter la perspective et à y incliner secrètement. »

Et, dénonçant la bouffonnerie d'un régime dictatorial et militaire, basé, non sur des victoires, mais sur une défaite, il conclut que le gouvernement de la « Révolution Nationale » a commis « le forfait d'avoir profité du désastre national pour faire œuvre de parti, d'avoir admis intégralement la défaite pour satisfaire à des rancunes de politique intérieure et d'avoir accepté la France

battue et dépecée et son asservissement à l'Allemagne, comme une revanche du 6 Février ».

Le supplice de Maurras à Poissy, ce n'est pas de confectionner des petits sacs, mais de ne pouvoir écrire son article quotidien.

Dignimont m'amène la comtesse de Mauduit qui arrive par avion d'Allemagne, encore vêtue de l'uniforme rayé des déportés et très élégante tout de même. Maigrie et blanchie, évidemment, mais toujours aussi séduisante.

Bessie de Mauduit, Américaine, dont le mari est parachutiste, avait organisé dans son château breton un relais et une infirmerie pour les aviateurs alliés. Dénoncée par un domestique, incarcérée à la prison de Rennes, puis à Romainville, elle fut dirigée enfin sur Ravensbrück.

« Tant que nous avons été sous la coupe de la Wehrmacht, dit-elle, nous avons été bien traitées. Notez qu'avant la guerre, je disais toujours aux Français qu'ils étaient insupportables de ne pouvoir s'entendre avec leurs voisins allemands; nous autres Américains, ne nous entendions-nous pas avec nos voisins canadiens? Et même dans le train qui nous emportait vers l'Allemagne, je disais à mes compagnes : « Que voulez-vous, nous avons voulu mettre le doigt dans la machine allemande, nous sommes punies, c'est normal! Nous avons pris nos risques, n'est-ce pas? Et ils ne nous ont pas maltraitées. »

« Mais dès l'arrivée à Sarrebrück, accueillie par une population déchaînée qui nous lapidait et nous crachait au visage, je dus changer d'avis sur les Allemands, car j'appris à les connaître...

« Vous ne pouvez imaginer l'état d'âme d'une condamnée qui a passé des mois en prison sans voir quelque chose de joli, une fleur, un arbre, sans plus rien connaître de ce qui rend la vie agréable! Après deux ans

de cachot et de camp, j'étais tellement habituée à mon nouvel état, que ma vie ancienne, ma vie de liberté, m'apparaissait comme un rêve très lointain dont j'arrivais même à douter.

« Les S. S. de Ravensbrück, avec leurs molosses dressés à mordre, sont des fous sadiques. Et aussi ce médecin du camp qui, à tout bout de champ, nous faisait défiler devant lui, deux par deux, entièrement nues. Pour examiner nos dents, il nous faisait mettre à poil ! Et pour la moindre entorse au règlement — avoir par exemple un journal sur la poitrine pour se protéger du froid — ces affreux S. S. nous frappaient à coups de poings dans la figure, à coups de pieds dans le ventre, à coups de cravache...

« Il faudra que je raconte ces histoires vraies à la radio pour convaincre mes compatriotes américains qui continuent à organiser des fêtes de bienfaisance pour les prisonniers boches !

« Je leur dirai que nous étions forcées, par tous les temps, sous la pluie, sous la neige, de rester debout pendant des heures pour l'appel. Forcées aussi d'assister, au garde à vous, aux exécutions, par exemple à cette pendaison d'une femme juive par une S. S. allemande...

« Un supplice classique, c'est simplement d'entasser deux cents détenues dans un local prévu pour trente. Quatre femmes pour un lit, par exemple. Pendant des semaines j'ai vécu *sous* une table, marchant à quatre pattes, comme un chien.

« J'étais la seule Américaine du camp. Je sentais qu'il ne fallait pas faillir. J'ai tenu. De même que des Françaises admirables, en particulier, une vieille dame très bien, de soixante-dix-sept ans, qui restait debout sans broncher pendant des appels de plusieurs heures, une femme d'un cran formidable. J'irai voir sa famille. Songez que la moindre défaillance, c'était la mort...

« Nous n'avions plus de réactions, puisqu'elles

étaient inutiles, devant les brimades, les cruautés, les exécutions... Une femme qui apprenait qu'elle allait être exécutée, partait du même pas que pour une corvée habituelle, et ses compagnes ne paraissaient pas plus émues. Ils avaient tué en nous toute sensibilité.

« Je n'ai pas pleuré une seule fois, en deux ans de captivité, conclut Bessie de Mauduit, avec un sourire de fierté, mais j'ai pleuré en revoyant Paris... »

Et nous, en l'écoutant.

Les ralliés au gaullisme de septembre 1944 sont les plus intransigeants. Ils me rappellent le mot de Forain, parlant d'une convertie de fraîche date : « Il y a à peine quinze jours qu'elle connaît la Vierge et elle l'appelle déjà Marie. »

26 avril. — Dans *l'Ordre*, Buré égrène de bien amusants souvenirs à propos du Maréchal :

En 1917, *l'Eclair* ayant publié un article jusqu'aboutiste de Buré, Wertheimer qui venait d'acheter le journal, reçut un télégramme de Jean de Pierrefeu, au nom de l'État-Major de Pétain : « Tu ne nous avais pas dit que tu achetais un journal pour en faire un journal belliciste! »

Le secrétaire de rédaction de *l'Eclair* était à l'époque Robert de Beauplan, qui devait écrire pendant l'occupation ces lignes sur le coq gaulois :

« N'avons-nous pas du reste commis cette maladresse de choisir comme emblème cet animal criard, batailleur et prétentieux qui s'imagine qu'il fait le soleil. L'occasion semble bonne, aujourd'hui, où nous liquidons notre passé, de faire disparaître ce symbole fâcheux. »

Quand Pétain reçut le bâton de Maréchal, Weygand, qui le détestait, déclara : « Nous l'avons maintenu dans le chemin de l'honneur à coups de pieds dans le cul! »

« La fourberie de Pétain est sans limite, déclarait le

colonel Barthe, de son Cabinet. Il nous avait dit et redit à nous, ses collaborateurs : « Je le ferai sauter, je le ferai sauter, ce Weygand. » Or, ce matin, Weygand est venu le voir. Qu'il lui eût souri, qu'il l'eût caressé, cela ne fut pas pour nous étonner : fausseté mondaine courante. Mais il ne s'est pas arrêté là. Comme le généralissime prenait congé de lui, il se tourna vers nous, nous désigna du doigt et lança, faussement bonhomme : « Ah ! si j'écoutais ceux-là, il y a longtemps, cher ami, que je vous aurais fait sauter ! »

Tous aux Urnes !

Les communistes ne se présenteront pas sous leur drapeau rouge mais camouflés en tricolore « Union Patriotique Républicaine et Antifasciste ». (U. P. R. A.)

Le *Populaire* reproche à M. Pierre Ruhlmann, vice-président de « Ceux de la Libération-Vengeance » de se présenter en compagnie de réactionnaires avérés, Joseph Denais, Fernand Laurent et Armand Massart (ce dernier aurait été maréchaliste et franciscard).

Michel me dit que la mode ne perd jamais ses droits, même dans un camp de déportés. A Ravensbrück, la comtesse de Mauduit avait retrouvé une première de Schiaparelli qui lui avait recoupé son costume de bagnarde.

Montéhus reparaît. On chante ses chansons nouvelles au coin des rues : *La guerre et la Libération en chansons et récits réalistes par Montéhus, le chansonnier du peuple* : « Je crie vos misères, je chante vos espoirs, je glorifie vos héros et vos martyrs. »

Avant 1914, au « Pilon » et dans les Caf'Conc' des quartiers excentriques, Montéhus plantait allégrement le drapeau dans le fumier et préconisait « la grève des Mères » contre la guerre et les tyrans.

Puis à l'automne 1914, le chansonnier suivait le « général » Hervé dans son évolution victorienne, et grîmé en poilu, le front ceint d'un bandeau ensanglanté et la capote en lambeaux, ce cabotin célébrait la « Croix de Guerre » :

Une tache de sang sur la poitrine
Ce n'est pas ça qui nous fait peur
Ça rappelle la rouge églantine
Pour nous, c'est la Légion d'Honneur !

Après 1918, quelque peu houspillé par d'anciens P. C. D. F. qui blâmaient son retournement de chandail, Montéhus essaya de reprendre son numéro de gouape humanitaire et de remonter sur sa barricade en carton. Après des représentations d'adieux multipliés, il semblait avoir pris une retraite bien méritée. Mais non, presque octogénaire, le voici, redevenu tricolore, qui déclame : *Le Massacre d'Oradour*, histoire vécue, *La Devise du F. F. I.* : il veut vaincre ou mourir et *Le Chant des Gaullistes* dont le refrain pour mirlitons est particulièrement bien venu :

Tous les Français sont enfants de la Gaule
Et les Gaulois étaient de fiers soldats
Voilà pourquoi le général de Gaulle
Sera vainqueur dans le dernier combat !

Le camarade Ehrenbourg déclarait qu'il n'y a « de bons Allemands que morts ».

Le camarade Alexandrov, dans *La Pravda* du 14 avril (reproduite par *Action*) prend vivement parti contre le « grand écrivain soviétique » (B. B. C. dixit) et soutient qu'il convient de faire une distinction entre le peuple allemand et la clique fasciste : « Ehrenbourg, rectifie Alexandrov, n'exprime pas dans le cas qui nous occupe le sentiment de l'opinion soviétique. » Et voici notre Ehrenbourg — qui passait pour le porte-parole du Kremlin —

brusquement désavoué et traité assez exactement d'agent provocateur : « *Ce sont les hitlériens, déclare Alexandrov, qui disent que l'Armée Rouge cherche l'extermination du peuple allemand... Mais que d'authentiques antifascistes, des hommes qui participent activement à la lutte contre l'Allemagne hitlérienne émettent des vues analogues, c'est étrange et incompréhensible.* »

Le malheureux Ehrenbourg, ex-héros du journalisme soviétique, vient de rater un virage...

Au temps, pour les crosses.

27 avril. — Pétain est rentré en France hier. Les journaux racontent que les soldats présentaient les armes avec la crosse en l'air, *lui faisant subir l'outrage réservé aux traîtres*. J'ai été sept ans soldat, mais dans aucun manuel d'instruction, je n'ai vu enseigner semblable maniement d'armes. Du moins de mon temps, la « crosse en l'air » n'avait rien d'un mouvement réglementaire...

A propos d'alliances électorales.

La section socialiste de la Seine communique :

« Il nous semble assez curieux de constater que le MOUVEMENT RÉPUBLICAIN POPULAIRE prend figure de mouvement de Résistance avec lequel il est bon de s'allier lorsqu'il accepte de figurer sur des listes communes aux côtés de nos camarades communistes, et de parti antirépublicain lorsqu'il prend place sur nos listes d'action socialiste. »

(*Le Populaire*, 27 avril.)

Le dernier bobard.

De Stockholom on apprend que *le sosie d'Hitler, un ancien épicier soigneusement endoctriné, a été envoyé à Berlin pour mourir sur les barricades à la place du Führer...* »

Mussolini aurait été fait prisonnier par des partisans antifascistes.

28 avril. — Le général Dittmar, commentateur militaire du D. N. B. — qui s'était suicidé il y a huit jours — vient de se rendre aux Américains.

29 avril. — Sur cinq colonnes de *l'Huma*, titre énorme :

« MAURICE THOREZ A QUARANTE-CINQ ANS. »

Cette publicité monstre rappelle assez fâcheusement certaines pages de même présentation parues pendant l'occupation...

André Marty apporte « le salut de la génération du feu » — le salut du mutin au déserteur — et rappelle l'appel « historique » de Thorez et Duclos *Au peuple de France* au mois de juillet 1940. Mais pourquoi Marty omet-il de citer les termes de ce manifeste clandestin qui déclarait par exemple :

SEULS LES COMMUNISTES ONT LUTTÉ CONTRE LA GUERRE

Seul, debout dans la tempête, fidèle à sa politique de paix, comme il s'était dressé seul contre l'occupation de la Ruhr par Poincaré, parce qu'il a toujours été CONTRE L'OPPRESSION D'UN PEUPLE PAR UN AUTRE PEUPLE.

Nous, communistes, nous avons défendu le pacte germano-soviétique, parce qu'il était un facteur de la paix et dès les premiers mois de la guerre alors que la répression s'était abattue sur nous, face à tous les profiteurs, affairistes et politiciens pour qui la guerre était une fructueuse entreprise, NOUS AVONS RÉCLAMÉ LA PAIX par l'envoi d'une lettre des députés communistes au Président de la Chambre.

Le peuple français qui paie si cher les crimes des fauteurs de guerre, etc.

Thorez et Duclos, après avoir ainsi fait porter sur la France et non sur Hitler la responsabilité de la guerre se félicitaient que le peuple français ait pu, malgré la « terreur », « montrer sa réprobation de voir *la France enchaînée au char de l'Impérialisme britannique* ».

Or, Duclos déclare aujourd'hui : « Ce sera la fierté de ma vie d'avoir été, avec Maurice Thorez, le signataire de l'appel du parti communiste en juillet 1940 *pour grouper tous les Français contre l'occupant.* »

Quelle impudence ! mais aussi quelle sottise : *Scripta manent...*

Le comte de Foras, qui arrive de Bruxelles, me dit qu'en Belgique les prix ont baissé des deux tiers depuis que le gouvernement a supprimé le contrôle économique et la chasse au marché noir. On fait un excellent repas à Bruxelles pour 125 francs et le paquet de tabac est vendu — au marché noir — 15 francs.

Ce soir dîner chez les Caldaguès, dans l'île Saint-Louis. Claude Marcy fait d'impayables imitations de Carette, de Cécile Sorel et de son ex-beau-frère, le ministre belge Spaack... Elle raconte que notre Célimène nationale arrêtée en septembre par les Fifis et accusée d'avoir fréquenté les fridolins, leur a dit : « Pendant que vous fuyiez sur les routes de France, il fallait bien quelqu'un pour les recevoir, Ventre-Saint-Gris ! *Et d'abord, pourquoi les aviez-vous laisser entrer ?* »

Marguerite Moreno qui fut la femme de Marcel Schwob, puis de Jean Daragon, Grand Premier du *Châtelet*, avait un filleul de guerre. Il est venu en permission et le voilà qui est tombé amoureux de sa marraine de soixante douze ans !

— Tu te rends compte, soupire Moreno, moi qui ai l'allure d'un vieux curé !

Pour inciter l'électeur à bien voter, on a le gaz à neuf heures du matin et les lettres arrivent, bien que ce soit dimanche, jour sans courrier !

La Gestapo a libéré dans les populations occupées certains instincts refoulés, les a encouragés et déchaînés : le goût de la délation, la volupté de la torture. Lorsque les Allemands occupèrent Paris, me racontait Maurice Garçon, ils demandèrent 2 000 policiers auxiliaires — indicateurs et provocateurs : *six mille* individus louches s'inscrivirent dès le lendemain.

On parle du sadisme des Boches, mais ils trouvèrent hélas ! des Français pour torturer d'autres Français, rue de la Pompe, rue Lauriston et aussi à la Préfecture, dans les brigades spéciales des Rottée et des David !

La rubrique des *Cours de Justice*, dans les journaux de province est particulièrement édifiante : Maris qui dénoncent leur femme, femmes qui livrent leur mari. « Ah ! la soupe n'est pas prête ? Je te dénonce à la Kommandantur ! — Ah ! tu trouves que la voisine a de jolies jambes ? Je cours à la Gestapo dire que tu as caché ton fusil de chasse !... »

Les bonnes affaires.

En 1941, après plusieurs perquisitions et saisies allemandes, je décidai de liquider en solde les 50 000 numéros restant du *Crapouillot*, qui me furent payés 25 et 30 sous pièce. Je les retrouve maintenant sur les quais, cotés 100 francs.

Les feuilles communisantes reprochaient au vénérable Bracke d'avoir pris l'initiative de publier le livre rédigé par Léon Blum en prison : *A l'échelle humaine*, qui leur paraissait « inopportun ». Bracke réplique que Blum lui avait prescrit de publier l'ouvrage, quoi qu'il arrivât, sitôt que Paris serait libéré.

Voici le passage (pages 104-105) qui provoqua l'ire des communistes :

« ... Ici encore la preuve est faite : Le rapprochement intime des démocraties anglo-saxonne et française

avec la Russie soviétique, c'est-à-dire un *Front Populaire* international, aurait été le salut de la Paix.

« Mais précisément Staline avait éludé ce rapprochement ; c'est avec Hitler qu'il avait traité en fin de compte ; c'est le marché passé par lui avec Hitler qui avait permis l'invasion de la Pologne et déterminé la guerre. L'indignation publique s'était alors justement déchaînée : Staline avait trahi la Paix, et le parti communiste, en lui restant obstinément fidèle, trahissait la France. A la lumière de cette péripétie tragique, on évoquait tout naturellement les palinodies du Communisme français au cours des dernières années. Jusqu'à la veille du pacte de 1935, il avait préconisé et pratiqué le « défaitisme révolutionnaire » ; après le lendemain, il était devenu le champion le plus ardent de l'indépendance et de l'honneur de la Patrie. Jusqu'à la veille du pacte germano-soviétique, il avait donné le ton et même le branle dans sa campagne contre le nazisme ; dès le lendemain, il proclamait son inaltérable soumission à Staline, allié de Hitler contre la France. Ces changements de front avaient été exécutés d'un coup, tout d'une masse, sans autre explication concevable que le renversement des ordres venus de Moscou, lesquels ne s'expliquaient eux-mêmes que par les revirements successifs de la politique soviétique. Ainsi, il était devenu patent que la direction du parti communiste français ne lui appartenait plus en propre, mais lui était imposée du dehors. Il obéissait aveuglément aux ordres dictés, non point par une organisation internationale, mais par une puissance, un État qui les transformait lui-même au gré de ses intérêts nationaux. *Il n'était donc plus un parti nationaliste, mais bien un parti nationaliste étranger.* »

30 avril. — A propos de la répression des crimes de guerre, Maurice Garçon retraçant les étapes de l'humanisation de la guerre, écrit au *Figaro* :

« Peu à peu, péniblement, des idées morales se sont imposées. Pendant l'antiquité, on achevait les blessés, on passait les habitants des villes prises au fil de l'épée, on réduisait les vaincus en esclaves et on déportait les populations. »

Les temps sont-ils vraiment changés?

A Barbizon.

Visite à André Billy dans sa délicieuse demeure « La Chevrette ». « Les Goncourt, me dit Billy, se trouvent dans une position très difficile. Pour expulser un membre, d'après les statuts, il faut huit voix. Or, sur dix académiciens, trois sont à rejeter : Sacha Guitry, Ajalbert et René Benjamin — dont le fils, hélas, vient d'être tué en Alsace. Et les trois indésirables refusent catégoriquement de démissionner; car se retirer, c'est s'avouer coupables. »

De toute façon, l'élection prévue de Colette aura lieu sans le concours des trois réprouvés.

MAI 1943

1^{er} mai. — Des journalistes sont en prison pour avoir célébré, à raison d'un franc la ligne, le *Mur de l'Atlantique*. Mais les entrepreneurs qui ont gagné des milliards en le construisant, se promènent sur le boulevard.

— *Il valait mieux le faire que d'en parler*, conclut Breffort.

Sur les quelques centaines de femmes françaises rapatriées par Odessa, la moitié était des travailleuses volontaires, mais on ne s'est aperçu de ce détail qu'après les avoir acclamées.

De même dans tous les convois de rapatriés, se glissent des miliciens et des volontaires de la L. V. F.

Rue d'Ulm, sur un mur, ce graffiti à la craie :

*Pétain au poteau
Thorez à Biribi.*

Sic transit...

Les mêmes Italiens qui acclamaient au balcon de son palais leur « Douthé » triomphant, ont couvert de crachats son piteux cadavre, pendu par les pieds, comme un veau, à la devanture d'un « *Prisunic* » de Milan...

A l'occasion de la réception à Bordeaux des troupes qui ont libéré le Médoc, le général de Larminat a prononcé le 26 avril un discours qui a fait quelque pétard :

« Certains volontaires ont donné un magnifique exemple d'idéalisme, de désintéressement, et ceci comporte une contre-partie, des obligations pour ceux qui n'ont pas fait les mêmes sacrifices. Il y avait en France, avant cette guerre, trop d'égoïsme, à Bordeaux peut-être plus qu'ailleurs, parce que c'est une ville riche : égoïsmes individuels, égoïsmes de famille, de clan, de cité, de classe et c'est cela qui doit changer, car c'est cela qui nous a perdus. Ce n'est pas pour le service de ces égoïsmes que combattent volontairement des Français depuis quatre ans et demi, *ce n'est pas pour enrichir les Bordelais que se sont fait tuer en volontaires à la pointe de Graves et à Royan, de braves garçons de chez nous.*

« ... Je dois parler aussi du cas de ces entrepreneurs français qui ont construit pour les Allemands les casemates bétonnées des positions de Graves et de Royan. Nos hommes ont dû durement se battre pour prendre ces casemates. Nous ne reprochons pas aux entrepreneurs de les avoir construites, car nous savons que la loi du vainqueur est implacable ; *mais nous déclarons qu'ils ne doivent rien conserver de l'argent qui leur a été versé pour ce travail, car cet argent, ces billets, sont imprégnés de sang français.* »

2 mai. — On fait la queue aux kiosques du boulevard Saint-Michel, on assaille les camelots : Les journaux du soir portent un titre énorme :

« HITLER EST MORT »

... Beaucoup de gens restent sceptiques.

Aux alentours de l'hôtel Lutétia, assis aux terrasses, des déportés politiques, dans leur pyjama rayé de bagnard : des mains d'enfants, le teint verdâtre et cireux, des visages rétrécis, amenuisés, qui rappellent ces horribles petites têtes humaines, modelées par les sauvages de l'Amazonie.

A la Radio un de nos super-Déroulède se désole que la France n'aligne pas plus d'hommes au front. Comme si la mise sur pied de quelques divisions supplémentaires dans les derniers jours de la guerre devait modifier les plans des « Big Three »!

Le commandant Level-Livry avait bien raison de rappeler que, la Russie exceptée, c'est la France qui a perdu le plus d'hommes entre 1939 et 1945 : les morts de la « drôle de guerre » et de l'expédition en Norvège, 150 000 à 200 000 soldats et civils tombés en mai-juin 1940, les tués par bombardements anglo-américains — 40 000 officiellement pour la seule Normandie — les fusillés par les Allemands (on parle de 150 000); les pertes de la Marine, les tués « par erreur » de Syrie, de Madagascar, d'Algérie et du Maroc, les tués de l'armée Leclerc dans le Fezzan, en Tripolitaine, en Tunisie, les tués d'Italie et de l'île d'Elbe, des débarquements en Normandie et en Provence, de la campagne de France et de la campagne d'Allemagne, les milliers d'ouvriers de la relève tués dans les usines allemandes, les morts des camps de prisonniers et des camps de déportés!

Effrayante addition!

Premier tour des élections.

Succès prévu des listes communistes, sous le couvert de « l'Union Patriotique Républicaine et Antifasciste ».

En dehors des militants du parti, ont voté communiste, les révolutionnaires d'esprit quarante-huitard ou communard qui votent extrême gauche par principe; nombre de bons bourgeois sincèrement admiratifs des exploits de la Résistance et de l'Armée Rouge; tous les citoyens qui demandent un changement d'hommes et de méthodes et pensent le réaliser grâce au parti indéniablement le plus dynamique; tous les mécontents — y compris les partisans de la « politique du pire » — et

enfin tous ceux — et surtout toutes celles — qui ont été trompés par la confusion des étiquettes.

Glissement à gauche, dit la presse. Sans changement, pensent certains, puisqu'en devenant un parti d'ordre, chauvin et ultra-tricolore, le parti communiste a nettement glissé vers la droite.

L'autre danger.

Un prisonnier rentre et trouve son foyer déserté : histoire banale, hélas ! Mais on me cite le cas inverse :

A Villejuif, une jeune femme qui n'avait été mariée que vingt et un jours, devient mère, élève courageusement son enfant, attend le retour du papa prisonnier. Enfin il revient ! Mais cinq ans d'absence lui ont fait oublier les trois semaines de 1939, il repousse l'enfant qu'il n'a pas connu et annonce qu'il divorce pour épouser une Ukrainienne qu'il a appréciée en commando.

Les agresseurs de Robert Dubard, ancien rédacteur en chef de *l'Intran*, sont passés en correctionnelle à Fontainebleau. Un des bandits, un Polonais qui avait joué le rôle principal dans six attaques nocturnes à main armée, n'écope que de quatre ans de prison, les autres de deux ans... Et dix-huit mois *avec sursis* sont octroyés aux agents de police de Montereau qui prêtaient leurs revolvers aux bandits moyennant 5 000 francs par opération !

Les enfants terribles.

La mère enceinte à son petit garçon : « Désires-tu une petite sœur ou un petit frère ? »

Le petit garçon : « Écoute, si ça ne doit pas te faire trop de mal, j'aimerais bien mieux une bicyclette. »

Les cinq versions de la mort d'Hitler :

1° Il s'est fait tuer à la tête du dernier carré. 2° Est mort d'une hémorragie cérébrale. 3° A été assassiné par les sbires d'Hitler. 4° S'est suicidé par le poison. 5° S'est fait tuer par un officier S. S.

Mais peut-être court-il encore....

Pierre Laval, débarqué d'avion à Barcelone a été incarcéré à la prison de Montjuich. Il trimalle une valise pleine de milliards et mange de la langouste, d'après les feuilles. _

L'Humanité recommande de pavoiser pour la prise de Berlin. Mais le public est terriblement las. La guerre a duré huit mois de trop. Depuis la Libération de la capitale, point final de l'occupation, aucune nouvelle de la guerre ne transporte plus les Parisiens.

Mandat d'arrêt contre le soyeux lyonnais Charles Gillet. Le préfet du Rhône, Yves Farge, est un dur. Mais arrête-t-on un milliardaire?

Jolie affiche illustrée éditée par le Parti Communiste pour les élections municipales :

Français, Françaises
DÉFENDEZ LA PROPRIÉTÉ
Fruit du Travail et de l'Épargne.

— C'est tout, comme disait le *Canard*.

Formule désormais adoptée par les galas de Bienfaisance :

*On dansera jusqu'à l'aube,
pour les déportés de Buchenwald...*

3 mai. — Rencontré au bistrot, Pierre Mac Orlan, qui est fidèle à sa jolie maison paysanne de Saint-Cyr-sur-Morin et ne fait que de brèves apparitions dans la capitale. Nous ne l'avions pas vu, Blanchard, Oberlé et moi, depuis six ans. Entre-temps, la neige est tombée sur son crâne, mais il a toujours son œil pétillant de malice, ce cher vieux Pierre, et sa tournure de paysan cossu qui s'habillerait à Londres.

Salazar a prescrit deux jours de deuil au Portugal, à l'occasion du trépas du Führer des Allemagnes.

Comment j'ai tué Mussolini.

Le récit de l'exécution de Mussolini par un partisan, d'après la radio de Milan, est assez peu ragoûtant.

Lorsque l'ex-duce s'affaisse, touché d'une première balle, sa maîtresse, la Petacci, se jette devant son corps pour le protéger. « Retournez à votre place si vous ne voulez pas mourir, vous aussi », dit le partisan, qui ajoute :

« Claretta s'effaça. A quelques mètres de distance, je tirai cinq coups de feu sur Mussolini qui s'effondra. Puis, ce fut le tour de la Petacci. Justice était faite. »

Pas très galant, ce partisan italien.

James de Coquet raconte un déjeuner à la table d'un colonel russe. En russe, « tovarich » veut dire camarade et dans l'armée on ajoute « tovarich » au grade de l'officier à qui l'on s'adresse. La camaraderie est sauve, explique-t-il, la hiérarchie aussi. Comme Coquet n'a pas de grade, le drogman l'appelle : « Gospodin Tovarich », c'est-à-dire : « Monsieur le Camarade. »

Action est poursuivi pour diffamation par la tribu des Wendel. Je me suis laissé dire qu'après l'armistice, les

Fritz firent exactement aux Wendel le coup que les Wendel avaient pratiqué aux magnats allemands après l'autre guerre, à savoir, de leur racheter leurs affaires et participations pour un nombre absolument dérisoire de milliards. Et les Wendel de se considérer comme abominablement spoliés. C'est sans doute ce qu'ils soutiendront en justice.

Raccourcis.

4 mai. — *Les Lettres Françaises* publient des extraits de carnets de route de soldats allemands pendant la campagne de Russie :

Du major Reich :

« *2 juillet 1941* : Exécution de Juifs.

« *3 juillet 1941* : Départ. Exécution de 22 soldats russes dont quelques-uns blessés, dans un enclos de paysans. Vallées fertiles. Moulins à vents. »

Et d'un simple troupier, matricule 42999 :

« *11 janvier 1942* : Le matin nous avons pendu 5 hommes et fusillé 2 femmes. Pour le dîner, on a fait une bonne soupe.

« *2 février 1942* : Fusillé 6 personnes. Nous avons fait rôtir une oie, c'était très bon. »

Toujours intéressants, les propos des hommes de métier.

Les journaux communistes protestent violemment contre les récits de prisonniers français qui auraient été dépouillés et molestés par des troupes russes.

En contre-partie l'U. R. S. S. proteste officiellement contre le traitement par les Alliés des prisonniers russes libérés.

Les historiens de la guerre 1939-1945 devront appuyer sur l'étonnante carence des fameux « services de rensei-

gnements » : en dépit des foudroyantes campagnes de Pologne et de Norvège, notre 2^e bureau et l'Intelligence Service ont gravement sous-estimé la puissance offensive allemande; et de même, les services d'espionnage allemands n'ont décelé ni la puissance de l'Armée Rouge, ni l'importance de l'équipement industriel et des ressources de la Sibérie.

Coucou, les revoilà!

5 mai. — Hier soir, à la porte des *Sociétés Savantes*, où se tenait une réunion du *Mouvement Socialiste Monarchique*, des jeunes gens vendaient le journal assez particulier du *M. S. M.*

En tête, un panégyrique du comte de Paris, engagé en 1940 dans la Légion Étrangère et qui « participa comme soldat de 2^e classe à la retraite terrible de juin 40, courant sans entraînement et les pieds en sang, des cinquante kilomètres par jour ».

« *La France aux Français!* » s'écrie ensuite M. Marc Ferrache, qui ajoute : « ... Mais libre à moi de préférer à toute cette pourriture (la République) un chef jeune, qui, lui, pensera véritablement : *France d'abord*. Ce chef, nous sommes prêts à le suivre, car nous avons foi en lui et foi dans les destinées de notre France, *notre France seule!* »

« La France seule », le slogan de Charles Maurras!

De Nicolas Renaud, une apostrophe :

« La troisième République était intoxiquée par des francs-maçons, des Juifs venus des ghettos de Pologne, des politiciens et des banquiers plus ou moins crapuleux ».

N'est-ce pas exactement le style de feu *Au Pilon?*

Puis, après quelques pointes contre l'Angleterre et l'Amérique, voici une curieuse mise au point : « Il ne faut pas oublier que les premiers appels du général de Gaulle

commençaient ainsi : « Moi, de Gaulle. » C'était lui qu'il nous demandait de suivre et non l'agonisante *femme sans tête*. Il ne fut jamais question de République jusqu'à son arrivée à Alger où il ne put faire autrement que de se rattacher à la « légalité républicaine ».

Enfin, après une attaque contre « Karfunkelstein, dit Blum » et une répudiation des « vendus à l'Allemagne », Brinon, Déat et Doriot, le pamphlet conclut : « Le Roi épurera sans faiblesse les meneurs antinationaux comme jadis les féodaux révoltés, soutenus par l'Angleterre et l'Espagne, et il réconciliera tous les Français, ceux qui ont vu juste et ceux qui se sont trompés. Il coordonnera toutes les bonnes volontés, comme Henri IV après les guerres de religion. »

A quand *l'Action française* clandestine?

Dans *Soupers de mon temps*, le dandy Roger de Beauvoir publia le fameux menu du comte de Vieil-Castel qui avait parié de dépenser — il y a cent ans — vingt-cinq louis à son dîner, au Café de Paris : de la laitance de carpes au faisan rôti bardé d'ortolans, des cailles désossées en caisse à la pyramide de truffes et du Tokay hongrois au vin de Constance du Cap de Bonne-Espérance en passant par le Clos Vougeot et le Johannisberg.

A Paris aujourd'hui, pour 500 francs-Pleven, un infime cabaretier du marché noir vous sert un potage, cinq ronds de saucisson, un beefsteak aux pommes, un dessert et une bouteille de beaujolais... Mai : à la Bourse noire, le louis d'or est coté 5 000 francs, si bien que le dîner du comte de Vieil-Castel lui coûta, en fait, *cent mille francs-papier d'aujourd'hui*.

5 mai. — Capitulation des Allemands en Hollande. On entrevoit enfin... la fin!

Constatant que le mouvement communiste ne se présente plus comme un parti de « chambardement social »,

mais un parti d'ordre et de gouvernement, l'éditorialiste du *Figaro* se demande : « Combien de temps pourra-t-il occuper cette position extrême sans qu'une nouvelle formation vienne se placer à sa gauche? »

Évidemment...

Jeanson voudrait écrire un article pour mettre en garde certains gaullistes qui veulent faire croire maintenant que toute la France était derrière le Général en juillet 1940. C'est minimiser le mérite aussi bien de Gaulle qui se lança seul dans la grande aventure, que de la poignée d'hommes qui, les premiers, accoururent à son appel.

Lu, square Cluny, sur une affiche de réunion électorale parmi les orateurs prévus :

MARCEL PAUL

rescapé du camp de l'horreur de Buchenwald
et

LOUIS ARAGON

le poète de la Résistance.

6 mai. — Maintenant que les ultimes péripéties de la guerre se déroulent à un rythme accéléré — assassinat de Mussolini, mort d'Hitler, capitulations successives des armées allemandes — nous sommes dans l'état des spectateurs d'un film qui aurait duré jusqu'à cinq heures du matin, trop las pour applaudir un dénouement qui s'est fait attendre trop longtemps.

Un nouveau procès de Moscou.

Rupture des négociations entre Russes et Anglo-Saxons à San Francisco, le gouvernement russe ayant confirmé aux Alliés qu'il avait arrêté les Polonais démocrates envoyés de Londres en Russie. *Seize saboteurs polonais vont être jugés à Moscou*, annonce l'Agence Tass.

Visité le Grand Salon. Après cinq ans de tueries perfectionnées, on retrouve les immuables portraits mondains devant le château à tourelles, les bruyères roses et le sempiternel coucher de soleil à Venise ou sur les bords du petit Morin! Par contre, les peintres d'anecdotes sont morts de vieillesse : Plus de noirs ramoneurs jouant aux billes avec de blancs petits pâtissiers, plus d'enfants de chœur chapardant le vin de messe, ni de cardinaux gourmets sirotant leur fine tandis que Médor fait le beau pour un susucré; plus de cuirassiers de Reischoffen, ni de paniers à chatons. Tous les « Artistes Français » se sont ralliés hardiment au style du Salon d'Automne de 1920.

Esculape dernier cri.

Jadis, le bon docteur examinait le malade, ordonnait quelques drogues et palpaït ses modestes honoraires. Aujourd'hui, le médecin que vous consultez, prescrit une radiographie, une prise de sang, une analyse d'urine, etc.

Et quand vous lui rapportez tous ces examens, qui ont dégarni votre portefeuille de quelques billets, le morticole veut bien vous conseiller de prendre, après le repas, une petite pincée de bicarbonate.

Opinion de Brasillach sur Hitler (« Notre Avant-Guerre », p. 276) : Cet homme a sacrifié à ce qu'il jugeait son devoir, et sa paix personnelle et l'amitié, et il sacrifierait tout le bonheur humain, le sien et celui de son peuple par-dessus le marché, si le mystérieux devoir auquel il obéit le lui commandait. »

C. Q. F. D.

Lundi 7 mai. — A cinq heures, Henri Muller me téléphone de la Jeune Parque que la paix est signée et que les cloches sonneront dans une heure. A six heures, pas

de cloches, mais, dans les rues, les camelots crient les journaux qui annoncent la capitulation de l'Allemagne!

Dîner chez les Dignimont avec René et Lucienne Lefèvre du *Carrefour des Ondes*. Vers minuit, Lefèvre nous emmène dans sa voiture voir la physionomie des boulevards. Nous nous attendions à trouver une foule délirante, mais les trottoirs sont vides; sur la chaussée, toutefois, quelques *Jeeps* passent à toute vitesse emportant des grappes de femmes qui agitent des drapeaux.

Nous décidons de finir la nuit au « Bœuf sur le toit ». Je n'étais pas entré au « Bœuf » depuis vingt ans, mais Moyses me reconnaît, nous trouve une table et nous offre la bouteille de la Victoire. Nous retrouvons Jean Oberlé et Mila Parelly. Beaucoup de militaires exubérants, officiers américains, anglais, marins français. L'orchestre joue la *Madelon* et *Tiperrary*. Danses, farandoles : atmosphère de détente joyeuse.

Vers trois heures du matin, incident : Oberlé refuse de serrer la main d'un certain A. R... et lui reproche d'avoir parlé à Radio-Paris. R..., très rouge, s'en défend avec véhémence, dit qu'il était prisonnier et qu'un autre speaker a parlé sous son nom. Les voisins de la table où nous sommes assis avec Dig et Lefèvre, se sont levés et prennent parti bruyamment, tandis que R... me prie de constituer avec un capitaine un jury d'honneur pour trancher le différend... Soudain un maître d'hôtel à queue de pie, intervient et désignant R... d'un doigt vengeur, s'écrie : « J'ai vu cet homme dîner en compagnie d'officiers allemands! » Coup de théâtre! Moyses voudrait bien arranger les choses, mais déclare toutefois qu'il a toute confiance en son maître d'hôtel, un homme du maquis.

Là-dessus nouvelle intervention : Une sorte de zazou un peu frippé prend la parole : « Je réponds de l'honorabilité de R... il s'est magnifiquement conduit!

— Qui êtes-vous? lui demande-t-on, et l'individu répond noblement :

— *Inspecteur de la Police Judiciaire!* »

Rigolade générale, et « juré d'honneur », je déclare à R... qu'il aurait peut-être pu trouver un autre genre de répondant.

Comme on se dirige vers la sortie, René Lefèvre se prend de bec avec le policier et lui flanque une paire de claques. Dig qui veut les séparer envoie l'inspecteur au tapis. L'homme se relève, mais Lefèvre, très excité, le reconduit à grands coups de pieds dans le cul jusqu'à l'avenue Victor-Emmanuel.

Nous prenons enfin congé de Moyses et rentrons chez nous, à l'aube du jour V.

8 mai. — Le peuple de Paris a sagement attendu le discours du général de Gaulle et l'annonce officielle de la Paix pour laisser éclater sa joie.

Après le discours diffusé par haut-parleurs, les cloches sonnent, les canons tonnent et les sirènes hululent une dernière fois. Le temps est radieux. Une foule énorme manifeste sa joie sur le Boul' Mich' : Foule vibrante, très jeune, tachetée de corsages blancs et rouges. Jeunes filles et étudiants poussent des cris, esquissent des rondes joyeuses et acclament les défilés de drapeaux des nations alliées qui claquent au vent.

L'ineffable Lop profite de l'ambiance. Tel le perroquet qui grimpe à son perchoir, le voilà qui se hisse sur le socle d'Auguste Comte et commence un discours avec un porte-voix. Le jour de la Libération, la foule est prête à acclamer n'importe qui. Va pour Lop!

Sur la place, trois officiers russes, avec de grosses pattes d'épaules dorées. La foule fait cercle autour d'eux, mais à distance. Parfois un homme se détache, et vient leur donner une vigoureuse poignée de main.

Dans l'après-midi, j'écoute à la radio un reportage sur

les grands boulevards. Soudain le speaker s'écrie : « J'ai là, à côté de moi, une vieille Parisienne, une très vieille Parisienne, qui se souvient d'avoir vu l'armistice du 11 novembre 1918! C'est formidable! »

Comme s'il s'agissait d'une centenaire qui ait acclamé le retour des troupes de Sébastopol! Ah! ces speakers!

Le 11 novembre 1918, la joie était plus intense et plus franche. En 1918, il y avait un immense espoir : on croyait à la « der des der »; on célébrait joyeusement la fondation de cette Société des Nations qui désormais réglerait pacifiquement tous les différends. On avait des illusions.

Aujourd'hui, on n'en a plus. Certes, chacun ressent un immense soulagement à l'idée que les tueries viennent de cesser en Europe, mais nous vivons dans une incertitude totale du lendemain. Les peuples se sont habitués à la guerre, et au bout du tunnel, au lieu d'azur, nous découvrons des nuages lourds d'orages.

— Eh bien, dis-je à M..., collabo, vos « amis »?

— Ah! Ils sont bien ratatinés!

— Et Ravensbrück? Et Auschwitz? qu'en pensez-vous, vous qui répétiez toujours : « Ce ne sont pas des barbares? »

— J'avoue, mon cher, que je n'aurais jamais cru qu'ils fussent si méchants que ça!

Lu sur le menu affiché d'un petit restaurant de la rue du Bac :

« Tétine garnie *pour isolé* » : 12 francs.

René Lefèvre dîne à la maison avec les Bernard Zimmer. René vient de chahuter Fresnay et a été vidé par la police. Grande discussion à ce sujet. Fresnay a manqué de tact en faisant sa rentrée trop tôt; tout le monde est

d'accord là-dessus. Comme sur la nécessité de fusiller les vendus, les délateurs et les tortionnaires. Mais au bout de quel temps moral laissera-t-on rentrer dans le circuit les intellectuels simplement coupables de délit d'opinion? En reconnaissant le droit à l'erreur pour les hommes de bonne foi, le pays n'a-t-il pas intérêt à pardonner leurs errements momentanés à ses grands écrivains, à ses meilleurs peintres, à ses plus talentueux comédiens? Lefèvre reste intransigeant.

Vers onze heures, Isidore — le peintre de grand talent Riéra — nous amène 18 personnes, dont un officier de couleur, très agréable.

9 mai. — Michel me raconte que sa nièce, Marie-Claude Vaillant-Couturier, se trouvait inscrite pour être rapatriée de son camp par un convoi de la Croix-Rouge. Au dernier moment, elle est restée pour soigner une camarade atteinte du typhus. C'est une sainte laïque.

La radio nous apprend l'arrestation du général Weygand à son retour de captivité. Il n'est pas en prison, mais au Val-de-Grâce.

Les Américains annoncent officiellement que pendant les campagnes d'Afrique et d'Europe de 1942 à 1944, ils ont perdu 133 000 hommes tués. En 1918, ils en avaient perdu 36 000. Et nous plus de 1 300 000.

Au début de chaque conflit, chaque nation proclame solennellement qu'elle n'a aucune visée de conquête. Il est toujours temps de changer de disque, lorsque la victoire est acquise.

André Claveau qui faisait sa rentrée à l'Alhambra, a été hué et la vieille Mistinguett a en vain essayé d'attendrir le public, en sautant d'une avant-scène sur le plateau, pour presser sur son cœur le fameux « chanteur de charme » de Radio-Paris allemand.

Ne pas confondre : Il y a René Lefèvre, du cinéma et de la radio, l'auteur des *Musiciens du Ciel* et René Lefebvre, l'auteur de la *Roulotte jaune*, sans parler de Frédéric Lefèvre, dit Uneuravec », de Georges Lefèvre, le reporter, de Pierre Lefebvre, correspondant de guerre, etc... etc.

Petites nouvelles du jour.

11 mai. — Le tapir de Brinon est capturé — Heinlein, le Führer des Sudètes, s'est suicidé ainsi que Martin Bohrmann, éminence grise d'Hitler. Goering, criminel de guerre, a été invité à déjeuner par un général américain, à l'indignation de la presse française.

Le chancelier démocrate Renner, que le gouvernement soviétique vient de placer à la tête du gouvernement autrichien, demandait en 1919 le rattachement de l'Autriche à l'Allemagne et a applaudi à l'entrée d'Hitler à Vienne. C'était un ami des nazis.

Comprenne qui pourra.

Le peintre Jean-Gabriel Domergue révèle dans *Opéra* que les Allemands avaient interdit pendant l'occupation une exposition Forain. Or, Forain dans son « Ps'tt » mena, avec Caran d'Ache, la plus violente des campagnes contre Dreyfus. Si les Allemands n'avaient pas été des gourdes, ils auraient organisé eux-mêmes une grande exposition de Forain avec 300 dessins antisémites.

Signe des temps.

A l'occasion du « Mémorial Guynemer », on voit pour la première fois, je crois, dans les journaux, un placard de publicité annonçant d'abord :

A NOTRE-DAME DE PARIS
Grande cérémonie
sous la Présidence du Cardinal-Archevêque
Discours du R. P. SAMSON.

Et au-dessous :

A L'OPÉRA
un programme inédit avec
Jacques Thibaud,
Lucette Darsonval,
Hélène Bouvier, etc.

12 mai. — *Carrefour*, inspiré par le M. R. P., en a assez des rodomontades communistes et menace de se fâcher :

« Il n'est pas tolérable, que sous prétexte de manœuvres électorales, les communistes s'arrogent avec une certaine effronterie, le droit de distribuer des brevets de patriotisme à une fraction de l'opinion française qui *sait heureusement à quoi s'en tenir sur la date et les conditions dans lesquelles les communistes sont entrés dans la résistance à l'ennemi.* »

L... me dit qu'il a rencontré à quelques jours de distance en tenue d'officiers F. F. I. : un patron de maison de la Côte d'Azur qui a gagné des dizaines de millions en pratiquant le trafic d'or avec les Allemands et le fils d'un gros industriel du Nord très compromis dans la collaboration. Ce dernier lui déclara : « Je suis bien tranquille : dès la Libération, je me suis fait inscrire au parti communiste. Pas si bête ! »

Ces exemples suggestifs ne nous font certes pas oublier l'intrépidité des petits gars qui se précipitaient à l'assaut des convois allemands avec des pistolets à amorce et dont les tombes, toujours fleuries, jalonnent les quais de la Seine et le Quartier Latin. Mais comment la Résistance, qui réclamait si fort l'épuration, s'est-elle laissée envahir par tous les simili Petiot qui la déconsidèrent ?

Montmorin dit :

« Je lisais ce matin dans un de vos journaux russes de langue française...

Rothschild avec nous!

A Compiègne, au second tour des élections, les communistes ont quitté la liste de la Résistance pour s'unir à la liste du baron de Rothschild : Joli cynisme électoral.

N'est-ce pas le camarade Montmousseau qui s'écriait dans *l'Huma* du 15 février dernier :

« Qui oserait soutenir que la maison de Rothschild n'a pas des intérêts communs avec les de Wendel du Comité des Forges, et avec de Peyerhimoff du Comité des Houillères qui, par haine du peuple, ont conduit la France à la défaite? »

Important discours de Churchill :

15 mai. — « Cela ne servirait pas à grand-chose de punir les hitlériens pour leurs crimes si la loi et la justice ne devaient pas régner et si *des gouvernements totalitaires ou de police devaient prendre la place des envahisseurs allemands.* »

Du coup, la presse se met à envisager le prochain conflit américano-russe et *l'Aurore* met les pieds dans le plat : « Ce monde va-t-il se diviser en deux blocs, prêts à s'affronter et dont les dirigeants, d'un côté ou de l'autre se diraient :

— Puisque ça doit arriver un jour et que nous sommes maintenant sur le pied de guerre, autant y aller tout de suite? »

A un guéridon de café, rue de Rennes, un déporté à tête de coing raconte ses souffrances, entouré d'un cercle de badauds muets. Je l'entends dire :

« A Auschwitz, n'est-ce pas, y avait tout de même ça de bon...

Car ce mort-vivant a connu pire...

La revanche des ratés.

Au début de l'occupation une foule de ratés surgit, qui se précipita vers les bottes de l'occupant afin de les lécher. Pour rédiger, des leaders vengeurs sur la « judéo-maçonnerie », on vit sortir de leur retraite des hommes oubliés depuis vingt ans, tels que Jean Drault — auteur du *Soldat Chapuzot* aux environs de 1896 — Lucien Pemjean ou le feuilletonniste Jean de la Hire. Le plus obscur rédacteur de feuille antisémite confidentielle d'avant-guerre s'empara d'un fauteuil directorial.

Aujourd'hui, nous voyons déferler deux nouvelles vagues de ratés. Les uns déclarent : « J'étais à la barricade de la Montagne-Sainte-Geneviève, placez mon papier en première page ! » Les autres : « Il faut que je me ratrape, car je n'ai collaboré à aucun journal pendant l'occupation, moi ! »

Pour certains de ces derniers, ce n'est pas faute d'avoir tiré des pieds de biche ni mariné dans les antichambres : Ils se font un titre de gloire d'une abstention parfaitement involontaire...

Les ex-maquisards qui racontent leurs exploits, commencent à embêter le public, de même qu'après 1918, nous lassions les civils avec les récits de notre guéguerre :
« A la relève du bois en H... »

Le bobard qui court.

La femme d'un prisonnier avait pris un enfant en nourrice. Le prisonnier rentre impromptu, ne trouve pas son épouse à la maison, mais découvre le bébé dans son berceau ! Fou de rage, il tue l'enfant qu'il croit le fruit de l'adultère et désespéré va se constituer prisonnier.

Ça n'a pas l'air arrivé.

Un bouquiniste du quai me confie que la clientèle s'arrache les œuvres de Béraud, Suarez, Chack. Il a vendu 600 francs un service de presse signé de Robert Brasillach.

« Il faut en profiter, me dit-il, il y a une forte hausse sur les fusillés. »

Incorrigibles.

Voilà qu'on parle de remettre en place l'ex-taureau de Vaucluse et les autres « déportés d'Honneur » ! Pourquoi pas Gamelin ? Ne commence-t-on pas à dire que s'il n'avait pas été remplacé par le fasciste Weygand les choses auraient autrement tourné !

Il y eut des degrés dans la misère de la captivité : Les prisonniers qui travaillaient dans les fermes avaient partie liée avec leurs employeurs pour dissimuler les récoltes et éviter les réquisitions ; ils étaient suffisamment nourris et tous les débrouillards avaient requis une Ukrainienne ou une Polonaise pour laver leur linge, repri-ser leurs chaussettes et faire papa-maman. Aucune commune mesure avec les déportés politiques ou raciaux, candidats à la mort lente ou à la chambre à gaz.

La France Intérieure de Georges Oudard, toujours à l'affût de textes sensationnels, publie le traité signé en mai 1942 par Darlan et Huntziger — et approuvé par Pétain — qui mettait à la disposition du Reich nos bases aériennes et navales de Syrie, d'Afrique du Nord et même d'A. O. F. et promettait la fourniture de matériel de guerre à l'Irak en vue d'une attaque contre les Anglais.

Darlan a été abattu ; Huntziger fut tué en avion, — ce qui lui évite le poteau — et c'est Pétain qui aura seul à répondre de cet accord qui paraît exclure tout « double-jeu ».

Vivisection humaine.

La presse a tenu pour un sadique le médecin allemand qui au camp de Struthof, voisin de Strasbourg, pratiquait la vivisection humaine. Aux dernières nouvelles, il s'agirait d'un savant éminent, spécialiste réputé du cerveau, qui avait enfin trouvé l'occasion de remplacer, pour ses expériences, les cobayes et les singes par de jeunes hommes, à qui il enlevait le bulbe et dont il observait les réactions dans l'agonie. On a retrouvé ses observations, du plus haut intérêt scientifique, paraît-il. Une histoire pour H. G. Wells.

Charles Collignon.

J'apprends la mort à l'hôpital de mon vieil ami Collignon — le *Monsieur Charles* de mon *Hiver à Souchez*. Je l'avais connu à l'automne 1915 en Artois; territorial presque quadragénaire — d'ailleurs infatigable — il s'était trouvé versé dans mon regiment de marche, le 405^e, par suite de la pénurie des effectifs. Une nuit, dans un gourbi, comme nous parlions escrime : — « J'ai été champion de France d'épée », me dit-il négligemment.

Pilier de salles d'armes et passionné de tournois, Collignon avait inventé une botte secrète, « la flèche », qui lui permit pendant quelques mois d'embrocher tous ses adversaires. Puis un autre bretteur trouva la parade. Mais tout de même, je l'avais prié de m'enseigner son fameux coup... en vue de mes duels d'après-guerre!

Relevés après un dur hiver passé dans la boue de Souchez, nos « vieux » furent affectés à de paisibles sections de repérage par le son. Très courageux, Collignon qui redoutait les revues de détail et les théories sur les marques extérieures de respect, obtint d'être détaché en première ligne. Bien lui en prit: car, une nuit, dans un

paisible cantonnement de l'arrière, toute sa section fut écrabouillée par une bombe d'avion, alors que lui, dans son poste d'écoute avancé, n'attrapait pas une égratignure...

Maurice Garçon raconte qu'un de ses clients — un très mauvais « cas » — lui déclara :

« Il y a quelque chose qui pourrait peut-être me faire du bien : J'ai tiré un mois de prison pendant l'occupation.

— En effet, remarque l'avocat, mais pour quel motif?

— *Pour vol.*

Sitôt liquidés les camps d'extermination, on pressent qu'Anglais, Américains et Russes dans leur zone respective vont s'écrier : « Les Allemands avec nous ! » et leur faire des mamours.

22 mai. — La cousine de Lucienne, Marguerite Marx, arrive du camp de Sachsenhausen. Arrêtée à Lyon au titre de la Résistance, elle eut la chance d'être écrouée à Montluc sous un faux nom, et point sous son nom patronymique israélite qui l'eût envoyée à la mort. A Ravensbrück et Sachsenhausen, elle déclare qu'elle a plus souffert de la promiscuité des « droits communs » que des sévices des gardes-chiourmes. « On s'habitue aux coups, dit-elle, au point qu'on n'y fait plus attention ; mais on ne s'habitue pas à vivre avec d'effroyables femelles, sans cesse à l'affût d'un larcin et se disputant toutes les nuits à coups de couteau ! »

Un matin, à l'appel, on demanda des volontaires pour le bordel du camp. Elles recevaient deux costumes et une ration de soupe supplémentaire. Des Polonaises et des Russes s'inscrivirent. Aucune Française.

Lorsque l'Armée Rouge avança sur Berlin, les S. S. du camp s'éclipsèrent, après avoir transmis le commandement à des détenus de droit commun qu'ils habillèrent

en soldats et qui se révélèrent immédiatement aussi féroces que leurs bourreaux de la veille. Avant d'abandonner le camp, ils boutèrent le feu aux baraques où étaient couchées les malades intransportables. Puis les détenues furent formées en colonnes et s'engagèrent à pied sur les routes déjà embouteillées par l'exode de la population berlinoise. Nourriture : une boule de pain par femme pour *dix jours* de marche. Toute femme qui tombait épuisée, était tuée sur place.

Marguerite Marx s'évada avec une camarade, à l'occasion d'une corvée d'eau. Elles marchèrent droit devant elles à travers champs et parvinrent à une petite ville qui était entièrement pavoisée de drapeaux rouges, dans l'attente des Russes. D'abord arrivèrent des soldats qui étaient des Allemands de von Paulus en uniformes russes; puis des hordes de Mongols déchaînés. Épouvantées par ces sauvages, Marguerite Marx et sa camarade se placèrent sous la protection de gentils prisonniers français. Ceux-ci les installèrent dans une belle villa dont ils firent déguerpir les propriétaires. Habituees à recevoir des ordres, les jeunes filles demandèrent aux Russes ce qu'elles pouvaient prendre pour manger : « Tout ce qui est blanc et noir, » répondirent-ils. Du coup, on sacrifia poules blanches et poules noires, un veau blanc et noir et aussi un cochon — bien que rose. — Pendant une journée, les deux affamées ne firent que manger et vomir **et de nouveau manger et vomir.**

Au cours de la nuit, les prisonniers français durent repousser les assauts des Mongols qui tentaient d'enfoncer la porte de la villa. Les deux jeunes filles eurent très peur. Mais ils allèrent violer ailleurs.

Au matin, elles repartirent, escortées par les soldats français, très débrouillards, qui avaient réquisitionné, suivant les bonnes méthodes, un cheval et une charrette. A l'arrivée aux lignes américaines, voiture et cheval furent échangés contre un paquet de cigarettes.

Quand les jeunes filles aperçurent les premiers soldats kakis et casqués, elles se demandèrent si c'étaient bien des Américains. Marguerite Marx les questionna en anglais :

— Ya! répondirent-ils.

Mais c'étaient tout de même des Américains.

L'histoire la plus émouvante que m'ait racontée la fille du docteur Marx est la suivante : Il y avait au camp une mère supérieure de Lyon, la mère Rivet qui avait soutenu le courage de ses compagnes avec un dévouement admirable.

Un jour, la religieuse trouve sa baraque dans la désolation. Les S. S. ont recensé toutes les femmes âgées, infirmes ou malades et elles se tordent les bras et se lamentent parce qu'elles savent qu'elles vont passer à la chambre à gaz. La mère leur déclare qu'elles ont été mal renseignées et qu'au contraire elles vont être transférées dans un camp moins dur : « La meilleure preuve, dit la mère, c'est que, moi qui ne suis pas désignée, je demande à partir avec vous, *comme volontaire!* »

Et elle partit à leur tête... vers la mort.

— C'était une sainte, dit Marguerite Marx.

Suivant que vous serez...

Charlotte Lysès qui a gagné une fortune en passant 540 fois au micro de Radio-Paris, bénéficie d'un non-lieu. Mais des besogneux qui annonçaient des communiqués écoppent de cinq ans de travaux forcés.

Pétain n'est pas du tout gâteux. Lorsque le juge d'instruction lui déclara que Daladier le soupçonnait fort d'avoir été le chef de la Cagoule, le Marechal répliqua :

« S'il en était ainsi, comment Daladier m'aurait-il nommé ambassadeur en Espagne? »

René Kerdyk, le poète de *Nudges cousus* et le dernier boulevardier, rentre enfin de Périgueux où il s'était terré depuis cinq ans. Un coup de vieux, certes, mais toujours aussi malicieux et impertinent.

En partageant notre brouet, il nous raconte une belle histoire d'Oscar Wilde :

Des navigateurs interrogent un Européen qu'ils ont découvert dans une île déserte : — Je suis venu ici, leur dit-il, loin des hommes, pour oublier.

— Pour oublier quoi?

— ... *J'ai oublié.*

Notre ami va écrire ses souvenirs parisiens sous le titre : « *J'ai tout oublié, mémoires de René Kerdyk.* »

Aux *Actualités* une bande effroyable : un train de déportés squelettiques, abandonnés en plein champ lors de la débâcle allemande, et morts de faim.

Youki me téléphone que Robert Desnos est vivant ! Il a fait des marches terribles, la baïonnette au flanc ; son meilleur ami qui ne pouvait plus avancer a été tué à côté de lui. Il revient par la Russie. Quelle joie pour nous de savoir Robert sauvé !

Lèse-pantalon.

Christian Berard vient de jouer et signer les services de presse de *La Bonne Vie*.

« Bébé », tendre clochard aux yeux de pervenche, est le seul homme qui descende dans le métro avec son chien. Nul n'ose arrêter sa barbe rouge : les employés le prennent pour Jésus-Christ. « Tu sais, me confie-t-il, que personne ne s'assied jamais à côté de moi dans le métro ? »

Bébé me raconte la vraie histoire du pantalon de Max Jacob qui fit couler cet hiver tant d'encre méchante : En arrivant à la campagne de Pierre Colle, Berard

déchire son pantalon. Exécuteur testamentaire de Max Jacob, Pierre Colle qui avait dans un placard quelques vieilles hardes du poète, prête un de ses pantalons à Bérard. Le soir, le peintre est ramené à Paris en auto, et au lieu de rentrer chez lui se changer, se rend directement à un dîner chez une Américaine, où il trouve Picasso, Cocteau et une nombreuse assemblée. Il a le malheur de raconter l'histoire du pantalon.

« Je le reconnais, dit Cocteau, il est usé aux genoux par la prière! »

Mais Picasso se déclare indigné par ce crime de lèse-Jacob et se retire, non sans prendre le temps de raconter l'histoire à des journalistes, en l'enjolivant.

Et le lendemain le malheureux Bébé est attaqué par dix journaux, traité de profanateur, d'iconoclaste, de membre camouflé des 200 familles... pour avoir porté pendant une journée, le sien étant hors d'usage, un vieux froc dégueulasse de son grand ami Max!

Prises de guerre.

Georges Geoffroy nous annonce, non sans fierté, qu'il a fumé un cigare d'Hitler, rapporté de Berchtesgaden par le capitaine français qui pénétra le premier dans l'antre du Führer.

Cet officier trouva aux murs de la chambre à coucher du maître de l'Allemagne trois tableaux qu'il a rapportés : Un Fantin-Latour, une toile d'un petit maître hollandais et une grande peinture signée de Hitler lui-même.

L'officier a aussi inventorié la villa de Goering et il a trouvé dans un secrétaire une énorme liasse de factures de marchands de tableaux et d'antiquaires parisiens, qu'il a rapportée à tout hasard...

Il y a de quoi faire trembler tout le quartier de la Boétie!

Les combinards.

Il paraît que les billets gagnants de six millions sont couramment achetés *sept millions* par des « Grossium ». Un billet de loterie régulièrement touché permet en effet de prouver au fisc une augmentation licite de capital. »

24 mai. — Léon Blum estime qu'à la radio on a un peu abusé de la « grandeur » et déclare que la résistance « ne crée au profit de personne un droit au pouvoir ».

Mauriac réplique dans le *Figaro* avec une virulence inhabituelle : « Mais qui donc incarne encore parmi nous le régime du système D, de l'enfant unique, de l'épargne sordide et du bistrot ? Qu'avez-vous fait de ce pays quand vous en étiez les maîtres ? Et aujourd'hui : Vous lui soufflez qu'il a le droit de se montrer ingrat. »

25 mai. — Blum répond à Mauriac par un simple post-scriptum : «

« Pourquoi suis-je le premier Français vis-à-vis de qui il manque de charité ? » ,

Un qui n'a pas payé...

Himmler, l'homme qui pendant douze ans a fait torturer à longueur de journées des millions d'hommes, est mort en quelques minutes, en avalant un grain de cyanure.

26 mai. — Le général Mangeot a été condamné à mort. Mais, pas plus que Dentz, il ne sera passé par les armes. On fusille les journalistes ; on ne fusille pas les généraux, même s'ils ont écrit les mêmes articles.

29 mai. — Article de Cogniot dans *l'Huma* :

« Le dirigeant travailliste Bévin déclarant ces jour-ci :

« En 1939 j'aurais envoyé à Moscou un ambassadeur de haute qualité ». A cette politique, on préférait *la drôle de guerre que le Parti Communiste s'honore d'avoir combattue de toutes ses forces.* »

Sans doute en recommandant la « drôle de Paix » avec Hitler par la fameuse lettre à Herriot?

La patronne de l'hôtel des « Pléiades », à Barbizon, est condamnée à quatorze millions d'amende.

Le registre des réclamations.

Mon Journal m'a valu de nombreuses demandes de rectifications : Andrieu est désolé qu'une phrase bien innocente ait été mal interprétée et l'ait fait vider de sa cantine : Vous me réduisez à la famine, me dit-il ! Paul Rivet m'écrit pour m'affirmer que Georges-Henri Rivière n'a fait enlever aucun médaillon de David Veil du Musée de l'Homme. L'ex-objecteur de conscience René Gérin, dans une lettre fort intéressante sur la presse 1940-1944 me déclare « qu'on peut bien charger Déat de tous les crimes », mais qu'il laissait ses rédacteurs absolument libres d'exprimer leurs idées et que la collection de ses articles peut être citée comme exemple pour prouver que sous l'occupation allemande un journaliste pouvait rester libre et indépendant ». Même affirmation de la part de Jules Rivet. Je réponds à l'un et à l'autre que je ne leur ai point reproché la teneur de leurs écrits mais simplement leur signature dans *l'Œuvre* de Déat et *Le Petit Parisien* de Laubreaux. Mme Jallu m'affirme qu'elle n'a jamais reçu le général Stulpnagel ; je lui réponds que cette légende — si légende il y a — ne faisait que concrétiser certaine attitude connue de tous, vis-à-vis de l'occupant. Guy des Cars me dit que son livre « l'officier sans nom » n'a pas été édité à compte d'auteur, mais grâce à la générosité d'un mécène, M. Coui-

tas de Faucamberge, industriel niçois, et qu'il s'est maintenant enferme dans sa Tour d'Ivoire pour préparer d'autres chefs-d'œuvre. M. Langeron m'affirme qu'il n'a jamais donné le bras à Mme Abetz: j'avoue que je ne voyais aucun deshonneur pour un préfet de police à escorter l'épouse -- d'ailleurs française -- d'un ambassadeur étranger. M. Guérin, directeur du Musée des Arts Decoratifs et sosie de Georges V, m'assure qu'aucun milicien ne tira des fenêtres du pavillon de Marsan le samedi 26 août 1944. J'ai eu de toute évidence la berlue, moi qui me trouvais au-dessous des dites fenêtres.

Enfin le fol Van den Broek, qui passa huit mois auprès de Ferdonnet en Allemagne, m'écrivit de la maison d'arrêt de Cusset pour m'informer qu'il fut le « premier prisonnier de guerre français en Allemagne », que son idée en revenant en France était de « créer un journal communisant, favorable surtout à l'U. R. S. S. » et qu'il se considère comme « quelque moderne incarnation de don Quichotte, luttant pour la Libération des Français et le salut de la Patrie. »

Qui dit mieux?

Léon Blum a raconté que l'ancien chef du parti social-démocrate allemand Breitscheid, a bien trouvé la mort à Ravensbrück au cours d'un bombardement allié, tandis que le leader communiste Thaelmann fut amené au camp quelques jours plus tard et fusillé. Le D. N. B. annonça ensuite que les deux chefs politiques avaient été tués au cours du bombardement.

J'ai interviewé Breitscheid, pour le *Crapouillot*, en novembre 1930 dans son bureau du Reichstag. Grand et bien découplé, ce rhénan était d'une grande distinction. Je lui racontai que la veille, au cours d'un grand déjeuner donné au Fürstenhof en notre honneur, un des représentants du parti monarchiste d'Hugenberg m'avait dit : « Pour nous, *Hiller est un abcès de fixation*.

M. Hugenberg le subventionne pour qu'il grignote les communistes. C'est un homme de paille que nous ferons disparaître à notre heure... » Et Breitscheid, le chef des social-démocrates allemands me répondit : « C'est vrai que Hitler est un agitateur sans aucun programme sérieux. *Le mieux serait peut-être de lui laisser prendre le pouvoir, il serait complètement dégonflé en quinze jours...* »

Le parti de la Clairvoyance (Cachin dixit).

Le chef communiste allemand Thaelmann vint à Paris le 31 octobre 1932 et prononça salle Bullier un grand discours contre le « traité de brigandage de Versailles ».

« Le traité de Versailles a jeté des millions d'Allemands sous la domination de l'impérialisme français et de ses états vassaux, sous les chaînes de l'impérialisme italien, comme c'est le cas des centaines de milliers d'Allemands du Tyrol du Sud. Nous, communistes, nous voulons arracher le droit pour tous, aussi bien pour le peuple travailleur d'Autriche et en premier lieu aussi, pour la population alsacienne-lorraine.

« ... Nous voulons arracher leur libération sociale et nationale, ici, à Paris, nous voulons, communistes allemands et français, revendiquer pour les masses laborieuses, pour le peuple d'Alsace-Lorraine, le droit de décider lui-même de son sort, y compris le droit de séparation d'avec la France. »

Maurice Thorez fit écho à Thaelmann l'année suivante à Berlin où il déclarait d'après *l'Humanité* du 17 juillet 1933, six mois après l'avènement d'Hitler :

« Nous, communistes de France, nous luttons et appelons les travailleurs de notre pays à la lutte pour l'annulation du traité de Versailles *pour la libre disposition du peuple d'Alsace-Lorraine jusques y compris la séparation d'avec la France, pour le droit à tous les peuples de langue allemande de s'unir librement.*

(*Humanité*, 17 juillet 1933.)

Telles étaient, plusieurs mois après la prise du pouvoir par Hitler, les propos du *Guide éclairé du peuple de France*.

30 mai. — Léautaud déclare qu'il connaît un homme admirable. Ce malheureux a perdu sa petite fille brûlée vive à Oradour.

« Eh bien, dit Léautaud, quand il a vu après la prise du Sénat un officier allemand prisonnier, houspillé par la foule qui le couvrait de crachats, ce père douloureux s'est interposé... »

Je suis d'accord qu'il est écœurant de voir une foule brutaliser un prisonnier sans défense. La loi de Lynch n'a pas mon approbation. Mais je rappelle à mon cher Léautaud le sort des Fifis et des agents prisonniers au Sénat : Les S. S. ne leur ont peut-être pas craché dans la figure, mais ils leur ont crevé les yeux et les ont fusillés.

Léon Blum publie un article d'une parfaite honnêteté pour exposer qu'il a été traité normalement pendant sa captivité. A notre époque de surenchère et de cabotisme éhonté, cette déclaration l'honore.

D'après Pierrefonds, l'amiral Leahy répétait sans cesse à Pétain :

« Tenez quatre ans, tenez quatre ans! »

Il croit que le procès Pétain ne viendra jamais.

31 mai. — Hier, manifestations antisémites, orchestrées sans nul doute par la 5^e Colonne, toujours vigilante : boulevard Saint-Martin, des prisonniers protestent devant un magasin de vêtements et crient : « A bas les Juifs! ». Rue de Belleville, un Juif qui réintègre son ancien appartement en faisant expulser le nouveau locataire est accueilli par le même cri.

Le Journal de Genève publie, d'après le livre du Pr Louis Rougier paru à Montréal, le texte d'un accord Pétain-Churchill qui aurait été signé en 1940.

Les mots de la 5^e colonne.

— Oh! que vous avez un beau chien. Comment s'appelle-t-il?

— Black, répond le monsieur, puis il se penche et à l'oreille : « Dans la clandestinité : Médor ».

A l'entrée d'un des camps d'extermination en Allemagne, une pancarte annonçait cyniquement : « Ici on entre par la porte, on sort par la cheminée! »

Dans un autre camp, la bienvenue était donnée en ces termes aux arrivants promis au travail forcé, à la matraque, à la famine, aux chambres à gaz :

« Ici la Force par la joie. »

JUIN 1945

Les Fritz avec nous!

3 juin. — Les Russes annoncent que la ration des Berlinoïses sera désormais supérieure à celle qu'ils recevaient du temps d'Hitler.

Et à celle des Parisiens, comme de bien entendu...

Lu dans *l'Huma*, un des très rares journaux qui publie le suggestif bilan des « Comités de profits illicites » :

« Le 2^e Comité de Confiscation a rendu à l'encontre de M. Perosino Vittorio, commissionnaire en marchandises, 4, rue Laborde, Paris, VIII^e, la décision suivante :

Montant des profits confisqués : 74 916 400 francs.

Montant de l'amende : 224 749 000 francs.

Il y a trois colonnes du même genre...

On dédouane! On dédouane!

Un journal déclare que ce dramaturge et comédien a eu certes tort d'être membre fondateur du groupe « Collaboration » mais que, par la suite, sa maison de campagne accueillait fraternellement tous les réfractaires du canton...

Le procès Pétain, me dit Dior, une nouvelle affaire Dreyfus.

C... a vu chez Mine Brisson, Paul Reynaud qui racontait sa captivité. Dans la villa du Tyrol où les hauts

prisonniers étaient gardés à vue, chacun dînait seul à une petite table car ils étaient tous brouillés entre eux et ne s'adressaient pas la parole : Reynaud, Daladier, Jouhaux, Gamelin...

Le dernier mot (de la 5^e Colonne) :
Le Général : Charles le Temporaire.

Une jolie formule de *L'Aurore* :

« Rebuté par les refus successifs qui lui ont été jusqu'ici infligés par les avocats éminents auxquels il s'était adressé, Fernand de Brinon vient maintenant de faire appel au concours de Me^e Fleuriot qui a accepté de le défendre. »

Depuis la semaine dernière, des malins jouent aux courses des millions et attendent pour présenter au remboursement leurs coupons gagnants qu'ait lieu l'échange des billets. Ils auront versé en monnaie ancienne et seront réglés en monnaie nouvelle, sans faire de déclaration. A moins qu'ils n'aient perdu leur mise...

5 juin. — Michel de Brunhoff, qui a assisté à la Conférence de Presse sur les événements de Syrie, a été très impressionné par de Gaulle, son autorité, sa confiance en soi, son don de répartie et aussi sa causticité hautaine, à l'égard des correspondants étrangers.

Par exemple lorsqu'un journaliste lui a demandé s'il était vrai qu'il y eut une influence nazie en Moyen Orient, il répondit :

« Quant aux influences allemandes, il est bien vrai qu'elles ont été profondes dans l'Orient qui en a été remué, et il en reste des vestiges. C'est ainsi que le 8 mai les premiers incidents qui ont eu lieu au Liban ont consisté dans un défilé de troupes palestiniennes, sous le commandement britannique, qui portaient des étendards à croix gammée à travers les rues de Beyrouth.

Et quand un autre correspondant lui déclara qu'en

Angleterre on trouvait trop sévère l'action des troupes françaises à Damas, le général répliqua :

« Je ne fais pas de comparaisons qui, d'ailleurs, ne signifient rien. Nos troupes se sont défendues. *Peut-être avez-vous entendu parler d'événements récents à Athènes?* » Je crois qu'on s'est défendu là aussi. Je ne suis pas sûr d'ailleurs qu'on ait été obligé de se trouver là, mais on s'y trouvait : On s'est défendu. On se trouvait à Damas, figurez-vous : On s'est défendu aussi économiquement que possible.

Il est rare qu'un chef de gouvernement ait l'audace de « mettre les pieds dans le plat » avec cette ironie vengeresse.

Aujourd'hui commence l'échange des billets. Le louis d'or au marche noir est remonté à 5 000 francs.

Toutes les combines ont été employées par les détenteurs de billets anciens pour les échanger sans les déclarer. Des nouveaux riches ont offert à des faméliques des ristournes d'abord de 10, puis 20 et même 50 p. 100 de la somme à déclarer sous leur nom. Tous les fûtés avaient depuis longtemps converti leurs « briques » de billets en barres d'or, fourrures précieuses, antiquités, livres de luxe, peintures de Picasso et de Matisse. Il ne reste que les imbéciles pour tenter de se débrouiller en dernière heure.

Des affranchis se sont aussi envoyé par mandats de grosses sommes à toucher en coupures nouvelles. Mais les envois de mandats sont désormais interdits.

Faits divers : A Dieppe ou au Havre — suivant les journaux — un homme ivre a tué dans les rues quatorze personnes à coups de fusil. Le massacre en série est à la mode.

Jean Hellmann nous invite, avec quelques amis, à voir en séance privée le film américain sur les camps

d'extermination dont la projection, jusqu'à ce jour, a été interdite en France. Ce défilé de moribonds et ces montagnes de cadavres putréfiés évoquent les plus terrifiants cauchemars. Mais l'image sans doute la plus hallucinante, ce sont ces pendants de cheminée dans le salon de la femme d'un commandant de camp : deux têtes tranchées de Polonais moustachus, montées sur socle. Et aussi la collection d'abats-jour et de portefeuilles que la même dame se faisait tailler dans les peaux des suppliciés...

A côté de moi, la sensible Claude Marcy pique une crise de nerfs.

Reynaldo Hahn, pendant l'occupation, protesta qu'il n'était point juif. Rentré à Paris, le célèbre compositeur se rend aux P. T. T. pour faire réinstaller son téléphone. L'employé enregistre sa demande et l'interroge :

« Excusez-moi, monsieur, êtes-vous juif ? »

— Mais non, monsieur ! se rebiffe Hahn.

— Alors, monsieur, tous nos regrets, vous attendrez. Pour la remise en état des téléphones, il y a priorité pour les personnes juives.

8 juin. — Retour de Damas, le général Oliva-Roget — que le général Spears qualifia de vichyste — déclare à Paris, à une conférence de Presse que la révolte de Syrie a été fomentée par des agents provocateurs anglais, les colonels Sterling et Marsack, ce dernier néo-zélandais d'origine française.

8 juin. — Lu *Le Puits des Miracles* de Chamson. Très beau livre qui décrit la vie cafardeuse d'une petite ville de province sous l'absurde régime pétinesque. Dans les caricatures des personnages, on eut aimé l'outrance d'un Vallès, d'un Bloy ou d'un Mirbeau. Chamson, pour mon goût, garde trop le ton d'un pasteur protestant.

Au quai d'Orsay, on aime donner des sobriquets : Ce respectable général, nouvel ambassadeur, et son épouse qui passe pour extravagante, on les appelle : *Le fossile et la marteau*.

9 juin. — Il semble que les mouvements de Résistance, jusqu'ici composés d'éléments disparates — le figariste Mauriac n'est-il pas inscrit au « Front National » communisant? — vont se scinder en vue des prochaines élections. Les éléments communistes se rassembleraient sous l'égide du P. C. et les éléments socialistes rejoindraient le parti S. F. I. O.

Les magistrats qui avaient envoyé trois communistes à la guillotine sur l'ordre des Allemands, s'en tirent très bien. L'avocat général Lindon, qui réserve ses foudres aux journalistes et aux lampistes fut des plus modérés dans son réquisitoire...

Moralité : *Les loups ne se mangent pas entre eux*.

Le nouveau ministre du ravitaillement, le sympathique M. Pineau, retour de Büchenwald, déclare aux agriculteurs qu'il ne relèvera pas les prix taxés et demande aux consommateurs de se refuser désormais aux tentations du marché noir...

Ces déclarations ne manqueront pas d'avoir un effet immédiat sur l'amélioration du ravitaillement.

Mais les Parisiens ont frémi lorsqu'un journal a annoncé que M. Pineau allait employer pour le ravitaillement de Paris les méthodes de Büchenwald.

Lu les souvenirs de Jean qui vont paraître sous le titre *Jean Oberlé vous parle*. Le déroulement de la guerre mondiale sous l'angle de la radio de Londres; les espoirs et les déceptions des exilés, des mots du « grand Charles », de Churchill, de Giraud, de Juin; des portraits, plaisam-

ment croqués et souvent assez rossards du personnel de *La France Libre*, avec la belle humeur d'un amateur de vins fins, de jolies femmes et de rigolade.

Un documentaire spirituel qui restera pour la petite histoire.

Du chansonnier Lucien Carol : A Lyon, le régisseur d'une tournée fait une observation à un ténor dont le maillot collant marque trop les avantages. Le ténor se rebiffe :

— C'est notre gorge à nous.

Le régisseur insiste : « Pour Montpellier, ça allait, pour Lyon, c'est trop ! »

Petite histoire belge (de Crommelynck, me dit-on) à dire avec l'accent :

— Vous ne trouvez pas qu'on s'ennuie à Bruxelles, je vais aller passer quelques jours à Paris !

— A Paris, Godferdoun ! mais c'est très cher à Paris, mon bon, savez-vous ?

— Mais non, mais non. Je sais. On descend à la gare du Nord, une petite *jeep* vous attend qui vous emmène au restaurant : Poulet, gigot, dessert... Et ça ne coûte rien ! L'après-midi, on visite, savez-vous, les grands magasins... Et le soir, nouveau gueuleton, et après le gueuleton le plus bel appartement dans l'hôtel super-chic, et ça ne coûte rien... Et l'on reste huit jours comme ça, mon cher, et ça ne coûte toujours rien !

— Incroyable ! Mais pour être renseigné ainsi, vous y êtes donc allé, vous, à Paris ?

— Moi, non, mais ma femme...

Je classe les coupures de presse de *Mon Journal* pendant l'Occupation. Ce petit recueil d'anas ne présentant aucune valeur littéraire, les avis exprimés sont uniquement fonction de la sympathie ou de l'antipathie qu'inspire l'auteur.

Deux principales critiques m'ont été adressées. La première, c'est d'avoir noté avec trop de complaisance les bons dîners. Réponse : Pendant quatre ans, le ravitaillement a constitué, à Paris, le principal sujet de conversation de toutes les classes de la société. Pour une population réduite à la disette, tout bon repas faisait figure d'événement. Si, par hypocrisie, j'avais passé ce fait sous silence, je n'eusse pas été un mémorialiste exact et sincère.

Seconde critique : On me reproche d'user d'un ton badin qui serait indécent en période tragique et de relater avec une impassibilité apparente les conjonctures les plus tragiques. Réponse : 1^o De tous temps, n'a-t-on point félicité les ironistes qui, sous une occupation étrangère, conservaient leur humour propre, réflexe de défense contre l'ennemi ? 2^o Jadis j'ai été loué pour avoir dans mes livres de guerre, répudié le ton superhéroïque qui était alors à la mode. Je ne vois pas pourquoi, ayant garde ma bonne humeur et mon sang-froid pour narrer les batailles de Charleroi et de la Marne, j'aurais dû les abandonner pour décrire les escarmouches de l'insurrection de Paris ?

Parmi les articles d'engueulade, je donne la palme à M. Faillant, de *Paris*, qui a réalisé pour le fiel et la mauvaise foi, un modèle du genre :

« Somme toute, M. Galtier-Boissière, à part quelques massacres, quelques otages fusillés ou déportés ; à part quelques villes et villages incendiés et pillés ; à part le dénuement où nous nous retrouvons à présent, et tant de visages vieillies par la douleur, somme toute, ces dernières années se résument pour vous en quelques mots d'esprit — et pas du meilleur — quelques ironies et des coupures de journaux. Ces mots d'esprit sont rarement de vous, ces coupures de journaux ne savent pas combler le vide d'un esprit à court, et cet esprit a beau citer à tour de bras, oser placer des passages de Saint-Exupéry

entre quelques lignes de Drieu et une histoire de fou, il ne nous reste qu'à jeter au débarras un livre que n'importe quel écrivassier eût pu écrire sans trop de fatigue. Nous n'avions nullement besoin que vous rappeliez ces années comme s'il se fût agi d'une vaste rigolade. »

Mais qui est M. Faillant?

Franc-Tireur s'étonne du rideau de fer abaissé sur l'Elbe par les Russes et qu'aucun journaliste ne peut franchir.

Churchill, ou du moins, le « Colonial Office » et les successeurs du colonel Lawrence ont repris dans le Moyen Orient cette politique anglaise « traditionnelle », dont parlait Lloyd Georges à Clemenceau, au lendemain de l'autre Victoire. « La France ne sera pas toujours dans une conjoncture difficile, réplique de Gaulle, *et ce n'est pas un bon placement que de l'humilier.* »

Manchette, de « L'Aurore » :

Chausser de grandes bottes.

Oui, mais sur mesure.

Doriot aurait été tué, non par une mitraille anglaise, mais par les Allemands, à propos d'un règlement de comptes. Fin normale d'un gangster.

En haut lieu, on estimait que le rapatriement des prisonniers et déportés demanderait plus d'un an. On comptait sans le système D. En trois mois, tout sera bouclé.

Echange des billets.

10 juin. — Les employés de banque voient avec stupéfaction des individus sans col et en espadrilles verser

des millions. — « Ben quoi, dit un clochard, on a ses petites économies. » Une bonne femme sort d'une valise des liasses de billets de cinq mille et les dépose sur le guichet : « Il y en a quatre kilos, dit-elle, vous voudrez bien les compter. »

Beaucoup de paysans enrichis ne versent pas le contenu des fameuses « lessiveuses ». Certains préfèrent perdre ce papier que d'avouer leur fortune. Quelques-uns restent persuadés qu'une monnaie garantie par l'État ne peut perdre sa valeur et déclarent qu'ils exigeront des candidats aux prochaines élections la revalorisation des anciennes coupures.

Un journal anglais déclare : « La France n'a pas encore choisi d'être *la plus petite des grandes nations ou la plus grande des petites nations*. »

Pétain, premier résistant de France.

12 juin. — « Grâce à cette suspension d'armes, déclare le maréchal Pétain, nous avons pu sauver des millions de soldats, créer une zone libre, assurer l'intégrité de l'Empire et permettre ainsi un débarquement allié. En un mot, j'ai conscience d'avoir agi au mieux des intérêts de la France qui aurait pu subir le sort de la Pologne. »

Dans le même temps que se multipliaient les victimes civiles de la bataille, les combattants accusaient des pertes de plus en plus faibles. On s'apercevra sans doute qu'il y eut en Europe trois civils tués pour un soldat.

Dans la prochaine « dernière, » tout le monde voudra être mobilisé.

Daladier et Reynaud, ces deux rescapés, nous la baillent belle : Ils accablent Pétain et déclarent qu'ils avaient percé à jour sa perfidie et prévu sa trahison.

Alors, pourquoi Daladier nomma-t-il le Maréchal ambassadeur de France auprès de Franco, ami d'Hitler et de Mussolini, et pourquoi Reynaud fit-il entrer Pétain dans son grand Ministère de Guerre?

Petiet me raconte une conversation dans un salon entre un vieux magistrat provincial à côtelettes et un historien de la Révolution. Le vieux magistrat était resté effaré du maintien des jurés à la Cour de Justice :

— J'ai cru voir le Tribunal Révolutionnaire!

— Vous êtes injuste, lui répliqua l'historien, pour le Tribunal Révolutionnaire : Il prononça de nombreux acquittements.

La Presse Libre.

Léo Sauvage avait créé un hebdomadaire libre, vivant et indépendant : *La Rue*. Il vient d'être interdit.

Et Pierre Bourdan n'a pas obtenu l'autorisation pour l'hebdomadaire qu'il préparait avec Duchesne et Oberlé.

— Vous ne voudriez tout de même pas, déclare ce capitaine de l'armée d'Afrique, que je salue un capitaine de 1940, rentré dans les cadres comme commandant en fin 1944, après s'être tourné les pouces pendant quatre ans? Ou encore un gigolo qui, sans avoir fait de service militaire, s'est nommé lieutenant-colonel à la date du 25 août 1944. Officiers de Leclerc et officiers de de Lattre, nous ne nous saluons qu'entre nous.

Retour d'Allemagne, Marguerite Marx s'est très rapidement remise d'une année de camp de représailles et arbore une mine florissante. « Elle fait de la propagande pour les boches! » s'écrie son père désolé.

L'autre jour, comme la jeune fille se plaçait dans une queue parmi les prioritaires, suivant son droit, les voisins protestèrent. Elle montra sa carte de déportée, mais on

lui répondit : « Faut pas nous la faire ! Si vous revenez d'Allemagne avec cette mine-là, c'est que vous étiez **travailleuse volontaire** ! »

Le dernier bobard :

15 juin. — « Déguisé en femme, Hitler serait à Dublin. »

Mais on signale aussi l'ex-Führer chez Franco.

Les mœurs nouvelles.

Les journaux annoncent que dix-sept lycéens de bonne famille ont été trouvés possesseurs de 51 millions. Pas un de moins. Sur les 51 millions, une trentaine avaient été volés à l'oncle d'un des gamins. On raconte — mais que ne raconte-t-on pas ? — que l'oncle est bien embêté de cette découverte, car il aurait quelque difficulté lui-même à expliquer la provenance d'une pareille fortune.

Dîner avec Dalis, retour d'Hollywood, tout heureux de se retrouver sur le pavé parisien et de manger des frites. « L'Amérique a été parfaite pour nous, dit-il, mais on s'y ennuie. »

Tirage de la Loterie.

A deux jours de distance, deux journalistes ont été présentés devant le jury pour des faits identiques de collaboration. L'un : Larrique, du *Petit Parisien*, est condamné à deux ans de prison. Le second : Valtry, de *La Gerbe* : A MORT.

Bien mal acquis...

Le Russe Michel qui avait gagné deux milliards avec la Kriegsmarine et avait fui en Espagne, a été assassiné.

18 juin. — Boulevard Saint-Germain, défilé des troupes de la Victoire. Soldat au 31^e d'infanterie, je me souviens dans le Paris de 1913-1914 de nos défilés de pioupious en pantalon garance, engoncés dans de lourdes capotes, les boutons dorés passés à la « patience », sac au dos, la poitrine barrée de multiples courroies, grosses moustaches au vent, et cette sale odeur du cirage étalé sur les cuirs... Aujourd'hui, voici vraiment l'« allure dégagée du soldat d'infanterie » que recommandait la « théorie », avec ces solides gaillards équipés de cuirs fauves, désinvoltés, en bras de chemise, parfois même manches retroussées, imberbes, sportifs...

Ce sont les musiques et les noirs qui remportent le plus grand succès...

Pierrefonds, très au courant de la question des pétroles m'explique les rivalités au Moyen Orient : Les Américains, qui ont fourni du pétrole aux alliés, et même aux Russes, pendant toute la guerre et ont presque épuisé leurs puits, entendent se voir réserver tous les gisements nouveaux : En particulier, ils ont mis la main sur les nappes récemment découvertes en Arabie Séoudite. Les Anglais, manœuvrent, contre nous, le mouvement pan-arabe que les Soviétiques, de leur côté, tentent de noyauter : Dimitrov dirige au Caire le Bureau Spécial Soviétique et le Patriarche de Moscou réside actuellement à Beyrouth. La troisième guerre mondiale se prépare, autour des puits de pétrole.

Je lui réplique que la Russie saccagée aura besoin de l'Amérique pendant une dizaine d'années pour sa reconstruction. Les Russes ont gagné la guerre d'Europe, mais les Américains restent les maîtres du jeu mondial.

Les peuples n'aiment pas que les rois épousent les bergères. Le grand-père de la nouvelle femme du roi Léopold de Belgique pêchait des crustacés et les vendait

à la poussette, à Ostende. Et les Belges ont surnommé l'épouse morganatique : « La Môme Crevette ».

Le général L... me raconte que quand s'opéra la jonction russo-américaine, les premiers Russes arrivés en auto, déclarèrent, avec un étonnement marqué :

— Tiens, vous avez aussi des *Jeep*?

— Mais oui, ce sont nos *Jeep* américaines.

-- Les nôtres sont certainement meilleures, rétorquèrent les soviétiques : ce sont des *Jeep* russes.

Ne leur avait-on pas fait croire que le premier métro du monde avait été percé à Moscou et que la radio était une exclusivité soviétique?

Lu *Mon Journal à Berlin*, de Shirer, paru en traduction française à Montréal, en 1943.

C'est le plus passionnant récit que j'aie lu depuis la guerre, les souvenirs d'un grand reporter américain qui devint chef du plus important poste américain de radio à Berlin et résida dans la capitale allemande d'août 1934 à décembre 1940.

Shirer a parcouru l'Europe et assisté à beaucoup d'événements sensationnels. Il se trouvait le 6 février 1934 à Paris et resta stupefait que le gouvernement Daladier se soit laissé manœuvrer aussi sottement : « Démissionner maintenant, écrit-il, après avoir fait échouer un coup fasciste - car voilà ce que c'était - c'est de la pure lâcheté ou de la stupidité. Il est important aussi que les communistes se soient battus hier soir du même côté de la barricade que les fascistes. »

Arrivé à Berlin, il constate l'adoration hystérique des femmes allemandes pour Hitler, le nouveau Messie. Il est désorienté lorsqu'en juin 1936, l'Angleterre signe avec l'Allemagne un accord qui permet à cette dernière d'avoir un tonnage de sous-marins égal à celui de la Grande-Bretagne : « Les sous-marins ont failli leur faire perdre la dernière guerre et amèneront peut-être la

défaite de la prochaine. » Il va de stupéfaction en stupéfaction lorsqu'il voit que la France ne réagit pas à la réoccupation de la Rhénanie. Ne sait-il pas que les troupes allemandes d'invasion, non équipées pour le combat, ont reçu l'ordre d'effectuer une retraite rapide si l'armée française bouge? Mais le bluff d'Hitler réussit. Ensuite c'est le pacte germano-russe qui le suffoque : « Le geste de Staline devrait détruire le communisme international. Est-ce que, par exemple, un communiste français à qui on a enseigné depuis six ans à haïr le nazisme plus que tout au monde, digérera qu'à Moscou on tende la main à Hitler? Staline agit peut-être cependant avec beaucoup d'habileté. Son but : Provoquer une guerre entre l'Allemagne et l'Occident, laquelle créera un chaos, après quoi, les bolchevistes entreront en scène et le communisme s'établira dans ces pays ou dans ce qui en restera. »

Le 29 septembre, il raconte l'offensive de paix de l'Allemagne appuyée par la Russie et publie le texte du traité signé entre Ribbentrop et Molotov :

« Maintenant que le gouvernement allemand et le gouvernement de l'U. R. S. S., par un traité signé aujourd'hui, ont définitivement réglé les problèmes issus de l'effondrement de l'Etat polonais et établi ainsi le fondement assuré d'une paix permanente dans l'état de l'Europe, ils formulent conjointement l'opinion qu'il serait de l'intérêt de toutes les Nations de mettre fin à l'état de guerre qui existe actuellement entre l'Allemagne, la Grande-Bretagne et la France. Les deux gouvernements concentreront donc leurs efforts, si nécessaire, en coopération avec d'autres puissances amies, en vue d'atteindre cette fin.

« Si toutefois l'effort des deux gouvernements demeurerait vain, le fait serait établi que la Grande-Bretagne et la France sont responsables de la poursuite de la guerre. Les gouvernements de l'Allemagne et de la Russie se consulteront alors sur les mesures à prendre. »

C'était l'époque où Thorez désertait « pour organiser la résistance »...

Pour Noël, les nouveaux amis se congratulent : « L'amitié des peuples de l'Allemagne et de l'Union Soviétique, cimentée dans le sang, dit le télégramme de Staline, sera, selon toutes raisons, durable et solide. » Et Shirer relève les fournitures que les Russes se sont engagés à livrer aux Allemands : Céréales : un million de tonnes, pétrole : 900 000 tonnes, etc.

Shirer donne de suggestifs exemples de la mentalité hitlérienne. Voici un des plus beaux : Une dame avait été officiellement avertie de la mort de son fils, aviateur. La radio anglaise annonçant qu'il est prisonnier, cette mère reçoit huit lettres d'amis l'informant de cette bonne nouvelle. Que fait-elle ? La dame dénonce à la police les huit personnes qui ont commis la faute d'écouter une radio étrangère...

Le 27 juin 1940, après la prise de Paris, Shirer rencontre un journaliste qui a suivi la guerre du côté français. Ce correspondant lui explique « qu'il y a eu trahison dans l'armée française depuis le haut jusqu'en bas — les fascistes en haut, les communistes en bas — et dans les milieux allemands, aussi bien que dans les milieux français, j'ai entendu raconter plusieurs fois que les communistes avaient reçu l'ordre de leur Parti de ne pas combattre et qu'ils n'ont pas combattu. »

Shirer explique enfin que si les Allemands n'ont pas préparé sérieusement l'attaque contre l'Angleterre, c'est qu'après l'effondrement de la France, Hitler était persuadé que Churchill accepterait la paix. Le Führer ne connaissait ni Churchill, ni les Anglais.

20 juin. — Charmant déjeuner chez Yolande Laffon, avec Marguerite Moréno, Jouvet, Pierre Brisson et Marcel Herrand.

La santé de Valéry inquiète ses amis. « Savez-vous,

demande Moréno, qu'à l'époque où j'étais l'épouse de Marcel Schwob, Valéry était antidreyfusard et antisémite? »

Jouvet raconte qu'il monte à l'*Athénée* la dernière comédie de Giraudoux *La Folle de Chaillot* avec des décors de Christian Bérard. La pièce comporte plus de quarante personnages et il y aura 34 000 francs de frais de plateau par jour, alors que la recette maximum du théâtre est de 35 000... « Vous devriez monter Giraudoux au *Théâtre Français*, » s'écrie Brisson. Mais Jouvet déclare qu'il a refusé de diriger la Comédie.

Parmi les postulants, on cite Julien Caïn, Aragon et Gérard Bäuer.

L'Inspecteur de police qui avait été houspillé au « Bœuf » dans la nuit de la Victoire, n'a pas osé s'attaquer à René Lefèvre, Dignimont ou Oberlé. Mais il se venge sur Moyses dont il fait fermer l'établissement.

A Bercy des Français sont employés au déchargement du ravitaillement américain. Devant eux, dont les enfants crèvent de faim, des soldats américains ouvrent des boîtes de lait condensé, en boivent la moitié, jettent le reste. Si un Français s'empare d'une boîte de conserve à moitié pleine, il est immédiatement chassé.

Le système D joue. L'équipe des Français décide de vider de temps à autre une caisse entière, puis de la reclouer. Ni vu ni connu.

Un jour, un nègre américain gigantesque voit quatre manœuvres français qui plient — ou semblent plier — sous le poids d'une lourde caisse. Bon enfant, le colosse vient à l'aide des petits Français. Et il s'aperçoit que la caisse est vide. Il réfléchit et déclare :

— Très fort!

A l'Assemblée consultative.

Pierre Cot interpelle sur les événements de Syrie avec ce ton acerbe qui lui est particulier. De Gaulle se fâche et réplique avec dureté : « On dirait vraiment que la France ne pense qu'à se déchirer elle-même, si elle s'exprimait par votre bouche et par l'entremise de ceux qui vous ressemblent. »

Cot qui s'était posé comme successeur possible, suivant la tradition des interpellateurs d'avant-guerre, baisse le ton et reconnaît à la fin de son discours : « Nous avons encore besoin de vous voir à la tête de la France, monsieur le Président du Gouvernement. »

21 juin. — Fermeture du bar du Perroquet, au Palais de Glace. On y payait l'œuf mayonnaise 125 francs, une petite cuillerée de caviar 700 francs et une langouste de de 2 à 3 000 — suivant grosseur —. Peut-être la patronne s'était-elle vantée trop ouvertement de « tenir » les inspecteurs du Contrôle. Elle a craché au bassinet de ces messieurs, suivant la coutume, et elle a été embarquée tout de même.

Mais si les richards sont privés de caviar, cette opération n'apportera pas un bifteck de plus sur la table des pauvres gens.

23 juin. — Le maréchal Montgomery déclare avec humour que la politique alliée de non-fraternisation risque d'être sabotée du côté allemand par *une campagne nationale d'aguichage par la nudité.*

La politique de la grandeur.

Un Anglais déclare : « Votre Général veut courir le Grand Prix avec un âne ! »

Dîner à la maison : la délicieuse Dora de Foras, aqua-
relliste originale, et quelques amis.

Dig raconte une jolie histoire sur Cora Pearl.

Ayant appris que le tarif d'une nuit d'amour auprès
de cette fameuse courtisane était de 5 000 francs, les
élèves de Saint-Cyr eurent l'idée d'organiser, entre les
mille élèves de l'École, une loterie à 5 francs le billet.

L'heureux gagnant demanda une permission de la
nuit, se présenta le soir chez Cora, lui remit les cinq
billets et passa la nuit avec elle.

Au matin, Cora eut un soupçon : Pour la posséder, ce
jeune homme n'avait-il pas commis quelque crime, volé
son patron, escroqué sa famille? Elle le pressa de ques-
tions sur l'oreiller et le garçon finit par avouer la vérité.

« Oh! que c'est mignon cette idée de potache! s'écria
Cora Pearl. Mais il ne sera pas dit que j'aurai demandé
quelque chose à un joli garçon comme toi... »

Et elle lui rendit *ses cinq francs*.

Polémique entre *L'Humanité* et *L'Epoque* de Piron-
neau et Jean-Louis Vigier. *L'Epoque* publie un texte
particulièrement suggestif de *L'Humanité clandestine*
du 13 juillet 1940, après l'armistice :

« Les conversations amicales entre travailleurs pari-
siens et soldats allemands se multiplient. *Nous en sommes
très heureux*. Apprenons à nous connaître et quand on
dit aux soldats allemands que les députés communistes
ont été jetés en prison pour avoir défendu la paix, quand
on dit qu'en 1923, les communistes se dressèrent contre
l'occupation de la Ruhr, *on travaille pour la fraternité
franco-allemande*. »

Moralité : On ne monte pas au mât de cocagne quand
on a la chemise brenneuse.

Nous examinons les modalités du nouvel impôt de
péréquation.

« Oh! toi, me dit Charlotte, tant qu'il n'y aura pas d'impôts sur les dettes, tu es tranquille...

Les bonnes histoires de Kerdyk :

Un fou s'écrit une lettre à lui-même : « Que pouvez-vous bien vous dire dans cette lettre? lui demande-t-on. — Je ne sais pas, répond le fou, je ne l'ai pas encore reçue. »

JUILLET-AOÛT 1945

Donnant, donnant...

4 juillet. — Le prix Goncourt est décerné à Mme Elsa Triolet, écrivain russe de langue française, mariée au poète de la Résistance Louis Aragon.

Dorgelès est un politique. Il a fait comprendre à plusieurs de ses collègues que le comportement de La Varenne, Sacha, Ajalbert et autres Benjamin, risquait de discréditer l'Académie et qu'il convenait par un heureux choix à l'extrême gauche, de reconquérir, à l'occasion du Prix, la faveur de l'opinion.

Les mauvaises langues ajoutent que, quand Dorgelès rentra à Paris, il ne laissait pas d'être inquiet : N'avait-il point été de 1939 à 1942, à de très gros appointements, le leader de « la feuille infâme », du *Gringoire* de Carbuccia, du *Gringoire* de l'affaire Salengro, du *Gringoire* de Béraud, du *Gringoire* des ignobles dénonciations de Paul Lombard ? Comment l'auteur des *Croix de bois* — dont Benoît disait : « Il n'écrit pas à moins de dix-sept cent mille morts », serait-il accueilli dans les milieux littéraires, et en particulier par la Résistance ? Par qui serait-il dédouané ?

Précisément dans *Les Lettres Françaises*, Aragon venait de contrer, avec une extrême violence, André Gide, à propos d'une petite réflexion fort innocente...

Or, à la stupéfaction générale, dans un numéro qui suivit de près ce tir de barrage, les mêmes *Lettres Françaises* publiaient cinq colonnes signées... Dorgelès.

Aragon, si pointilleux, ne protestait pas. Le chef

de l'Index communiste avait accordé *l'imprimatur*.

Trois mois plus tard, des mains de Roland, Mme Aragon recevait le prix Goncourt.

5 juillet. — Bizarre conséquence de la guerre : Violette Nozière, qui occit son père, rata sa mère et flanqua la vérole à la moitié du quartier latin vient d'être libérée. Elle entrerait au couvent?

Les taxis noirs.

A une heure du matin, O... demande par téléphone le prix d'un taxi-auto pour le ramener de l'Élysée au Quartier Latin.

Réponse : 800 francs.

Lu : *Opposition*, d'Alfred Fabre-Luce.

Je ne suis presque jamais d'accord avec Fabre-Luce, mais je lis ses pamphlets avec agrément parce qu'il apporte la contradiction en ce temps de conformisme béat, où presque aucune voix indépendante n'ose s'élever. Tout le monde paraît trembler parce que la presse communiste a repris la méthode de chantage qui réussit pendant trente ans à l'*Action Française* : « Si tu n'es pas de mon avis, gare aux injures ou à la matraque... »

Le pamphlet semi-clandestin de Fabre-Luce semble une préfiguration de la défense du Maréchal à son procès : l'Armistice, soutient-il, a évité la capture et la captivité des deux tiers de l'armée, a préservé la flotte, et en écartant les vainqueurs de l'Afrique du Nord, a permis le débarquement allié de novembre 1942. Pétain et de Gaulle étaient les pendants nécessaires qui défendaient les intérêts français en prévision, l'un de la victoire allemande, l'autre de la victoire alliée. De Gaulle lui-même n'a-t-il pas déclaré à l'Assemblée consultative à propos du cas Jeanneney : « Je vous prends à témoin

qu'on pouvait concevoir de différentes manières le service de la Patrie et de la République à ce moment-là » (en juillet 1940).

D'après Fabre-Luce, Pétain et de Gaulle incarnaient des vertus opposées dont la France a eu simultanément besoin. Plus tard, il ne faudra retenir que les services rendus : « *Ce sacrifice d'un vieillard à la Patrie, la foi d'un jeune général à la victoire.* » Nommons donc de Gaulle Maréchal « puis roulons ensemble deux maréchaux dans le linceul de pourpre où dorment les dieux morts ».

Youki Desnos a eu des nouvelles de Robert par un prisonnier rapatrié. Il était l'as de son camp. Ayant gifflé un S. S. il fut battu à mort et attaché au piquet pendant deux jours. Il en réchappa. Les Allemands eux-mêmes lui marquaient de la considération. Enfin le camp a été évacué. Après des marches extrêmement pénibles, la baïonnette des S. S. aux côtes, Robert a atteint Terezinn en Bohême. Il est très affaibli par le typhus, mais il est chez les Russes, vivant. Quelle joie pour ses amis !

A déjeuner Legautaud : « Mon cher, je n'aime pas votre *Journal* » — et Pierrefonds. On parle du Goncourt : « Les Goncourt ont fait coup triple : la dame Triolet est russe, juive et communiste. C'est un prix cousu de fil rouge. »

On parle politique. — Si j'en crois la propagande, déclare Pierrefonds toujours non conformiste, cette guerre fut déclenchée pour défendre les droits des petites nations et abattre les États totalitaires. Résultat : L'U. R. S. S. absorbe la Lettonie, l'Estonie, la Lituanie, la Bessarabie, occupe la Hongrie, l'Autriche, la Bulgarie, la Tchécoslovaquie, la Pologne, l'Allemagne et la Yougoslavie. Un État totalitaire — l'Allemagne — est remplacé en Europe par un autre État totalitaire, encore plus puissant, la Russie. Quel triomphe pour la Croisade des Démocraties ! »

9 juillet. — René Gérin, pacifiste, a eu tort de collaborer à *l'Œuvre*, de Déat, lécheur de bottes de généraux allemands. Mais la condamnation de ce critique littéraire parfaitement désintéressé, à huit ans de travaux forcés par un jury d'hystériques est un scandale!

Il faut obtenir la revision de ce jugement inique.

Les journaux nous apprennent qu'il y a trois cent mille soldats combattants... et quatorze cent mille rationnaires. Gabegie du ravitaillement, réquisitions abusives, gaspillages d'essence... Le militaire naphtaliné prend sa revanche de 40!

La véritable Internationale.

12 juillet. — Les journaux révèlent que les usines de l'I. G. Farbenindustrie, les plus importantes d'Allemagne pour les produits chimiques, n'ont *jamais* été bombardées par les Alliés. La ville de Hambourg a été rasée et ses habitants décimés, mais les bâtiments de l'I. G. F. affiliée aux puissants trusts yankees, en particulier à la *Standard Oil*, sont intacts.

Toujours les « conventions » entre les magnats de l'industrie qui dictent leurs volontés aux généraux : Suggestive réplique à la fameuse « Enigme de Briey » pendant la guerre du Droit et de la Civilisation.

Un amiral qui débarque au Ministère de la Marine est promené à travers la capitale, de service en service, d'immeuble réquisitionné en immeuble réquisitionné...

« Nous n'avons plus de flotte, dit-il, mais nous ne manquons pas de bâtiments! »

Histoire de rire.

Un pilote français, raconte Oberlé, se plaignait devant des chasseurs américains que des bombardiers U. S. l'aient canardé par erreur.

« Mais ça nous arrive très souvent, réplique un chasseur américain, seulement, nous, nous ripostons toujours, et de temps à autre, nous en descendons un... »

13 juillet. — Dîner avenue de Marigny, chez Dubois, directeur du magazine *Adam*.

François Baron et sa très belle épouse. C'est le premier administrateur colonial qui, de Pondichéry, donna son adhésion à de Gaulle. Il va repartir aux Indes Françaises comme gouverneur général. Il nous rapporte le dernier mot de Tristan : « Le peuple Juif, on l'appelle communément le peuple élu; moi, je pense qu'il y a ballottage. »

Pierre Bompard rapporte une déclaration que lui fit, dans son village breton, un capitaine américain d'Oklahoma : « Ces boches sont d'une bêtise ! Figurez-vous qu'ils ont dressé un barrage antichar en fichant de grandes pierres dans le sol, mais à des distances beaucoup trop grandes : J'ai pu passer très facilement entre elles avec ma jeep, et nos chars ont passé aussi... »

C'était le champ de menhirs de Carnac !

Jean Oberlé et Jacques Duchesne nous quittent pour aller « causer » devant le micro, à l'Arc de Triomphe, où se déroule une retraite aux flambeaux. Nous rentrons par les Champs-Élysées très animés et les quais. Au milieu de la ville sombre, brillent les monuments éclairés par des projecteurs : Sacré-Cœur, Hôtel de Ville, Notre-Dame...

14 juillet. — Du balcon des Vaucaire, boulevard des Batignolles, nous suivons les pétarades du feu d'artifice qui embrase la Basilique de Montmartre. Grand bal populaire place de Clichy où de joyeuses farandoles se profilent en ombres chinoises devant des feux de Bengale et sont projetées sur les façades du boulevard en silhouettes géantes. Nous rentrons avec Lucette Dig, à pied, à travers les petits bals de quartier. Privés de danse, de lumière et de gaieté depuis six ans, les Pari-

siens s'en donnent à cœur joie à l'occasion de la Fête Nationale ressuscitée.

Sous nos fenêtres, le bal de la place de la Sorbonne, aux accents tonitruants d'un énorme haut-parleur, ne cesse qu'à six heures du matin.

Le montmartrois Lucien Carol, dit Kiki — chansonnier et comédien — a composé depuis trente-cinq ans quelque onze cents chansons populaires à succès, de « Tu le r'verras Paname! » à « Où est-il mon Moulin de la place Blanche? ». Je lui demande sa chanson préférée.

— Je crois que c'est : *Quand tu seras dans la purée, reviens vers moi...* à cause des circonstances dans lesquelles je l'ai écrite. J'habitais en garni, 5, rue Tholozé. Ce matin-là, le taulier me réveille : « Monsieur Lucien, si à six heures ce soir vous n'avez pas réglé la quinzaine en retard, vous ne rentrerez pas dans votre chambre et je saisis votre carton. » Mon carton, c'étaient ma queue-de-pie, mes plastrons, mes manchettes en papier, mes instruments de travail au caf' conc' ! J'étais perdu ! Je prends la plume, je commence une chanson. A midi elle est finie. Je descends. Dans la rue Lepic, je rencontre Perchicot. On prend l'apéritif, je lui montre ma chanson. Elle lui plaît, il la retient pour la créer, m'invite à déjeuner et me verse cent cinquante balles d'avance. Mon carton était sauvé !

20 juillet. — « L'Ordre de la Victoire », la plus haute décoration soviétique n'avait été décernée à ce jour qu'aux maréchaux Staline, Youkov et Koniev. Elle sera portée désormais par le jeune roi Michel de Roumanie qui, après avoir combattu les Russes pendant trois ans, donna devant Bucarest l'ordre à ses divisions de déposer les armes et permit ainsi à l'armée Rouge de tourner les positions allemandes...

Honneur aux Saxons !

Le « meunier-poète » Léon Boureau, dit « Marius de Kéroza », vend ses œuvres tricolores au coin des rues, en particulier un « Salut au général de Gaulle » qui se termine par les judicieux conseils suivants :

*Quand nous aurons, la victoire parfaite,
Refait la France avec son Parlement,
Qu'il ne soit plus celui de la défaite,
Où des oisifs siégeaient béatement.
Fais-nous passer le vote obligatoire,
Sois pour la femme un humaniste adroit,
Pour être à fond doublement méritoire :
Fais-nous régner la Justice et le Droit !*

Le meunier-poète, officier d'Académie, se plaint auprès de son auditoire de n'être point soutenu, comme il se devrait, par le Gouvernement Provisoire de la République.

28 juillet. - - Dans *l'Époque*, Jean-Louis Vigier continue à asticoter *l'Humanité* et révèle que :

« Par arrêté du 20 mars 1945, F... avocat à la Cour, membre du Parti Communiste, a été rayé du barreau. Il a été reconnu et établi par Me F... lui-même, au cours des débats, qu'il avait été en relations avec Abetz et deux membres influents de la Gestapo, le colonel Bomelburg et un certain Pfannstiel, en juin et juillet 1940.

« Au nom du Parti Communiste et en compagnie de deux autres membres du Parti, il était rentré en relations avec ces honorables personnages pour obtenir l'autorisation allemande de faire paraître *L'Humanité* afin, écrivait Me F... lui-même dans une lettre du 25 juin, de poursuivre une politique de pacification européenne.

« Cette autorisation leur fut accordée.

« Il s'en est en somme fallu de peu, que le manifeste du Parti Communiste du 10 juillet 1940 ne parût sur une

Humanité publiée à Paris sous le contrôle allemand avec les premiers en date des journaux de la *Nouvelle Europe*.

« Il s'en est fallu de l'assentiment des autorités vichyssoises.

« Les ingrats! »

Il est assez plaisant de penser que si les communistes n'avaient pas été exclus de la Chambre pendant la drôle de guerre parce qu'ils préconisaient la paix immédiate avec Hitler, ils auraient sans aucun doute voté pour Pétain le 10 juillet 1940, sur les injonctions de Moscou, alors amie de Berlin.

Ces messieurs doivent une fière chandelle à Daladier et aussi à Pétain qui refusa le témoignage à charge du député communiste déchu Billoux devant la Cour de Riom!

Il serait amusant aussi de demander à *L'Humanité* comment elle explique que Maurice Thorez, à l'automne 1939, soit « rentré dans la clandestinité pour préparer la Résistance », alors qu'à la même époque M. Molotov, dans son fameux discours devant le Soviet Suprême, déclarait expressément que les buts de guerre des « puissances impérialistes occidentales » (la France et l'Angleterre) étaient criminels : « Une guerre de ce genre ne saurait être justifiée en aucune façon, disait-il. *L'idéologie de l'hitlérisme peut être retenue ou rejetée. Mais chacun comprendra qu'on ne peut détruire une idéologie par la force* »... « Nous avons toujours été de cette opinion qu'une *Allemagne forte est une condition nécessaire d'une paix solide en Europe*... »

Tel fut le texte transmis par l'Agence Soviétique officielle Tass et reproduit par *Le Temps* du 3 novembre 1939. Les Allemands en composèrent un tract que leurs aviateurs lançaient dans les tranchées françaises et que beaucoup de poilus ont précieusement conservé.

Touché!

28 juillet. — *L'Huma* répond à *l'Epoque* : *Feuille de boue! Qu'est-ce qu'un mensonge de plus quand on a déjà tous les crimes des 200 Familles plus ou moins sur la conscience!* »

Plus ça change...

L'Assemblée a repoussé par 210 voix contre 19 le projet constitutionnel. Puis modérés et radicaux — partisans des deux Chambres — se sont alliés aux Communistes — partisans d'une Assemblée souveraine — pour écarter le contre-projet socialiste auquel se ralliait de Gaulle : 108 voix contre 101.

Légende pour Effel :

« De Gaulle a la tête dans les nuages et les pieds dans la m... »

Le Dictateur ou la confusion des langues, au Gaumont (version doublée) : Les images de ce film présentent de nombreuses inscriptions en langue anglaise : enseignes de boutiques, titres de journaux, graffitis; Hitler fait un grand discours en pseudo-allemand, mais les dialogues des personnages allemands qui parlaient anglais sont maintenant doublés en français : C'est la Tour de Babel!

En dépit d'une charge outrancière, Adolf et Benito sont ici beaucoup moins grotesques que dans les authentiques bandes anciennes d'actualité.

Le chapeau de Gessler.

A Baden-Baden : « On attend d'un instant à l'autre le général Kœnig, parti de Paris vendredi. Peut-être n'arrivera-t-il que lorsque le général de Lattre de Tassigny

aura achevé la tournée d'adieu qu'il effectue en ce moment dans sa voiture, que, rapporte-t-on, les Allemands doivent saluer, même lorsque le général ne l'occupe pas. »

Combat (29 juillet 1945.)

Les bons métiers.

30 juillet. — Une place réservée dans un train de grandes lignes se paye de six cents à mille francs. Lucienne, toutefois, a trouvé une concierge qui vend des billets pour la Bretagne avec une simple majoration de quatre cents francs. Cette pipelette a embauché une bande de clochards qui font la queue à la gare toute la nuit et lui rapportent les tickets. Elle leur donne cent francs par place, et empoche la différence. Elle se fait ainsi sans bouger de sa loge, de cinq à six mille francs par jour. A la fin des vacances elle pourra acheter un immeuble.

Je m'enquiers du prix actuel des balles de tennis : 650 francs...

Pièce, bien entendu !

Pour ma collection.

Jolie lettre d'injures, anonyme, qui reproche à *Mon journal* pendant l'occupation son *Déroulédisme sénil* (sic).

31 juillet. — Dîner chez les Aman-Jean à Château-Thierry, envahi par les Américains. La fillette d'une voisine est l'amie de trois soldats nègres. La mère explique à François tous les avantages de cette triple liaison, le chocolat, le café, le savon. Le docteur lui demande si elle n'a pas peur des suites possibles...

« Rien à craindre, riposte l'heureuse maman, la petite n'a que treize ans : Elle n'est pas encore réglée ! »

1^{er} août. — Je glane dans la presse quelques informations sur la vie en U. R. S. S.

1^o Gros titre de *France-Soir* :

COMMENT VIT UN CHEF D'INDUSTRIE.

M. LE DIRECTEUR SOLDATOV GAGNE 600 000 FRANCS
PAR AN.

A une villa, une auto, des serviteurs gratuitement à sa disposition.

Il n'est jamais troublé par les grèves et il peut lui arriver de toucher une prime d'un million.

2^o Interview du général Petit, chef de la mission militaire française, retour de Moscou, dans *Libé-Soir* :

(A Moscou) « Le ravitaillement est tout à fait suffisant, et pour beaucoup il y a la possibilité de s'approvisionner à un marché libre où les membres des kolkhoses viennent vendre à des prix supérieurs à la taxe les produits de leurs exploitations privées. »

3^o Dans le *Readers Digest* un Américain qui revient de Moscou raconte que le gouvernement a ouvert des « magasins commerciaux » qui appartiennent à l'État et vendent au prix du marché libre : « Une travailleuse de guerre russe qui gagne 20 dollars par semaine y trouvera du lard à 24 dollars 57 la livre (au cours du change français : 1 230 francs); un poulet prêt à cuire vaut 13 dollars 20 la livre (660 francs); le bœuf - les morceaux employés pour le bouillon en Amérique - coûte 13 dollars 20; les œufs sont à 1 dollar 25 l'œuf, etc. »

« Nous dirons en langage américain, conclut le reporter, que le gouvernement soviétique a son propre marché noir et en fait un monopole d'État afin d'enlever aux travailleurs le plus gros de leurs salaires de guerre. »

7 août. — Ferdonnet a été fusillé, qui, pendant la drôle de guerre, symbolisa la trahison. A son procès, il prouva qu'il n'avait jamais résidé à Stuttgart et jamais parlé à la radio; il préparait les textes.

On a tué la voix d'un autre.

Le pharmacien Dubost me raconte qu'il a eu pour client le futur « traître de Stuttgart » qui logeait à l'hôtel de la Sorbonne. C'était un raté et un besogneux. Un jour, il descendit d'une belle automobile, présenta sa femme allemande et annonça qu'il avait besoin immédiatement de quinze dactylos pour « ses bureaux parisiens »...

Nouvelle sensationnelle : Une bombe « atomique », grosse comme un ballon de rugby, lancée par les Américains, anéantit la ville de Hiroshima.

Enfoncés les V1, V2 et autres boulettes de sarbacanes ! On est enfin certain que la prochaine guéguerre sera vraiment la dernière.

Les journaux annoncent la mort, dans un hôpital de Térézinn le 8 juin dernier, de Robert Desnos. Nous sommes bouleversés. Ce pauvre Robert, quel atroce destin ! Avoir supporté avec stoïcisme les sévices les plus effroyables dans les geôles et les camps d'horreur, et tomber d'épuisement au seuil de la Liberté ! Poète d'une exquise sensibilité, esprit d'une rare originalité, curieux de tout, un des plus authentiques espoirs des Jeunes Lettres, c'était aussi le plus sûr et le plus courageux des amis. Matois comme un paysan normand, et généreux en diable, timide et rougissant comme une jeune fille par pudeur de ses sentiments et intrépide en cas de bagarre ! Cher Robert, dont nous nous préparions à fêter le retour ; qui avait tant, tant d'histoires à nous raconter ! Je ne puis me persuader que je ne l'entendrai plus entre un éclat de rire énorme et une subite et terrible colère, déclarer d'un ton soudain très doux : « Mais rends-toi compte, mon p'tit père... » les yeux gris rieurs derrière ses grosses lunettes d'écaille. Hélas !

Tous ses papiers et ses manuscrits auraient été jetés par un déporté mongol convoitant la boîte qui les renfer-

maint ! Youki m'envoie son dernier poème transmis par le gentil étudiant tchèque qui lui a fermé les yeux :

*J'ai rêvé tellement fort de toi,
J'ai tellement marché, tellement parlé,
Tellement aimé ton ombre,
Qu'il ne me reste plus rien de toi.
Il me reste d'être l'ombre parmi les ombres
D'être cent fois plus ombre que l'ombre,
D'être l'ombre qui viendra et reviendra
Dans ta vie ensoleillée.*

LE PROCÈS PÉTAÏN.

L'atmosphère.

Juillet-août. — Dans le Palais de Justice en état de siège, filtrage exceptionnel. Plus de vingt fois le long des galeries et jusque dans la salle de la Haute-Cour, des gardes demandent successivement laissez-passer du jour et carte d'identité. De la tribune, je cherche des figures de connaissance dans les tabléés de la presse : Voici le spirituel petit bossu Géo London qui écrit avec son nez et a l'air d'un gros crabe échoué, le prestigieux Salvago et son imposante perruque grise, la tête de marron sculpté du lyonnais Pierre Scize, le profil verdâtre de Madeleine Jacob, le teint tomate qui tourne à l'aubergine de Pierre Bénard, la puissante carrure de Joseph Kessel, aux yeux pâles dans une face bronzée. Un appariteur en frac circule pendant l'audience, ramassant la copie pour les journaux. Accroupis au pied du tribunal, cinq ou six dessinateurs, dont le peintre Roger Wild qui croque pour le *Figaro*. Et debouts, assis, à genoux, allongés par terre, les photographes et cinéastes aux aguets.

Le Maréchal, impassible, fait penser à sa cire au musée Grévin. Sa face « marmoréenne » est si rose qu'on le croirait fardé : visage de poupée. Sur sa poitrine, une seule décoration : la médaille militaire. Son képi à feuilles de

chêne qu'il pose sur une petite table à côté des gants de cuir neufs, a l'éclat d'un joujou de panoplie enfantine. Quand il daigne écouter, il place sa main en cornet autour de son oreille gauche, puis se tourne en arrière vers le banc de la Défense, l'œil dur et inquiet.

Contrairement à ses portraits de propagande sereins et souriants, son expression, quand il s'anime, paraît hargneuse. Il a lu un manifeste au peuple français et déclaré qu'il ne parlerait plus. Le tribunal fera le procès d'un sourd-muet.

Les premiers rôles et la figuration.

Le bâtonnier Payen est un vieillard agité de tics; ses confrères disent qu'il aboie; je trouve plutôt qu'il jappe. M^e Payen a rédigé cet hiver un libelle prêchant la réconciliation entre gaullistes et pétinistes qui circula sous le manteau. Il abuse un peu des « Si je ne m'abuse » mais pour moderniser son propos, il emploie parfois l'argot, à l'étonnement général : « Zigouillé!... On en avait marre! » Dans les moments pathétiques, il flatte la couronne blanche de son « pauvre vieux client » comme il ferait familièrement à un caniche.

Avec son nez en pied de marmite dans une face blême, M^e Isorni ressemble à certain Rodrigue du théâtre de Landerneau, campé par Daumier.

Le troisième défenseur, M^e Lemaire, reste dans la pure tradition de l'emphase, des trémolos mélodramatiques et des effets de manchette.

M^e Mornet, c'est Dullin bossu, minutieusement grîmé, jouant un rôle de procureur général. Ce vieux barbichu évoque aussi le diable, un diable blanchi qu'on verrait fort bien s'envoler par les hautes fenêtres vers la flèche de la Sainte-Chapelle, à cheval sur un balai, son hermine jaunie et son cordon rouge flottants au vent.

Le premier Président Mongibeaux avec sa barbe

fleurie et son sourire bienveillant rappelle, moins la fraise, un crayon de Philippe de Champagne.

Gabriel Delattre, premier juré parlementaire qui ressemble à Danton et Seignon, colon gabonnais, premier juré résistant, siègent de part et d'autre des robes rouges. Parmi leurs collègues, côté Résistance, deux barbus diserts, genre « Ligue des Droits de l'Homme ». — MM. Guérin et Perney — prennent des notes pendant les dépositions et posent fréquemment des questions aux témoins. Meunier, secrétaire général du C. N. R., costaud et jovial, et Germinal, à la voix puissante, surveillent les jeunes jurés résistants, un tantinet débraillés. Un maigre géant, le Dr Porcher et deux officiers en tenue, impeccables, complètent ce jury.

Du côté des parlementaires, c'est le minuscule Pierre Bloch (d'Alger), très documenté et batailleur qui prend le plus souvent la parole, avec une atroce voix de crécelle qui fait sursauter le témoin. Posent aussi des questions le F. M. Jammy Schmidt et Tony Révillon, historiographe du « Massilia ».

Il y a huit jours que les témoins à charge défilent et le procès Pétain n'a pas commencé. A tour de rôle, chacun des témoins, politicien chevronné, a prononcé un plaidoyer personnel, plus ou moins éloquent, pour démontrer qu'il n'avait rien à se reprocher.

Ces hommes d'Etat qui eurent de si graves responsabilités dans la catastrophe, peuvent se féliciter que les Français aient la mémoire courte et espèrent profiter des souffrances subies en captivité pour se poser en martyrs de la bonne cause : Tous ces hommes dont la faute primordiale a été « d'accorder une confiance aveugle à la glorieuse incapacité de certains chefs militaires » comptent que le temps a estompé le souvenir de leurs tragiques erreurs et la victoire finale dissipé le ressentiment populaire. Daladier « le roseau peint en fer », le fuyard du

7 février, ministre quasi permanent de la Défense Nationale et au premier chef responsable du désastre, a l'audace d'affirmer que l'armée française avait plus d'avions et de tanks que la Wehrmacht! Plastronnant et piaffant, petit Reynaud voudrait faire oublier ses ridicules et vaines proclamations : « La route du fer est coupée! » « Nous vaincrons parce que nous sommes les plus forts! » et ses indécisions que stigmatisa si cruellement feu Élie Bois dans ses souvenirs de 1940 publiés à Londres. Lebrun enfin, le saule-pleureur de Mercy-le-Haut, qui envoyait au premier de l'an ses bons vœux à son successeur Chef de l'État français, avoue piteusement, la larme à la paupière, son honnête médiocrité.

Seuls les hommes qui n'étaient pas au pouvoir, ou étaient moins en vue, pouvaient attaquer à fond : Herriot très amaigri, toujours éloquent et pathétique « l'imposteur chaleureux » disait Daudet; Louis Marin, conforme à sa caricature par H. P. Gassier, qui profère cette énormité qu'en juin 1940 le peuple français tout entier désirait continuer la lutte; l'acerbé Michel Clemenceau, réplique amenuisée de son illustre père...

Mais Léon Blum, en pleine forme en dépit de ses soixante-treize ans, les surclasse tous : au lieu de prononcer un discours électoral, il expose des faits, donne avec franchise ses impressions, parle en pénétrant psychologue : Après avoir brossé un tableau réaliste de l'Assemblée délibérant à Vichy sous la menace des matraques et des baïonnettes, il reconnaît que l'armistice contenait un certain nombre de garanties pour le peuple français, mais que Pétain « livra » cet armistice pièce à pièce, comme le reste; il reproche au Maréchal de s'être attribué un pouvoir de roi nègre et conclut, avec une émotion non feinte : « Cette espèce d'énorme et d'atroce abus de confiance moral, cela, je pense, c'est la trahison! »

La position des Daladier, Reynaud, Lebrun était par-

ticulièrement fausse. L'un a nommé Pétain à l'ambassade d'Espagne, a cherché à le faire entrer dans son Ministère de Guerre; le second l'a appelé en sauveur, l'a « divinisé », puis, pour esquiver la responsabilité de l'armistice, a passé la main. Lebrun enfin a désigné le Maréchal comme chef du gouvernement, lui a laissé accomplir le Coup d'État et s'est effacé devant lui en homme bien élevé et discret, après le renversement de la République.

• S'ils acceptaient la thèse de la préméditation, leur manque de clairvoyance éclaterait, sinon leur complicité; et petit Reynaud ne peut rien rétorquer à Weygand lorsque l'ex-généralissime, très vieilli mais toujours pète-sec, lui rappelle qu'il l'a appelé dans un moment de détresse « où ses épaules trop faibles étaient incapables de supporter le poids dont elles s'étaient *avidement* chargé » et lui lance : « Pourquoi ne m'avez-vous donc pas limogé? » Chacun joue l'étonnement dès qu'il est question de complot, car s'il était prouvé, ils auraient vraiment bonne mine les Reynaud, les Daladier et les Lebrun, aussi bien que les Herriot et autres Jeanneney, lesquels le 10 juillet 1940 recommandaient le « glorieux soldat de Verdun » à la vénération des Français!

Du coup, pour ne pas mettre dans le bain tout le haut personnel politique de la III^e, le Procureur Général annonce qu'il abandonne la moitié de l'accusation : le complot. Et la Défense de jubiler...

Le terrible Salvago qui suit le procès pour *l'Ordre*, de Buré, me dit :

« Vous avez remarqué que Reynaud n'a trouvé le temps de prendre connaissance des principaux ouvrages de la Grande Guerre, Mémoires de Joffre, de Foch, de Clemenceau, que dans ses prisons. Il faudrait boucler les Présidents du Conseil tous les dix ans pour leur permettre de se tenir un peu au courant de l'histoire contemporaine. »

La Défense.

La révélation du Procès, c'est le jeune Me Isorni, Pierrot en deuil, pertinent et émouvant. En une passe habile, il a fait toucher les deux épaules au vieux lutteur Mornet qui, dès la première audience, avait indisposé le Palais en déclarant froidement « qu'un serment prêté à un gouvernement sous le contrôle de l'ennemi n'a pas de valeur ». Or donc, tandis que l'ancien Président de la Cour de Riom tentait de réhabiliter la magistrature, houspillée la veille par Léon Blum, Me Isorni, avec une gentillesse feinte, demanda au Procureur Général s'il ne voudrait pas démentir publiquement la rumeur selon laquelle il aurait sollicité la faveur de faire partie de la Cour de Riom? — « C'est une infamie!!! » hurla de toute sa voix le vieil inquisiteur. A quoi, M. Caous, d'un ton glacial, répliqua qu'il avait effectivement offert audit Mornet de requérir à Riom et que notre incorruptible avait bel et bien accepté. (On sentait que ledit Caous avait la lettre dans sa poche.) Étranglant de rage, bafouillant, s'ébrouant, éructant, Mornet tenta d'échapper par la tangente, s'écriant que s'il avait été à Riom, il n'eût point manqué de faire un éclat et aurait été sur-le-champ appréhendé et dirigé sur quelque camp de concentration. « Vous n'auriez fait ni plus ni mieux que nous », coupa sèchement M. Caous, avant de se retirer.

Me Lemaire a aussi marqué deux points en jetant le discrédit par une simple petite question, sur deux témoins passablement équivoques : A un sieur Winckler, publiciste tchèque né en Hongrie, d'origine alsacienne et naturalisé américain, il demanda sous quel uniforme il avait servi en 1914? « C'était sous l'uniforme autrichien!... » Et à une rose et blonde soldate en kaki, ci-devant dactylo, qui venait dévoiler à la Cour les propos de son patron d'avant-guerre, un publiciste italien fasciste,

Me Lemaire, demanda indiscretement si pendant l'occupation elle avait appartenu à l'Agence *Inter-France* et collaboré au *Parizer Zeitung*? A quoi l'élégante secrétaire d'état-major aux fines mains blanches répondit : « Oui, mais c'était pour le bon motif... »

— Toujours le double-jeu, conclut le Président, bon enfant, en souriant dans sa barbe Henri IV.

Pendant une suspension, Gabriel Delattre me raconte que les jurés reçoivent des lettres de menaces, dans les deux sens : « Si nous condamnons à mort, nous sommes des assassins; et si nous ne condamnons pas, nous sommes des lâches! » Il estime que le procès devrait être renvoyé devant la prochaine Assemblée, car il est scandaleux de voir Pétain interpellé par un Procureur qui accepta de requérir « sous son règne » et par des juges qui lui ont juré fidélité.

Pour moi, le tragique bouffon de ce procès, c'est de voir defiler à la barre d'anciennes célébrités, civiles ou militaires, qu'encensaient les journaux et la radio, et à la place des Grands Hommes, de ne trouver que des pantins médiocres et décrépits. Pour éviter les déceptions, il ne faudrait jamais voir au naturel les brillants sujets des images d'Épinal.

Numéros hors programme.

Le commandant Loustanau-Lacau est un témoin pittoresque, à la figure ravagée. Il dépose assis. Trois fois blessé de 1914 à 1918. — « comme tout le monde » — et sept fois cité, il fut accusé en 1938 d'appartenir à la Cagoule et rayé des cadres par Daladier. De nouveau blessé en 1940 et fait prisonnier, il s'évade, gagne Vichy, organise la première Légion des Combattants et parallèlement un service de renseignements, se fait arrêter à Alger, s'évade encore, est repris et enfin livré à la Gestapo par la police du Maréchal. Il revient du camp de Mauthausen.

Le commandant se dit écœuré par le spectacle de ceux qui, dans cette salle, essaient de *refiler à un vieillard presque centenaire l'ardoise de toutes leurs erreurs*; puis il explique que loin d'appartenir à la Cagoule, il dirigeait avant-guerre un service secret luttant contre la désagrégation de l'armée par la propagande communiste : « Nous avons pu voir en 1940 les résultats de cette propagande. C'était au temps où les communistes n'avaient pas encore découvert la patrie dans la défaite ». Il affirme que le Maréchal n'a jamais été mis au courant de ses activités; il avait trop peur que Pétain ne fît une gaffe énorme en se trompant de dossier, comme il en avait l'habitude. Et il termine sa déposition par d'étonnantes imitations de Laval qui font la joie de l'assistance : « Daladier est un salaud et un fumier », déclarait le châtelain de Chateldon (de même que Pétain traitait Laval de « fumier », quand il ne marchait pas la main dans la main avec lui. Quel purin ce Vichy!)

A la sortie le Maréchal a déclaré à ses avocats : « Ce procès est extrêmement intéressant. J'apprends des tas de choses. »

Un autre témoin qui parle franc, c'est Marcel Paul, militant communiste dont les trotskystes eux-mêmes proclament l'admirable conduite au camp de Büchenwald. Cet homme-là ne discute pas politique, il déclare tout de go que si les Fritz n'avaient pas bénéficié de l'aide ignoble de la police française, les neuf dixièmes des patriotes auraient échappé à la déportation et à la fusillade et que c'est sous le faux couvert du patriotisme que ces policiers agissaient, sur l'ordre du gouvernement de Vichy, donc de Pétain. Au camp de Büchenwald six généraux déportés sur sept sont morts d'épuisement. « C'est dit-il, au nom des morts de Verdun qu'on poursuivait, pour ensuite les livrer aux Allemands, les combattants de la Résistance. »

Après l'audition du dernier témoin à charge, tout le monde tombe d'accord que le procès est à peine abordé. La Haute Cour a passé une semaine à rechercher les mobiles du Maréchal avant son coup d'État, à écouter des plaidoyers personnels sans rapport avec la cause et des controverses byzantines sur les avantages respectifs de l'armistice et de la capitulation, mais à part le général Doyen, président de la Commission de Wiesbaden (entendu à la demande d'un juré parlementaire) qui apporta des précisions accablantes sur les successifs et criminels abandons de Vichy, nul témoin n'est venu exposer les torts ou les crimes de Pétain du jour où il s'est emparé du pouvoir, jusqu'au jour où il a été emmené en Allemagne. Or, c'est tout le procès, l'accusation ayant abandonné le complot!

Où Mornet a sciemment saboté le procès, ou il entend ne pas déflorer les révélations de son réquisitoire!

Témoins à décharge.

Je me trouve placé, dans la tribune, à côté de Louise Weiss et de Germaine Boris, perdues de vue depuis quelque cinq ans.

Les témoins à décharge défilent : d'abord l'ambassadeur Léon Noël dont la face verte semble vue à travers un bocal de pharmacien. Cité par la défense, il est très dur pour le Maréchal : Il lui reproche de n'avoir pas mis la flotte à l'abri pendant la semaine des pourparlers d'armistice, de s'être engagé sur la pente fatale des exigences facilement acceptées et même des concessions offertes, au lieu de se cramponner aux clauses de l'armistice ; et il conclut que Vichy, après avoir pris à son service tous les tarés et tous les traîtres « a profité des malheurs de la patrie » pour assouvir ses passions politiques et « a tourné le dos à la politique nationale ». Me Payen se mord les doigts.

Le général Serrigny lui succède, ex-chef d'état-major de Pétain à Verdun. Passé de l'armée aux affaires de pétrole, Serrigny est l'éminent spécialiste qui déclara qu'une guerre ne pouvait durer plus de quelques mois, faute d'essence. Avec un fort accent berrichon, ce prophète malheureux brosse un minutieux panégyrique de son ancien chef et révèle que s'il clignait de l'œil, c'était « l'indication d'un grand trouble intérieur » ; il entremêle dictons et vers du bon La Fontaine : « Les Allemands demandaient un bœuf, nous ne leur donnâmes qu'un œuf. » « Je lui tins à peu près ce langage... » Le général ajoute lyriquement qu'« à la couronne de gloire Pétain a préféré la couronne d'épines » et il conclut, à la rigolade générale : « Le Maréchal a bien mérité de la Patrie : Il est un des artisans *occultes* de la victoire ».

Ce brave général a soixante-quatorze ans.

A la suspension d'audience, V... me dit : « Vous savez que c'est Laval qui a refusé Mornet pour la Cour de Riom parce qu'il le jugeait trop canaille ! ». Me Isorni passe, nez au vent : On l'interroge : « Quel est le prochain numéro ? — Il faut varier nos programmes, déclare Me Isorni, un civil, un général. — Oui, panachons, panachons », approuve Me Payen.

M. Trochu, Président du Conseil Municipal sous l'occupation et actuellement « administrateur de sociétés », est un colosse au poitrail avantageux, rayonnant de faconde méridionale. Sosie de Gabriello, M. Trochu énumère d'abord avec une certaine complaisance ses « magnifiques états de service militaires ». En janvier 1944, il passa de la Révolution Nationale à la France Combattante : C'est un éclectique : il a porté la Francisque du Maréchal, mais il a été décoré sur le champ de bataille d'Italie par le général de Gaulle. D'après lui « si l'on voulait trouver à Vichy quelqu'un qui ne sache rien de ce qui

se passait dans les ministères, il n'y avait qu'à aller trouver le Maréchal. « Pétain avait les pouvoirs d'un roi nègre, répond-il à un juré, mais, comme chez les nègres, c'était le Grand Sorcier qui gouvernait! »

Et voilà qu'après une suspension d'audience d'une heure et demie le Président annonce que Laval sera entendu demain. Grosse sensation...

Dents noires et cravate blanche.

3-4 août. — Les journaux prévoyaient que Laval, l'homme traqué, chargerait Pétain. Il n'en fut rien. Pas fou, le vieux chinois!

Après avoir lancé une profession de foi pacifiste et déclaré que s'il y avait eu un comité secret fin août 1939, la guerre n'aurait pas été déclarée en raison de l'insuffisance de notre armement, Laval « colle » à Pétain, estimant que la gloire passée du vieux soldat lui vaudra peut-être une indulgence dont son ex-président du Conseil pourrait profiter par contre-coup.

En passant, il fait remarquer que Pétain a été investi de la qualité de Chef de Gouvernement dans des conditions parfaitement régulières par M. le Président de la République, sur le conseil traditionnel du prédécesseur qui était M. Paul Reynaud. Puis il affirme qu'il n'a jamais pris aucune mesure d'importance sans l'approbation du Maréchal qui marchait avec lui « la main dans la main »; mais il entend préciser que le Chef de l'Etat s'entourait de royalistes et de cagouleurs, tandis que lui, Laval, était resté indéfectiblement républicain et représentait à Vichy la continuité parlementaire. « J'aime la Liberté, la République... » lance-t-il... Le lourd handicap de son passé d'homme d'argent fait s'esclaffer toute la salle...

Le meilleur argument de sa défense, c'est qu'un gouvernement français qui pouvait discuter avec l'occupant

et obtenir par négociations des améliorations au régime de contrainte ennemi, était préférable à un Gauleiter. Il cite entre autres un exemple qui frappe singulièrement : La proportion d'ouvriers belges déportés fut de 80 p. 100, celle des français de 16 p. 100 seulement.

A propos de la fameuse déclaration : « Je souhaite la victoire de l'Allemagne », il assure que Pétain lui a fait enlever « je crois » et a laissé « je souhaite ». Et à ce sujet, Laval fait une plaisante allusion aux changements de front de tous les hommes d'État : « Vous seriez bien étonné, insinue-t-il, si je vous citais certain discours de Churchill sur la Russie ou certain discours de Molotov sur l'Allemagne! »

Au cours de cette déposition de deux jours, une seule révélation, mais d'importance : Laval affirme qu'il avait fait signer entre Gamelin et Badoglio, pour lutter contre l'Allemagne, un accord secret d'état-major qui fut balayé par l'attitude hostile anglo-française à l'époque de la campagne d'Éthiopie...

Essayant ses arguments et ses effets sur le jury, le vieux masque aux dents noires a fait à bureaux ouverts une répétition de travail de son propre procès.

D'après Madeleine Jacob, le Maréchal n'est pas si sourd qu'il le dit. A une certaine audience, le bâtonnier Payen demande une suspension, son client se sentant fatigué. « Le Maréchal a envie de faire pipi », chuchote Madeleine Jacob à son voisin, au banc de la presse. Le Maréchal se retourne et dit : « Exactement! »

Un Prince, un député et le dernier carré des généraux fidèles.

6 août. — Petite scène muette : Le Maréchal, soldat de plomb à roulettes, suivi de son garde, avance dans une travée, pour gagner son fauteuil; toute la rangée de

spectateurs se lève, sauf un jeune officier. Pétain jette un regard courroucé au petit mal élevé, grommelle dans sa moustache blanche et soudain lui lance rageusement dans l'estomac un grand coup de képi doré... Scrongneugneu !

Le défilé des témoins à décharge continue : dans l'après-midi deux civils, cinq généraux : Le prince Xavier de Bourbon-Parme qui ressemble à Alphonse XIII, salue respectueusement le Maréchal, aux murmures de l'assistance ; le prince qui sera peut-être demain Régent d'Espagne, est revenu sourd de Dachau : condamné à mort comme chef terroriste, communiste et agent anglais, il ne fut pas exécuté, grâce à l'intervention du Maréchal. En passant il lance une petite pointe contre les communistes qui revendiquent le monopole de la Résistance et il demande qu'on lise l'Annuaire de la Noblesse pour constater combien de grandes familles ont perdu des leurs dans la lutte clandestine.

D'une voix de fausset, Noël Pinelli déclare, contrairement à Léon Blum, que le 10 juillet 1940 l'Assemblée Nationale délibéra en « pleine liberté » ! Paris, par contre, en juin, vivait dans la terreur de l'ennemi, et c'est en vain qu'il s'évertua à dissuader ses voisins de fuir. Comme un juré résistant lui fait observer qu'il n'est pas très gentil pour ses électeurs et lui demande s'il n'a pas décelé « *la Révolte dans l'Humiliation* » (sic), l'ancien député du XIV^e, retombant dans le plus strict conformisme, s'empresse de placer un vibrant couplet sur l'héroïsme patriotique des Parisiens lors de l'invasion.

Chauve, avec de grosses lunettes d'écaille, le général Lacaille, en pékin, défend la mémoire de son patron, feu Huntziger, très durement malmené au cours des précédentes audiences, et affirme que les chiffres de tanks et d'avions indiqués par Daladier sont entièrement faux. (On s'en doutait !) Il révèle une mission secrète du colonel Groussard, envoyé en 1941, par Vichy, à Londres où cet

officier s'entretint avec Churchill et Eden. A son retour Groussard fut arrêté par ordre de Laval qui ne lui avait pas pardonné d'avoir procédé à son arrestation le 13 décembre à la tête des groupes de protection. Un juré fait remarquer que le chargé de mission était un authentique cagoulard. « Le colonel Groussard, interrompt prestement M^e Isorni, représente actuellement le général de Gaulle en Suisse... » Sourires.

Le général Lacaille révèle encore qu'en 1943 Pétain prit contact avec Giraud par l'intermédiaire d'un père trappiste et que le 27 août 1944, à Paris, au cours d'une entrevue secrète, l'amiral Auphan annonça au général Juin que le Maréchal se déclarait prêt à présenter à la radio le général de Gaulle comme président du Conseil à « condition que sa légitimité soit reconnue »...

Le général Odilon Picquandart (quel beau nom pour une saynète de Courteline!) expose ensuite prolixement qu'il avait camouflé en zone nono pour trente-cinq milliards d'armes et d'approvisionnements. Le juré Germinal interrompt le témoin pour rappeler que cet immense matériel fut obstinément refusé à la Résistance et finit par être capturé en grande partie par les Allemands. Pour consoler les ex-maquisards, le Général affirme qu'un tiers des stocks est resté dissimulé et *qu'on en retrouvera pendant vingt ans...* Un joli résultat, somme toute, à l'actif du général Picquandart!

Le général Lafargue, nez pointu, lorgnon, fine moustache, en tenue kaki avec l'écusson « Rhin-Danube » au biceps, est un témoin très cultivé; il cite Joseph de Maistre, Paul Louis Courier et Déroulède; il participa à la rédaction des *Mémoires* de Joffre. Ayant vécu dans l'intimité des grands chefs, il déclare que Pétain était le seul capable d'avaler autant de couleuvres et « même de vipères » et de « pelotes d'épingles » et qu'il fut en somme l'homme de la situation. Comme il prête à Pétain un aphorisme (qui est de Foch) : « On n'est vaincu que

lorsqu'on croit être vaincu », un juré lui fait observer que Pétain, au contraire, se répétait chaque matin que la France avait été vaincue...

D'après le général Lafargue, 24 divisions étaient secrètement reconstituées en 1942. Pourquoi ne se sont-elles pas battues lors de l'invasion de la zone non occupée? s'étonnent les jurés. « C'est la faute des Américains, réplique le Général, aux exclamations de l'assistance : Ils ont débarqué deux mois trop tôt en Afrique du Nord! »

Un juré demande si le Général — qui a comparé la France occupée à Alésia et Pétain à Vercingétorix — n'a pas eu connaissance d'une lettre du Maréchal remerciant Hitler d'autoriser la reconstitution de l'armée française sous la haute direction du maréchal von Rundstedt. Le procureur Mornet déclare qu'il possède ce document, se fait longuement prier et finalement en donne lecture. Le général Lafargue a le sifflet coupé.

Enfin, après un trois étoiles qui ne fait qu'entrer et sortir, le général Picard vient raconter que pendant la guerre de 1914-1918, Pétain n'était pas secondé, son État-Major étant peuplé d'intrigants. « C'est peut-être pour ça que nous avons gagné la guerre! » lance un juré. Le témoin ajoute que tous les chiffres donnés par Daladier sont faux et que la bataille de 1940 s'est déroulée non pas entre 3 600 chars français contre 3 200 chars allemands; mais entre 3 000 chars allemands et 580 français! et il conclut d'une façon assez inattendue en déclarant qu'en 1812, la Prusse battue par Napoléon, fournit à son vainqueur une importante armée pour sa campagne de Russie et qu'on n'a jamais entendu parler du procès de la reine Louise, du roi Frédéric-Guillaume, de Clausevitz, des généraux York, Gneisenau et Scharnhorst...

Monsieur Loyal.

7 août. — M. Chevalier, ex-ministre vichyssois de l'Éducation Nationale, présentement domicilié à Fresnes, révèle un accord secret entre Londres et Vichy et déclare que le Maréchal disait : « Je ne pratique pas la politique du double jeu. JE SUIS LOYAL AVEC LES UNS COMME AVEC LES AUTRES. »

10 août. — Après les dépositions de Brinon, vieux tapir crevard, et de Darnand, tueur râblé à voix fluette, M. Donati, ancien sous-préfet, raconte que lorsqu'il apprit l'existence du fameux télégramme de Dieppe, le Maréchal fut très colère : « C'est un faux, s'écria le vieux, c'est encore un faux de cette ordure de Brinon. »

Pour faire pression sur le jury et le terroriser, les pétionistes ont distribué des milliers de tracts indiquant le nom et l'adresse des jurés.

11 août. — Au procureur général Mornet incombe aujourd'hui la tâche délicate de retourner l'opinion. Pour tout spectateur impartial, il est indéniable que les témoins à charge, presque tous préoccupés uniquement de tirer leur épingle du jeu, ont fait moins d'impression que les innombrables témoins à décharge. Avec plus ou moins d'astuce et une fidélité souvent émouvante, ces derniers ont apporté en effet un trouble certain dans les consciences en révélant des faits nouveaux, de multiples négociations et liaisons secrètes restées jusqu'alors ignorées, ainsi que certains propos intimes, qui paraissent infirmer de nombreux points de l'accusation. Chez les adversaires du Maréchal, l'opinion n'est plus aussi unanime ni aussi catégorique qu'au début du procès : Certains qui réclamaient la peine capitale et son exécu-

tion, envisagent maintenant la détention perpétuelle, voire le simple bannissement; et depuis huit jours, plusieurs quotidiens : *l'Epoque*, *le Figaro*, *Combat* même, paraissent inclinés vers l'indulgence.

C'est dans ce climat particulier que le président Mongibeaux ouvre la dix-huitième audience et donne la parole au Procureur Général. Le service d'ordre a été renforcé, les couloirs du Palais regorgent de gendarmes et d'agents armés de mitraillettes. Encore qu'un monologue de cinq heures soit moins attrayant qu'un défilé de témoins bigarrés, la salle est ultra-comble. Dans la tribune, les gardes de service ont prévenu les invités que toute manifestation serait réprimée.

M^e Mornet, vu de dos, s'adressant à la Cour, se dandine comme un gros ours pataud, ne varie pas ses gestes, s'exprime d'une voix monocorde, sans éclat. Bercés par ce ron-ron et la chaleur aidant, beaucoup de spectateurs, plusieurs jurés, et même un juge s'assoupissent. Dans la tribune les gardes réveillent en sursaut les dormeurs suants et cramoisis, et même les dames, à grandes tapes dans le dos.

On s'attend à des révélations sensationnelles.

Il n'en est rien. Sans envolées oratoires, ordonné avec la sobriété d'un bilan de société, le réquisitoire est essentiellement composé de « Morceaux choisis » du Maréchal et c'est la masse toujours croissante de ses lettres, de ses proclamations, de ses messages susurrés à la radio d'une voix chevrotante — toutes pièces officielles d'une authenticité indiscutable — qui va écraser peu à peu sous son poids « l'ambitieux vieillard » : A nos oreilles résonnent de nouveau tous les slogans oubliés. Ils témoignent de l'exorbitante vanité du ci-devant « Philippe » d'exécrable mémoire : « C'est moi seul que l'histoire jugera » — « Vous n'avez qu'une Patrie, celle que j'incarne » — de sa haine de la République baptisée « ancien régime » : « L'État s'est effondré sous le poids de ses défaites et de ses fautes,

beaucoup plus que sous les coups de l'ennemi » ; de son masochisme sénile : « Je passe mon temps à convaincre mes concitoyens que nous avons été battus. Certains en doutent encore. Une nation ne se corrige qu'après une guerre malheureuse. Il faut être fouettés et nous avons été fouettés. »

Aux fidèles impénitents qui ont parlé de double jeu et se sont efforcés de séparer l'ex-glorieux soldat de son Président du Conseil universellement méprisé, le Procureur général assène ce terrible rapprochement : « M. Laval et moi, nous disait-il le 11 juin, *nous marchons la main dans la main*. Entre lui et moi, c'est l'union parfaite dans les idées comme dans les actes. » Et c'est dix jours après cette solennelle déclaration que Laval lançait cet odieux défi à la Nation : « *Je souhaite la victoire de l'Allemagne...* »

A chacun des propos tenus par le Maréchal et pieusement rapporté par ses thuriféraires, l'accusateur public oppose victorieusement l'éclatante contradiction des textes officiels : Vous dites que Pétain soutenait secrètement la Résistance ? Eh bien, voici ce que le chef de la Révolution Nationale pensait des maquisards : « Des Français revenus des plus mauvais jours, bafouent l'autorité, se livrent au sabotage, *répandent par des attentats inqualifiables une véritable terreur*. » Vous prétendez qu'il intervenait pour faire réduire les peines ? « Je vous ai dit depuis longtemps, écrivait-il à Laval, que je ne répugnerais pas à la création de cours martiales pour juger ces hommes. Il vaut mieux en effet *quelques exécutions spectaculaires* que le trouble et l'émeute. » Vous affirmez qu'il était humain et sensible, et il écrivait, en mars 1944 au sujet du cagouillard Darnand, ce Waffen S. S., cet assassin qu'il recevait à sa table : « Il est de toute nécessité que *l'action bienfaisante de Joseph Darnand se poursuive jusqu'au bout*. » Vous avancez que Vichy freinait la relève, mais le Maréchal ne déclarait-il

pas aux ouvriers déportés dans les usines allemandes « *Ayez sans cesse cette certitude que vous travaillez pour la France.* » Par un télégramme secret, le Maréchal aurait autorisé le « cessez le feu » en Afrique du Nord — peut-être insinue M^e Mornet avec l'intention de scinder en deux la dissidence — mais n'est-ce pas lui qui avait ordonné la résistance? (et c'est par sa faute que onze cents soldats Français sont tombés sous les balles de leurs amis Anglais et Américains). Vous dites enfin qu'il a résisté aux exigences allemandes, mais voici un paquet de lettres, d'une platitude révoltante, où il se vautre dans la défaite et se traîne aux bottes de l'insolent vainqueur, prompt à lui rappeler, tel Ribbentrop, que le « seul garant du régime de Vichy est la Wehrmacht ». Peut-être certains jours, abreuvé de camouflets, souhaite-t-il la défaite allemande devant quelque confident, mais c'est à quarante millions de Français qu'il proclamait lors du débarquement des Alliés en Normandie : « *Français, cette prétendue libération est le plus trompeur des mirages...* »

Le Procureur général a passé de « l'abus de confiance » que constitua le renversement de la République au fameux « double jeu » dont il a fait justice; il insiste sur l'acceptation silencieuse de l'annexion de l'Alsace-Lorraine, sur l'humiliation de la France, l'asservissement délibéré au vainqueur, la servile imitation de l'odieux régime nazi, il rappelle la destruction de la flotte et l'aide sournoise apportée au Reich contre notre ancienne alliée; et il arrive au jour, où, sentant la partie perdue, le vieux fourbe offrait dérisoirement à son rival triomphant — qu'il avait fait condamner à mort — de lui passer le pouvoir à condition qu'il reconnût sa « légitimité ».

Durant cinq heures d'horloge, l'impitoyable inquisiteur tresse patiemment, maille à maille, le filet qui cerne l'accusé, l'enserme et l'étouffera et le vieux militaire muet, qui minute après minute, s'enfonce publiquement dans le déshonneur, s'énervé soudain, tente d'une main fébrile

d'arracher de son sein la médaille militaire, lorsque dans un profond silence tombe la dernière phrase de la péroraison : « C'est la peine de mort que je demande à la Haute Cour de Justice pour *celui qui fut le maréchal Pétain.* »

12 août. — Dig, Oberlé et Devaux rapportent d'une tournée en Allemagne la vraie histoire de Rommel, telle qu'elle fut racontée au général de Lattre par le fils du Maréchal, prisonnier : Après le débarquement allié en Normandie, Rommel eut une entrevue avec Hitler et lui déclara qu'il jugeait impossible de rejeter les Anglo-Américains à la mer. Le Führer entra dans une colère effroyable et ordonna à Rommel de continuer la bataille. Tandis que Rommel, après sa blessure, était en convalescence auprès des siens, Hitler apprit que le Maréchal avait eu connaissance de la conspiration qui aboutit à l'attentat raté. Le lendemain, deux généraux se présentaient à la villa de Rommel et lui annonçaient que le Führer lui donnait le choix entre le suicide avec funérailles nationales ou le Conseil de Guerre avec pendaison. Rommel annonça à sa femme que pour l'avenir des siens, il choisissait le suicide ; il revêtit sa grande tenue de Maréchal et monta en auto avec les deux généraux. Une heure après, l'un d'eux apprenait par téléphone à Mme Rommel que son mari venait de trouver la mort dans un accident d'automobile. Les obsèques nationales eurent lieu avec magnificence et le général qui adressa officiellement ses condoléances à la veuve était le même qui était venu avertir Rommel des volontés du Führer, et avait apporté la pastille de cyanure...

Pendant l'occupation combien de Français moyens étaient pour Pétain dans le présent et pour de Gaulle dans l'avenir !

Ravachol à la millionième puissance.

Rotterdam, 1940 : Pour forcer la Hollande à capituler, les Allemands bombardent un quartier de Rotterdam, tuant trente mille hommes, femmes et enfants.

Hiroshima, 1945 : Pour forcer le Japon à capituler, les Américains lâchent une bombe atomique sur une ville japonaise, anéantissant cent mille hommes, femmes et enfants...

Dans toutes les classes de la société, la terreur du nouvel engin rappelle l'angoisse de l'an mille. Tout le monde comprend qu'après tant de massacres dérisoires, l'homme a enfin découvert l'instrument parfait de son suicide.

L... revient enfin des antipodes où il s'était enfui en juillet 1940. Sur son atoll, il fut un résistant de la première heure et ce dur de dur dissimule peu son mépris pour ses compatriotes qui pendant quatre ans supportèrent la botte nazie.

15 août. — Deux grandes nouvelles : Capitulation du Japon. Condamnation à mort par — 14 voix contre 13 — du Marechal qui ne sera point exécuté, ni même dégradé.

Au Congrès socialiste, un seul délégué, Boutbien, de la Seine, prend la défense des « bons » Allemands. C'est méritoire car il revient de Büchenwald !

25 août. — Il y a un an nous acclamions, des larmes plein les yeux, les soldats de Leclerc défilant rue Saint-Jacques, fourbus, souriants et fleuris. Un an déjà ! de cette merveilleuse journée de la Libération de Paris !

28 août. — Des journaux impriment que, depuis la libération, le trésor du parti communiste serait de l'ordre de cinq milliards.

On comprend que M. Herriot, président du Parti radical, ait confié la publication de ses *Mémoires* au quotidien communiste *Ce Soir*...

Lu « Femmes à l'encan ».

Van der Meersch expose le rôle considérable joué dans la vie politique française par le syndicat des tauliers et nous apprend que le premier gouvernement français qui ait reconnu l'existence *légal*e des patrons de bordel, fut le gouvernement du Maréchal : Famille, Travail, Patrie...

Je commence mon roman sur l'occupation : *Trois Héros*.

Prolongement de la barbarie nazie : Mus par les meilleures intentions du monde, les propagateurs des films d'atrocités — avec leurs piles de cadavres en œufs de fourmis — ne font qu'accoutumer les populations à la guerre exterminatrice, leur rendre l'horreur familière. N'est-ce pas le procédé même qu'employait Hitler, faisant projeter devant ses jeunes bourreaux S. S. l'image d'effroyables supplices?

Dans ces foules du cinéma qui ne frémissent même plus devant les gros plans des estrapades, des fusillades, des pendaisons, on frémit de déceler comme un désir latent inavoué, pervers de connaître plus terrible encore... Parbleu, les effets de cette fameuse bombe qui réglera une fois pour toutes le compte de l'Homme maudit!

1^{er} septembre. — Mendel dit Michel : Montant des profits confisqués : 1 milliard neuf cent cinquante mille francs. Montant de l'amende : 2 milliards.

Un « grossium » en quelque sorte.

C'est un médecin de Berlin qui, peu avant la fin de la guerre, écrivait ceci à sa fille dont le mari venait d'être

tué sur le front de l'Est : « Ne pleure pas. Bientôt les Français viendront et te donneront le fils qui nous vengera dans vingt ans. »

Sabine Berritz (*Combat*).

Destination Tokio, film américain sur les sous-marins. Vingt mille lieux sous les mers, filmé dans une cuvette avec des dialogues style « Cœur de Française ».

Le colonel B... me raconte qu'il demanda au Grand Charles, à Londres, ce qu'il ferait après la guerre.

— J'écirai, répondit le Général.

Je lis quelques pages de ce journal à L... qui fut chef de maquis et lui demande ce qu'il en pense.

« Je pense que vous ferez bien d'acheter une cotte de mailles. »

ACHEVÉ D'IMPRIMER
LE 10 OCT. 1945 POUR
LES ÉDITIONS DE LA
JEUNE PARQUE (N° 19)
PAR LES ATELIERS
BRODARD ET TAUPIN
C.O.L. 31-1202
N° 5371

Censure Paris, n° 3212
Dépôt légal, 4° trim. 1945.